



KiE

Les paranoètes.

Insouciante fiction.

Histoires courtes.

4^{ie} de couverture.

Un.e « paranoète » est une personne qui fait de la « paranoésie ».
Nous reconnaissons dans ce mot de *paranoésie* qu'il est composé de deux éléments. Le premier tiré de *paranoïa* qui est folie, le second, venant de *poésie*, qui est également folie, du moins si l'on en croit certains adeptes fanatiques de la raison.

Un *paranoète* n'est donc pas simplement un fou, il est un fou fou.

ISBN 978-2-9561095-4-9

Illustration : « Méduse endormie », F. Khnopff.

À Mme Dominique Fleuriot,
pour son indéfectible courage
dans le combat qu'elle livre à l'hydre de la bêtise,
avec mon profond respect.

Sommaire

Les escaliers.	6
D. J..	13
Fabulettes.	22
Les lunettes de Socrate.	35
String litratteur.	47
Le monde des meilleurs.	69
Mauvais temps !	83
Demi-verre.	88
Contribution à une histoire de la Bretagne.	101
Il ne s'est rien passé.	108
Habromanie.	114
Le retard.	123
Des dieux.	129
Les amibes.	147
La bauge.	152
La Nurembergeoise.	161

Antigê, 17-04-2123, 6 heures.

Retranscription d'une conversation interceptée le 17/04/2023 (comput terrien) dans la noosphère 0 à 5 heures a.m. (G.M.T.).

Extrait (le rapport occupe deux cents pages).

Identification des intervenants :

1) Ego, Maurice Voltaire, localisation en cours, communication des coordonnées dans la prochaine note.

2) M.O.I., Module Origine Inconnue, aucune trace, probablement « alien » en provenance d'un autre plan spatio-temporel. Services métapsychiques mis en alerte. Se fait appeler monsieur K.

Sujet de la conversation : Paranoésie.

Note du S.S. au S.A.P.U (du Service Spécial au Secrétariat Aux Pensées Uniques) : « A décrypter en urgence. Priorité absolue. »

Terre, 17-04-2013, 7 heures.

Explosion de mon réveil. Il était piégé ? Ah ! Non, je me souviens. Il faut que je change cette damnée sonnerie. Quel cauchemar !

Terre (toujours), 17-04-2013, 9 heures.

Qu'est-ce que c'est ? Qui toque à mon huis ? J'attendais quelqu'un ? Le S.A.P.U. ? Voilà que je mélange tout, moi !

Ah ! Je me souviens, une interview à propos d'un recueil de poésie que j'ai commis par distraction.

Les escaliers¹.

Les vérités de la raison ne sont pas des vérités, elles sont des raisons. (Diogène le Cynoque)

- I -

La Paranoésie est un univers que nous qualifierons, par commodité, de parallèle. En réalité, il n'a rien de parallèle, mais, quand la raison parle de ce qui lui échappe, elle tend à dire n'importe quoi.

Cet univers parallèle qui n'est pas parallèle, dans sa structure, diffère radicalement du nôtre. Nous éviterons, par conséquent de traiter de l'espace et du temps pour ne pas aggraver la méprise qu'a pu engendrer l'affaire du parallèle non parallèle.

Sur la Terre, tout est axé sur la raison, en Paranoésie, le pivot de toute chose est l'Amour de la Vérité. Attention ! Je n'ai pas dit la Vérité, mais l'Amour de la Vérité, nuance !

Car pas plus que sur Terre, on ne sait, en Paranoésie, ce qu'est la vérité. Sauf que, là-bas, chacun sait qu'il ne le sait pas, au lieu que sur Terre, on s'imagine que la raison conduit inmanquablement à la vérité. Or, les données historiques collectées sur plusieurs milliers d'années nous démontrent amplement qu'allant d'erreurs en horreurs, les « raisons » successives mises en place par les dominants selon les lieux et les époques n'étaient, au final, que des mensonges destinés à fortifier leur mainmise sur leurs semblables².

La principale planète de l'univers paranoétique se nomme Paranoïa. Sur Paranoïa, tout le monde comprend, car c'est de l'ordre de l'élémentaire, que le seul but de la raison étant d'avoir raison, la vérité ne peut sortir d'une pareille ânerie. Il n'y a que des individus raisonnables pour continuer à le croire.

Donc, sur Paranoïa, les gens raisonnables sont liquidés (là-bas, on dit : « évaporés »), pour entraver à la vérité.

Mais, si on n'y sait pas ce qu'est la vérité, qu'y fait-on, en l'absence d'une raison qui sert d'abord - sur Terre -, à l'abrutissement des masses pour le bénéfice d'une minorité parasitique²? La réponse tient en peu de mots, on la cherche, et on la cherche parce qu'on l'aime.

C'est du reste souvent sur ce critère que sont démasqués les partisans

de la raison. En effet, certains qu'ils sont d'avoir raison, ils finissent par ne plus chercher la vérité, donc, à ne plus l'aimer, c'est ainsi que les andouilles raisonnables se font généralement coincer, sujet de la présente historiette.

Il faut savoir que mon but, ici, est moins de vous parler de l'ordre paranoétique que de mettre chacun en garde contre la bêtise dans laquelle nous font sombrer les atteintes de ce terrible fléau qu'est la raison (*en tous cas sur Paranoïa*)³.

- II -

Avant tout, il faut savoir que la première leçon enseignée aux jeunes paranoètes (les natifs de Paranoïa sont des Paranoètes) est la suivante : « *Qui croit aveuglément en la raison a sûrement raison, aussi sûrement qu'il est aveugle* »⁴.

Sur Paranoïa, il y a deux types d'escaliers. Les premiers sont des escaliers qui montent en bas, les seconds, des escaliers qui descendent en haut. Pour les amoureux paranoètes de la vérité, ceci est d'une évidence telle que s'interroger sur le principe même relevant de la raison cela suffit à vous faire « évaporer » séance tenante.

D'où le piège conçu en Paranoésie pour traquer et « évaporer » les représentants pervers de la raison qui, vivant dans la clandestinité en portant le masque de la vérité, sont difficiles à repérer. Hélas pour eux (et tant mieux pour la vérité), la raison est d'une telle arrogance qu'elle s' imagine pouvoir se passer de la vérité.

Notons, au passage, que sur Terre, la raison parvient très souvent, on peut dire généralement, à faire passer la vérité pour le mal. De la sorte, la raison finit donc par condamner les amoureux de la vérité, au motif que la vérité est contraire à la raison. Au nom de quoi la raison réalise-t-elle ce phénoménal tour de passe-passe ? Au nom de la Justice. Et par quel subterfuge ? En faisant croire que Loi et Justice sont la même chose. Il s'agit là d'une manipulation grossière qui trompe les pauvres terriens si bêtement raisonnables. Mais un Paranoète lambda sait pertinemment que si la Loi est raisonnable, la

Justice ne l'est pas, sinon, on saurait ce que c'est (de la même façon, ces bêtas de terriens identifient droit et liberté, ce qui est du dernier ridicule, mais c'est un autre sujet)².

S'il y a des terriens parmi les lecteurs du présent texte, ils ne comprennent rien et c'est normal.

Impossible sont, sur Paranoïa, les aberrations ci-dessus décrites.

- III -

Revenons à nos escaliers : ceux qui montent en bas, ceux qui descendent en haut.

Sur Paranoïa, de loin en loin, sont érigées des « Tours de la Fortune ». Pourquoi ? On a depuis longtemps reconnu, sur ce monde, que la raison n'a d'autre but que de contrôler, de maîtriser, de dominer, d'asservir. Elle est cupide par nature. Posséder et jouir, tels sont ses maîtres mots. L'Amoureux de la Vérité n'est pas attaché à de tels enfantillages, ça va de soi. Donc, ces « Tours de la Fortune » sont des leurres. En haut s'y trouvent amoncelés autorité, science, richesse, puissance, beauté, renom et autres calembredaines du même tonneau.

Pour un Paranoète ordinaire, c'est-à-dire qui est « normalement » amoureux de la Vérité, autorité, science, richesse, puissance, beauté, renom ne signifient rien. Ce sont des papas Noël, des jeux d'enfants sans intérêt, (comme l'a expliqué Héraclite d'Éphèse, qu'on a longtemps cru terrien alors qu'il était, en réalité, paranoète)⁵, mais pour ceux d'entre eux qui sont malades de la raison (affection, hélas, incurable, d'où le recours à l'évaporation), il en va tout autrement. La nature de leur pathologie les porte invinciblement à se procurer ces chimères. Aussi, eux seuls sont assez raisonnables⁶ pour entreprendre l'ascension d'une « Tour de la Fortune » afin de s'approprier les soi-disant biens qui les y attendent.

Le problème, pour les malheureux qui souffrent de raison, c'est qu'étant des tours, les « richesses » se trouvent accumulées en haut. Donc, il faut y monter, par conséquent, c'est fort logiquement que, pour accéder au sommet de ces tours, les Paranoètes y ont installé des escaliers qui descendent en haut. Que font-ils, les raisonneurs

cupides ? Ils montent via les escaliers qui descendent, et, par le fait se retrouvent en haut. Mais ils oublient, dans leur aveuglement, que si, sur Paranoïa, il y a deux sortes d'escaliers, ceux qui montent en bas et ceux qui descendent en haut, ce n'est pas par hasard. Ainsi, lorsque vous empruntez en escalier qui monte en bas, dans quelque sens que vous l'abordiez, cet escalier monte toujours en bas. Même non-raisonnement pour l'escalier qui descend en haut.

On ne peut pas davantage descendre en haut avec un escalier conçu pour monter en bas que monter en bas à l'aide d'un escalier destiné à descendre en haut.

Ces explications sont fastidieuses au Paranoète pour qui elles relèvent de l'ordre naturel des choses mais se doivent d'être détaillées aux terriens trop... vraiment beaucoup trop.

Cela signifie que pour accéder au sommet des tours, les victimes de la raison ont emprunté sans réfléchir des escaliers qui descendaient en haut, les seuls qui soient installés sur les « Tours de la Fortune ». Et les voilà qui restent stupidement coincés là-haut, car il leur est impossible d'en descendre par des escaliers qui descendent en haut, comme vous l'aurez déduit vous-mêmes. En général, ils meurent de déshydratation. Quelques uns préfèrent abréger leurs souffrances en sautant (cinquante mètres, c'est vite fait). Très évidemment, il ne viendrait à l'idée d'aucun Paranoète amoureux de la Vérité de se sacrifier pour sauver un de ces représentants dégénérés de la raison.

- IV -

L'humanité a ses limites, même pour les Amoureux de la Vérité. Car, si j'ai déjà précisé qu'il n'existe aucune médication qui la soigne ni même n'endigie sa progression, j'ai omis de mentionner que la raison est affreusement contagieuse.

De temps en temps, des équipes de nettoyeurs vont évacuer les ossements amoncelés au sommet des tours à l'aide de véhicules équipé du jeu d'échelles réglementaires, une qui monte en bas, l'autre qui descend en haut (dispositif obligatoire).

Si contagieuse qu'elle soit, la raison ne se transmet qu'à partir d'une certaine concentration chez un sujet donné. D'où ces « Tours de la

Fortune ». Tant que l'infection n'a pas atteint le stade critique chez le malade, il résiste à son envie d'escalader la tour, et tant qu'il résiste, il n'est pas en mesure de contaminer son entourage.

Si c'est pas une réalisation géniale, ces « Tours de la Fortune » ! Finalement, elles ne piègent que des individus qui sont, de toute façon, condamnés.

Ceux d'entre les lecteurs qui ne verront dans cette narration qu'un fatras sans queue ni tête sont très probablement raisonnables⁶. Ce n'est pas leur faute, et je souffre pour eux. S'ils sont terriens, c'est un moindre mal puisque c'est une maladie endémique sur cette planète-là où c'est de ne pas en être atteint qui est considéré comme dangereux. Par contre, s'ils sont paranoètes, je le déplore, car ils finiront fatalement sur une « Tour de la Fortune », disposant à ne savoir qu'en faire de l'autorité, de la science, de la richesse, de la puissance, de la beauté, du renom, et cetera, pour l'excellente « raison » qu'étant extrêmement morts, ils n'en auront pas l'usage.

Notes :

- 1) *Texte adapté en terrien par un collectif de traducteurs.*
- 2) *Comme on peut en juger, l'auteur est mal documenté sur l'histoire terrienne.*
- 3) *Cette parenthèse n'existe pas dans le texte original. Il s'agit d'un apport des traducteurs destiné à clarifier l'idée de l'auteur.*
- 4) *Il s'agit d'un principe extrait du recueil des rares fragments que nous a laissés le génial Diogène le Cynoïque prématurément disparu il y a vingt-cinq siècles.*
- 5) *Note du collectif des traducteurs : affirmation que n'atteste aucun document connu, à ce jour.*
- 6) *En paranoète, « raisonnable » signifie : « cinglé ».*

Antigê, 17-04-2123, 9 heures.

Tôt ou tard, les S.S. du S.A.P.U. vont débarquer pour me serrer. C'est une question de siècles.

Un résistant infiltré, en poste au S.A.P.U. (il est affecté à la surveillance de l' « Egkêphalos »), m'a fait tenir une copie de la note du S.S.. Les Démos resserrent leur étreinte sur les « Rêvheurs ». Interdit d'être heureux dans son coin, au nom de l'égalité, ils prônent un eudémonisme collectif. La poésie, considérée comme un signe psychogène de nature à perturber le système global, doit être éradiquée. Seules ont désormais droit au titre de poésie les productions qui répondent à quelques normes très restrictives, les écrits ne doivent traiter que de la « Réalité » et en termes positifs, ou plutôt pragmatiques. Elle doit devenir exploitable, rentable d'un point de vue cybernétique, il faut qu'elle concoure à améliorer les processus de communication (avant on appelait ça propagande). En peu de mots, parce que je ne dispose plus de beaucoup de temps, la poésie doit être jolie et propre ou ne pas être. Je confie donc en vrac mes notes au « dé... »

Terre, 17-04-2013, 10 heures.

Lorsque l'on aborde la question de la poésie, l'un des premiers mots qui nous est renvoyé, c'est « émotion ».

Ah ! L'émotion. Qui n'est pas touché par un texte qui en appelle à elle (et non pas à charbon. La pelle à aile est très volatile) ?

D. J.

Vendredi 32 juillet 2008.

(Qui, cette année-là, tombe exceptionnellement le même jour que le premier août).

Le psychiatre !

Je l'avais oublié, celui-là. C'est un nouveau. Tiens, c'est curieux ! J'ai les initiales en tête, D. J. mais pas moyen de mettre un nom dessus.

J'ai eu beaucoup de mal à me rendre compte que je perdais mon temps avec le psychiatre précédent. Finalement, me voici devant une tête relativement nouvelle, un type dans la cinquantaine, quand même, donc plutôt d'occasion.

Depuis quelques semaines, je le vois régulièrement. Nous avons accroché presque instantanément. Il essaie vraiment d'être proche de moi. Il fait des efforts. Il ne se retranche pas à tout bout de champ derrière un vocabulaire ésotérique, manœuvre à laquelle, une fois sur deux, recourent ses confrères pour dissimuler leur malaise face à un univers qu'ils redoutent d'affronter.

Je passe sur la prise de contact. Après les salamalecs d'usage, j'entre dans le dur : « Je vois des choses que nul ne voit, mais ce que voit tout le monde, je ne le vois pas ».

De manière générale, comme la plupart des psychiatres, l'attitude du docteur D.J. est la suivante : une posture d'écoute attentive, - il peut rester des heures ainsi sans entendre le moindre mot -, il mâtime cela d'une raideur doctorale (moi grand sorcier, toi pas souci, moi savoir), le tout associé à un soupçon de distante bienveillance (papa !)

Double objectif :

- a) Signaler éventuellement à l'interlocuteur que ses pitreries ne l'entraîneront pas dans son univers ;
- b) établir entre le patient et le praticien un rempart psychique infranchissable, une sorte de ligne Maginot derrière laquelle se retranche l'homme de l'art, ainsi se croit-il à l'abri. (Eux aussi ont besoin d'être rassurés, même au prix de fables, parce que les lignes Maginot, hein ?)

Il se décide à me répondre : « Une sorte de syndrome de Tirésias, en quelque sorte.

Je souris :

- Élégante manière de dire que je suis fou, sans en avoir l'air.
- Vous seriez fou au prétexte que vous ne voyez pas la même chose que tout le monde ?

Il fait une pause avant de continuer :

- Et d'abord, qui est ce tout le monde auquel vous faites allusion ? Et que voit-il ?

C'est imparable, avec les psy, ils te dégotent toujours des questions auxquelles tu ne sais pas que répondre :

- Ce sont ceux qui disent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
- C'est façon de parler, Philip.

J'insiste :

- Ceux qui disent que les choses sont ce qu'elles sont, qu'on ne peut les changer, qu'il faut donc faire avec.
- Le moyen de faire autrement !

Je m'enlise dans les mots gluants de mon mal-être :

- Des matérialistes qui rêvent de réussite en se nourrissant d'espoirs déçus.

Le psychiatre, rayonnant :

- Ha ! Ha ! Depuis toujours, c'est la pitance des matérialistes, ils se gavent d'espoirs, qu'ils appellent ambitions, en fuyant le réel. Au fond, comme vous le soulignez, les matérialistes ne sont que des rêveurs qui s'ignorent.

- Ces hommes, ces femmes qui portent les œillères de l'optimisme.
- Cette forme aveugle d'optimisme est un travesti de l'égoïsme.
- Je ne suis pas fou ?

Il esquisse un geste d'apaisement :

- N'ayez crainte, je n'affirme rien de tel.
- Qu'affirmez-vous alors ? Docteur.
- Laissons de côté le forcené qui présente un danger pour lui-même et pour autrui, et venons-en à ce « tout le monde » dont vous m'entretenez. Savez-vous qu'il est naturel d'être fou ? Il est hautement probable que si nous ne l'étions pas, nous ne pourrions

survivre dans ce monde. Rassurez-vous, vous êtes fou.

« Ouf ! » Me dis-je *in petto*, soulagement que j'extériorise :

- Vraiment ?

- Plus encore que vous ne le croyez, Philip.

- Merci, docteur. Mais pourriez-vous être plus précis ?

- Vous vous croyez fou au prétexte que vous n'êtes pas comme tout le monde, sous-entendant de la sorte qu'être normal, c'est être comme tout le monde. Vous ai-je bien compris ?

J'hésite :

- Il me semble.

- Personne n'est comme tout le monde. La norme est une fiction. Toutefois, pour des raisons de commodité, nous conserverons ce terme, puisqu'il semble vous tenir à cœur, en le définissant comme conformité aux us du groupe.

Je manifeste mon incompréhension :

- Alors là, je « poissonne ».

Lui, surpris :

- Plaît-il ?

- Je veux dire que je nage. Je vois mal où vous voulez en venir.

- Le fou, c'est celui qui croit être comme tout le monde, ou qui voudrait l'être, mais différemment. Vous me suivez ?

S'il essaie d'être intelligible, ce n'est pas convaincant.

- Non !... Ah, si ! Comme moi.

- Parfait ! Par conséquent, dans un monde de fous, la nature, c'est d'être fou, donc vous êtes conforme, c'est-à-dire normal, puisque vous semblez tellement tenir à ce terme absurde.

Son absurde normalité va me travailler toute la semaine. Au bout du compte, je me demande s'il n'essaie pas de me rassurer en me laissant entendre qu'il n'est pas si grave d'avoir une araignée au plafond.

Vendredi 8 août 2008.

« Je vis chaque jour comme s'il était le dernier, c'est pourquoi, y

compris dans la pire adversité, je reçois chaque souffle qui me perpétue comme une faveur que me font les dieux. La mort, - je parle de cette fraction de seconde où nous quitte la vie -, est toujours présente à mon esprit, à chaque instant, c'est elle qui donne son parfum à l'air que je respire ».

C'est sur cette entrée en matière que j'inaugure la séance de ce jour-là. Le psychiatre s'épanouit, il s'agite :

- Vous aimez donc la vie ?

- Plus que je ne saurais le dire, je l'adore, je la chéris, elle est tout ce que je suis.

Son visage se ferme :

- Et la mort ?

- Voyons, docteur, comment pourrait-on aimer une chose qui n'existe pas ? Ou la détester ? Ou la craindre ? Je nais, je vis, je cesse de vivre, c'est aussi simple que ça. Mon dernier souffle rendu, il n'y a plus rien, pas plus de mort que de vie.

- Vous êtes le plus riche des hommes, Philip, mais l'Autorité n'aime pas les gens de votre sorte.

Je me demande ce que vient foutre l'Autorité ici :

- Et pourquoi ?

- On ne domine bien que ceux qui ont peur, or, vous ne craignez pas assez la mort pour être aisément manipulable.

Il me semble que son raisonnement est tiré par les cheveux :

- S'il n'y a que ça pour lui faire plaisir, j'ai d'autres peurs.

Le médecin balaie l'espace d'un revers de main :

- Certainement, concernant vos proches, par exemple. Revenons à nos moutons. Vous êtes bien obligé de vous inscrire dans la durée, non ? Comment pourriez-vous vivre, sinon ?

- La durée, c'est celle des autres. Oui ! Je m'oublie, je ne suis pas inscrit dans cette durée dont vous parlez. Je vis mon instant conscient que sa précarité entre dans la construction d'un toujours pour l'espèce.

Mon vis-à-vis fronce les sourcils:

- Votre attitude n'est pas démocratique.

- Vous trouvez ?

- Après moi le déluge, tel est le maître mot de la raison occidentale. Mais voici que vous revendiquez, vous, le droit d'être un peu du devenir des autres ? Un tel altruisme ne s'est pas vu depuis le Christ.

Je suis troublé :

- Qu'est-ce que ça signifie ?

Il affiche un air désolé, cet hypocrite :

- Je dois revoir ma position à votre sujet. Il faut que je vous dise la vérité.

- Vous m'inquiétez, docteur.

- Je ne crois pas. Vous vous en foutez éperdument.

Je dois reconnaître qu'il a raison :

- Cette vérité, quelle est-elle ?

- Cet aveu m'est pénible, sachez que vous n'êtes pas ce que vous appelez normal.

- Voulez-vous dire que je ne suis pas fou ?

Accompagnant son constat d'un grand soupir :

- Hélas !

Vendredi 22 août 2008.

Je sou mets au praticien la question qui me turlupine depuis le 32 juillet : « Lorsque vous soutenez que je suis normal, docteur ? Ça veut dire quoi, en langue vulgaire ?

Il s'exprime avec un calme olympien. Il ne fait aucun doute à mes yeux qu'il est sûr de son fait :

- Dans l'univers qui est le vôtre, normal, vous l'êtes parfaitement, et même idéalement. Vous êtes un être exceptionnel.

- Curieusement, votre assertion ne me rassure pas.

Lui, affichant un air intrigué :

- Je ne vois pas pourquoi.

Pas facile de trouver les bons mots avec cet oiseau-là :

- Un être exceptionnel peut-il être normal ?

- S'il est exceptionnellement normal, oui, sinon c'est un monstre.

Vous n'êtes pas ordinaire, voilà tout, vous êtes singulier, mais normal.

- J'ai du mal à vous suivre, docteur.

Il reprend après une courte pause :

- Imaginez un disque. Je le pose sur une platine, il tourne autour de l'axe qui passe par son centre. Chaque point de ce disque croit être le centre du disque. Tous se meuvent à l'exception du seul point qui se trouve au centre. « Il est excentrique » disent-ils, mais nous voyons bien que lui seul ne l'est pas.

Moi, n'ayant rien compris à son speech :

- Voulez-vous dire que ma fol... mon excentricité qui n'en est pas une est due au fait que je suis trop normal ?

Le disciple d'Esquirol, enthousiaste :

- Oui ! Parce que vous êtes unique.

Il me reste encore un peu d'espoir :

- N'est-il pas possible de faire en sorte que je sois normalement normal ?

Il dodeline du chef :

- Si, probablement, mais il faudrait vous rendre très fou.

À mon avis, il faut revenir aux fondamentaux :

- Ça veut dire quoi, être normal, docteur ?

- Je vous l'ai déjà dit, la norme est une fiction, une convention arbitraire sans réelle assise logique. S'il est normal d'être un loup chez les loups, il l'est moins de l'être chez les agneaux.

Son détour rhétorique par le bestiaire me laisse froid :

- Et chez les humains ?

Pour la première fois, il perd de sa superbe

- C'est-à-dire...

Je le presse en le regardant bien en face :

- Franchement !

Disparu son aplomb, il hésite :

- Je n'en sais rien.

- Comment pouvez-vous donc traiter vos patients ?

Là, il arbore une expression de béate satisfaction :

- Si par traiter vous entendez les guérir, rassurez-vous, je ne les guéris pas. Au demeurant, ce n'est pas ce qu'ils attendent de moi.

Sa répartie m'intrigue :

- Ah, bon ? Et qu'attendent-ils de vous ?

- Que je les rassure. En réalité, ils sont très attachés à leurs petits dérangements psychiques. Ils les aident à survivre.

Je ne dissimule pas mon étonnement :

- Voulez-vous dire qu'ils ne survivraient pas à une guérison ?

- Effectivement, dans ce monde de fous, ils seraient condamnés.

Sur quoi il enchaîne :

- Et puis, je suis quand même psychiatre, je ne suis pas un vulgaire guérisseur !

Un silence, avant de m'exclamer :

- Ah ! Ça me revient !

- Quoi donc ?

- Je visualise votre plaque, à l'entrée de l'immeuble : Docteur JEANTET, Psychiatre et cetera.

- Et alors ?

- Je ne vois pas votre prénom.

- Il n'y figure pas, c'est Daniel.

- Vous seriez le Docteur D. Jeantet ?

Le psychiatre, hilare :

- Complètement !

Ω

Antigê, 17-04-2123, 10 heures 30.

« ... synchroniseur ».

Ils ont mis un contrat sur moi. Désormais, je suis recherché par toutes les Sections Spéciales de l'univers. Tant que je ne rêve pas, je ne risque rien. Mais est-ce vraiment certain ? Quelques poètes, et non des moindres, prétendent que le rêve est des deux côtés du miroir. Selon eux, la réalité ne serait qu'une fiction. Auquel cas...

Terre, 17-04-2013, 10 heures 30.

Se pourrait-il que nous ne comprenions pas la poésie tout simplement parce qu'elle est folie ?

Fabulettes.

1. Le rigolo.

Tirade de Hamlet :

« NAÎTRE OU NE PAS NAÎTRE, c'est là la question. Y a t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte ? Mourir... dormir, rien de plus... »

Comme on peut en juger, « être ou ne pas être » « naître ou ne pas naître » les termes sont interchangeable sans altérer fondamentalement le sens de la tirade, donc, ils sont équivalents.

L'homme est mû par un ensemble de mécanismes biologiques, physico-chimiques, et autres joyeusetés du même genre dont il n'a pas conscience et auxquels il ne peut échapper. Il croit penser, il croit savoir, il croit comprendre. Au fond, il ne fait que croire. Croire, c'est le principe génial qu'à mis en elle la nature pour assurer la pérennité de cette espèce singulière qu'est l'homme. Une réussite dans l'ordre de l'adaptation puisqu'en a découlé tout le reste.

Objectivement, ses états d'âmes, on s'en tape. Il n'est qu'une marionnette farcie d'illusions.

En gros, il fait joujou dans sa cour de récré terrienne, et comme tous les bambins, il prend les choses très au sérieux disait Héraclite.

De son point propre de vue, le gosse ne fait pas joujou ni n'est dans une cour de récré, il est dans sa réalité (qui n'est pas le réel) et naturellement, pour lui, les spectateurs (grandes personnes, Laozi, Çakyamuni, le Nazaréen, et cetera) ne comprennent rien et sont des esprits psychotique incapables de se conformer à la « réalité ». Aussi, de temps en temps, en chopent-ils un pour le zigouiller.

Mais pas par méchanceté, juste pour faire mumuse, c'est qu'ils sont très joueurs. Pour cette même raison, ils font la guerre avec de vraies armes, qui tuent. Allez pas croire que c'est dans un esprit pervers ! Non ! C'est juste que c'est plus drôle (quoique un peu salissant). C'est pourquoi on appelle « rigolo » un revolver.

Ω

2. Retour à Birkenau.

Nous situerons la présente action à Birkenau (autrement connu sous la dénomination d'Auschwitz II), en 1942. Imaginons un complexe balnéaire (soit des douches) flambant neuf, devant lequel parade un officier nazi dans son impeccable uniforme de *Schutz Staffel* (S. S.).

En dehors de dérives d'ordre politique dues à une vision du monde un tantinet restrictive, dans la vie courante, au quotidien, la plupart des nazis étaient exemplaires : aimables, polis, vertueux, corrects, respectueux, irréprochables, charitables, même, comme beaucoup d'entre nous, en somme, et plus généralement comme tous ceux qui donnent des leçons de « respect ». (On le sait, les nazis font d'excellents démocrates).

Bref, ce nazi-là était parfaitement estimable, ce que ne contestait pas l'assistance : soldats, surveillants, sympathisants plus ou moins déclarés du régime, le personnel administratif du lieu (un espace de villégiature appelé « Camping gaz », du genre de ceux que les mauvaises langues nomment des camps d'extermination), et quantité d'autres personnages non identifiés et sans intérêt.

Là-dessus, voici qu'encadré par d'honorables gardiens, survint un troupeau (il n'y a pas d'autre mot pour le désigner) indiscipliné d'individus à l'aspect repoussant, hâves, pouilleux au sens propre (si l'on peut dire), dépenaillés, sales, et très odorants. Beurk !

On ne sait pas trop qui ou ce qu'ils étaient. Selon l'un de ces je-sais-tout qui prolifèrent sur notre planète, il s'agissait de tziganes ; selon un autre, ils ressemblaient plutôt à des slaves ; « à des Israélites ! » lança un troisième. Quelqu'un avança qu'en l'occurrence, ça n'avait pas d'importance puisque ce n'était pas humain.

Soyons rigoureux et sincères, reconnaissons qu'hommes ou animaux, nous ignorons ce qu'ils étaient. Seulement pouvons-nous affirmer que cela paraissait vaguement anthropoïde.

Après les avoir fait disposer en une file approximativement rectiligne, le respectable officier, usant d'une grande courtoisie, convia les va-nu-pieds à pénétrer dans les douches.

Et là, d'une manière incompréhensible, non contente de lui opposer un refus catégoriques, la horde haillonneuse se mit à vitupérer contre

le digne représentant de l'autorité en l'injuriant crûment : « Ordures ! Enculé ! Fût de pisse ! »

J'en passe et de meilleures.

Bref, outre que d'être ingrats et discourtois, les sous-hommes détestent se laver.

On mit fin à la mutinerie en contraignant légalement, avec mesure et tempérance, c'est-à-dire à coups de pied, de crosse et de schlague, les sinistres individus à obtempérer.

Le public, ahuri par cette violence verbale, qui plus est, gratuite, et pour aider, dans un souci citoyen, à leur enfournement, se joignit aux gardiens pour bastonner les rétifs et répugnants malappris, en vue de leur apprendre les valeurs de la République (en allemand : Reich), en même temps que l'obéissance et de leur inculquer les vertus d'un langage civilisé.

« Ces velches sont vraiment des gens de rien, en admettant qu'ils soient des gens ! » Hurlaient-ils. (On n'ose imaginer ce qui serait arrivé si les gueux avaient déchiré la chemise du saint homme. Ça s'est vu).

Pas davantage que dans la France démocratique du vingt-et-unième siècle, la vertueuse autorité nazie ne supportait la grossièreté, en effet, ce n'est pas une excuse que d'être un dysgénète.

Sur le coup, il n'y eut que deux morts.

Les autres ne supportèrent pas la douche.

En somme, la courtoisie leur offrit une morte propre.

On ne louera jamais assez les vertus de la civilisation.

Ω

3. Le point Godwin.

« Veuillez me passer le pain. J'adore le pain ».

Ainsi aurait parlé Adolf Hitler pendant je ne sais quel banquet en 1933. Ce que sachant, je n'ose plus demander le pain à table, encore moins avouer que je l'adore, de crainte d'être taxé de nazisme.

Et me voici exposant mon problème au psychiatre.

Réponse du spécialiste susnommé :

- Mais n'avez-vous pas entendu parler de l'épisode de la multiplication des pains ou de celui de la Cène ? Vous avez entendu parler du Christ, n'est-ce pas, vous le connaissez ?

- De réputation.

- Avait-il des sympathies national-socialistes ?

- Pas que je sache. Ses biographes n'en disent rien. Je crois que non.

- À deux reprises au moins, dans les évangiles, nous entendons Jésus répéter cette phrase : « passez-moi le pain, j'adore le pain ».

Je l'interromps :

- Je ne me souviens pas de ce qu'il se soit exprimé dans ces termes.

Le psychiatre, mécontent de ma remarque :

- Seule compte l'intention, au reste, puisque vous cherchez la petite bête, je vous signale qu'il ne l'a pas dit en français non plus. Voudriez-vous continuer notre petite conversation en araméen ?

Attendu que je l'en sais capable, je juge opportun de ne pas insister :

- C'est bon, continuez !

En conséquence, il poursuit, non sans m'avoir adressé un regard dissuasif afin de prévenir toute nouvelle intervention de ma part :

- Ainsi Hitler se borne-t-il à reproduire une citation sans signaler ses sources, cherchant de la sorte à insinuer qu'il en est l'auteur. Marx a fait pareil avec son histoire d'opium en parlant d'une religion que les sophistes grecs dénonçaient déjà, vingt-cinq siècles auparavant, comme une drogue du peuple. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », nous dit Rabelais. Mais c'est du Héraclite, ou peu s'en faut. On pourrait multiplier les exemples de détournement de citations.

Comme il a suspendu son déluge verbal pour vérifier que j'ai bien compris, j'interviens :

- Que faire ? Tout le monde n'a pas lu les Évangiles.

Un rien doctoral, il m'explique :

- C'est facile ! Lorsque vous demandez le pain en déclarant aimer ça, il vous suffit de préciser qu'il faut entendre votre propos dans le sens que lui donne Jésus, non dans celui de Hitler.

Il me semble que j'ai compris, j'exulte :

- De même, si je dis « Maman, je t'aime ! »

Le psychiatre trahit son intense perplexité en se triturant le menton :

- Je ne suis pas sûr que le Christ ait jamais dit cela.

Ω

4. Désert.

Ayant quitté l'oasis de Tadmor, Nasreddin cheminait vers le sud, en direction de Médine où il comptait se rendre. Alors qu'il se trouvait en plein désert. Il se mit à tourner en rond en fouillant le sol du regard, ainsi que le fait celui qui a égaré quelque objet.

Une caravane passant par-là, intrigué par le spectacle qu'offrait Nasreddin, son chef s'adressa à lui : « Je te reconnais, tu es Moullah Nasreddin, mais que fais-tu là à chercher je ne sais quoi en un lieu où il n'y a manifestement rien ?

- Maître caravanier, tu l'as dit, je cherche.

- Certes, je le vois bien, mais quoi ?

Nasreddin posa un œil étonné sur l'homme :

- Comment cela, quoi ?

- Chercher, n'est-ce pas chercher quelque chose ?

- Tu es dans le vrai, reconnut Nasreddin, je n'y avais pas pensé.

Il réfléchit un instant avant de répondre :

- Ah ! La mer, c'est la mer que je cherche.

Le caravanier éclata de rire et montrant le couchant il déclara :

- Quinze jours de marche et tu la trouveras par-là, ta mer.

- Je le sais bien, lui rétorqua sèchement Nasreddin, me prendrais-tu pour un idiot ?

L'autre haussa les épaules :

- Certes, non ! Mais tu te comportes comme si tu en étais un.

- Vraiment ?

- Vraiment !

Nasreddin se concentra un instant avant de demander :

- Si je marche quinze jours vers l'Occident, selon toi je trouverai la mer ?

- Sans conteste.

- Arrivé là, je la verrai comme le dernier des sots peut le faire ?

- De juste !

- Donc, je n'aurais plus besoin de la chercher ?
- Plus aucun besoin.

Nasreddin sourit gentiment à son interlocuteur :

- C'est pourquoi je la cherche ici, vois-tu ? Parce que, d'après moi, chercher une chose où tout le monde peut la voir, ça, c'est idiot.
- Et il reprit sa quête abandonnée le temps de cette conversation.

Secouant la tête en témoignage de son incompréhension, le caravanier passa devant un hakim qui faisait partie du voyage, c'était un très vieil homme que tous révéraient pour la profondeur de son jugement. Il s'était approché pour suivre l'échange.

L'avisant, le chef s'adressa à lui :

- Ne pensez-vous pas, Sidi, que la réputation de ce Nasreddin est surfaite ? Il est parfaitement fou. C'est clair. Chercher la mer en plein désert, faut quand même le faire ! Non ?

Le hakim répondit sobrement :

- Toi-même, ne cherches-tu pas la vérité dans le désert de la raison ?
- De quelle vérité me parlez-vous ? C'est quoi, la vérité ?
- Tu vois ? C'est bien ce que je disais.

Ω

5. Le verminasotraceur.

C'est devenu chose si commune, aujourd'hui, que de pratiquer les ajustements temporels (et non pas le voyage dans le temps comme l'imaginaient naïvement nos prédécesseurs des siècles passés), que je ne vais pas vous ennuyer avec cela.

Allons au plus court.

Un « verminasotraceur » est une variété d'enquêteur spécialement entraîné pour vous tirer les vers du nez, d'où son nom. Nous avons détaché l'un des nôtres en Grèce, auprès de Diogène de Sinope dit « le chien », ceci pour éclaircir un point très contesté de l'histoire. Nous sommes au quatrième siècle avant Jésus Christ, mais dans ce temps-là, personne ne le sait.

Le secteur dans lequel notre agent rejoint Diogène se situe aux environs de ce que les gens de ce lieu s'imaginent être l'an six du règne d'Alexandre III de Macédoine, fils de Philippe II, fils d'Amyntas III et cetera.

Voici le *verbatim*, c'est-à-dire la retranscription fidèle de l'enregistrement original.

Le verminasotraceur : Monsieur Diogène, voulez-vous...

Diogène : D'abord, tu m'appelles Diogène de Sinope, d'accord ? Note que je te permets d'utiliser mon diminutif.

Le verminasotraceur : Qui est ?...

Diogène : Dieu, tout simplement.

Le verminasotraceur : Bien ! Monsieur Dieu...

Diogène : Pas monsieur Dieu, Dieu tout court.

Le verminasotraceur : Compris ! Monsieur Dieu-tout-court, voulez-vous nous dire ce qui s'est réellement passé lors de votre entrevue avec Alexandre le Grand ?

Diogène : Grandounet.

Le verminasotraceur : Plaît-il ?

Diogène : Le vrai nom de ce minus est Alexandre le Grandounet.

Le verminasotraceur : Passons ! Je disais donc...

Diogène : Du reste, il ne s'agissait pas d'un entretien, ce foutriquet

s'est tout bonnement permis de me déranger pendant la sieste principale. Je vous jure !

Le verminasotracteur : La sieste principale ? Vous en faites plusieurs ?

Diogène : Pas vous ? La sieste principale, c'est celle qui va de juin à septembre.

Le verminasotracteur : Hem ! Là n'est pas mon propos. Il s'agit pour nous de lever le voile sur un aspect très controversé de cette rencontre. Est-il vrai que vous lui ayez demandé de s'enlever de votre soleil ? Quand même ! Votre soleil ! Il est à tout le monde, le soleil, non ?

Diogène : Et alors ? S'il est à tout le monde, il est donc pour partie à moi, or, c'est précisément cette mienne partie que le petit Alex obnubilait par sa présence. Mais laissez-moi vous rassurer. Je n'ai jamais dit ça, quoique, si j'y avais pensé...

Le verminasotracteur : Je m'en doutais ! Et que lui avez-vous dit ? Ceci pour l'information de nos lecteurs que l'incertitude à ce sujet rend malades.

Diogène : Je lui ai dit de se tirer parce que son ombre était répugnante. C'est pas Moi possible de se balader avec une ombre aussi cradingue !

Ω

6. Le rendez-vous.

Midi, enfin !

J'étais arrivé en avance. Je poireautais depuis neuf heures du matin. Trois longues heures. En effet, ce jour-là, je m'étais équipé d'un jeu d'heures un peu différentes de celles que j'utilise à l'accoutumée. Celles-ci faisaient, à peu près, soixante-six minutes, trente-cinq secondes et quatre dixièmes.

Il me semble que le plaisir d'attendre doit être apprécié, dégusté, savouré, et comment mieux le faire qu'en trouvant, (je suis tombé dessus par hasard), le temps long. (Pas facile à trouver, le temps long, il faut être patient ou alors avoir du pot).

Je voulais absolument être là lorsqu'il (ou elle ou n'importe quoi d'autre) n'arriverait pas.

Quand le carillon de l'horloge marqua les onze coups de midi (c'est l'inconvénient avec les heures de soixante-six minutes, trente-cinq secondes et quatre dixièmes), je bondis de joie en voyant que je n'avais pas attendu en vain. Personne ! Il n'y avait absolument personne.

Normal, puisque je n'avais justement rendez-vous avec personne. Mais comment aurais-je pu en être sûr si je n'avais pas vérifié ?

En plus, quel formidable coup de chance, je m'étais retrouvé à l'endroit exact où je n'avais précisément rendez-vous avec personne. Comme quoi, le hasard fait bien les choses, parfois.

Ω

Antigê, 17-04-2123, 10 heures 45.

Qu'est-ce que c'est ? Un objet bizarre dans ma poche droite. Je ne me souviens pas d'y avoir rien mis. Je palpe la chose. Pas possible ! Je la sors. Les clés de ma voiture. C'est idiot ! Il n'y a pas de voiture sur Antigê en 2123. Non ! Ce sont celles de ma voiture qui est restée sur Terre en 2013. Que faut-il en conclure ?

Je ne vois qu'une réponse possible. Les clés de voitures rêvent aussi.

Alors ça, si je m'y attendais !

Terre, 17-04-2013, 10 heures 45.

Il suffit de savoir que la poésie est un vertige or, le vertige, tu y es sujet ou tu n'y es pas sujet. Ce n'est pas compliqué.

Les lunettes de Socrate.

Finalement, rien ne vaut le confort de cette bonne vieille réalité.

Retour de week-end. Cette nuit-là, j'ai fait un rêve qui ne possède pas les caractères du rêve. Trop similaire à une vision, même en cet instant où je la retranscris. Fermant les yeux, je la revis, éidétique, aussi prégnante qu'alors.

Mon rêve est un vrai rêve, un rêve réel, j'entends qu'il est débarrassé des illusions que pose la raison sur... sur quoi, au juste ?

Voici.

Première partie.

Nous étions des milliers à marcher dans un paysage aride, une terre uniforme, bleuâtre à perte de vue. C'était une planète dépourvue de relief, sans ombre, sans ciel, sans horizon, dans un temps distordu, hétérogène, chaotique, qui renvoyait à nos sens ivres l'irrationalité d'une perspective instable. Pas la moindre vie d'apparence végétale ou animale autre que ces humains ne se rendant apparemment nulle part, mais avec empressement. Quelques uns, très peu, déambulaient seuls, d'autres allaient par deux, trois, quatre, mais pour le plus grand nombre, ils s'agglutinaient formant des groupes d'importance variable. Tous, nous affichions un front soucieux, comme si chacun d'entre nous abritait quelque vérité première, d'ordre abyssal, impossible à partager, épigones d'Atlas, ployés sous le faix d'univers chimériques.

Le fait est que nous agissions sans objet.

Étais-je en compagnie ? Je ne me le rappelle pas. C'est du reste sans importance. Je m'attachais à marcher du même pas que tous car il semble que c'était la seule règle qui prévalût dans ce théâtre onirique, une seule allure et d'un même pas.

Peut-être étais-je un chouïa, non pas à contre-pied car je suis trop couard pour cela, mais à contretemps, presque rien, quelque chose d'imperceptible. Ça ne se remarquait pas, ou peut-être un peu, mais à peine.

Soudain, je ne vis plus rien. Je veux dire que ma conscience se focalisa instantanément sur l'impossible spectacle qui s'offrait à mes yeux, ce qui eu pour conséquence de scotomiser tout le reste. Une

rose poussait là, unique au milieu de nulle part, une rose normale, verte.

Là, je commis une épouvantable erreur. Au lieu de me tenir coi, de garder pour moi seul la félicité de cette merveilleuse apparition, la montrant du doigt, je me mis à vociférer : « Regardez ! Il y a une rose, là ! Une rose verte ! ».

Heureux les taciturnes.

Cette incongruité verbale eu pour effet immédiat de polariser sur moi l'attention outrée de mon proche voisinage. L'hostilité n'aurait pas été plus grande si j'avais lu « Les Cent Vingt Journées de Sodome » à un congrès de vestales.

Le phénomène d'agrégation qui caractérise notre comportement scoptophile, je veux dire, lorsque nous sommes assurés d'assister sans frais à un spectacle morbide, ce phénomène, donc, joue également de ce côté-ci du réel. En moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, ce qui commanderait qu'on ne le dît précisément pas, de peur que l'action ne dépasse le rythme du récit, nous nous retrouvâmes, la rose et moi, au sein d'un gigantesque attroupement.

« Une rose ? Où ça ? » Entendais-je mugir le féroce troupeau dans ma campagne bleue. Ça virait à l'émeute. Injures, bousculades, horions, coups de lattes : ouvriers, employés, cadres plus ou moins supérieurs, toubibs, avocats, tombant vestes, cravates et moumoutes, surins et battes de base-ball au clair, devenus hooligans et presque skins se mirent à ensanglanter mon rêve, ça virait au Heysel, mais que fait la police ?

Lors, voici que survint d'un pas assuré, le verbe haut, le geste ample, charismatique, un quidam du genre de ceux, qu'à tort ou à raison, nous classons dans la catégorie des décideurs. Il s'enquit avec courtoisie des causes de l'agitation puis, une fois informé, leva les bras – qu'il avait longs – au ciel :

- Voyez-vous ça, une rose ! A-t-on jamais entendu pareille ânerie dans ce non-univers. Et verte, en plus. Elle n'aurait pas des bas résilles, des fois, cette rose, au point ou l'on en est ?

Et la foule de meugler de rire. Il se tourna vers moi :

- Mon pauvre ami ! Vous n'avez pas l'air méchant, mais votre perception de la réalité me paraît gauchie par une puérilité excessive.

- Mais enfin, lui dis-je, l'index tendu vers l'objet de notre dissentiment, y a-t-il, oui ou non, une rose ici ?

- Allons, calmez-vous, comportez-vous en adulte ! Il ne saurait y avoir de rose pour l'excellente raison que notre mode logique n'autorise pas le droit à l'existence de cette plante dans ce continuum-ci, par conséquent, il n'y a pas de rose ; donc, puisqu'elle n'existe pas, vous ne pouvez la voir. Nous allons, du reste, tester sur le champ la réalité de votre assertion.

S'adressant à la foule :

- Quelqu'un d'entre vous verrait-il en ce lieu autre chose que du sable ?

Et de montrer la rose.

- Non, non, bien sûr que non ! Vagit la masse, soumise à l'injonction paternelle de l'autorité. Nous ne voyons que du sable. Assura-t-elle en fixant intensément la fleur viride.

Arborant une mine satisfaite, il me toisa, superbe et silencieusement interrogatif.

- Et pourtant, je la vois. Persistai-je.

- Monsieur, vous êtes un fou prétentieux qui, par surcroît, prétend ignorer la volonté populaire issue de l'urne démocratique. Ce que je vous dis est vrai parce que le peuple le veut. Convenez que votre entêtement est peu ordinaire. Comment concevez-vous qu'un ignorant de votre espèce, un philistin, un mamamouchi sorti d'on ne sait où, puisse en savoir davantage à lui seul que cette probe autant que docte assemblée qui nous entoure ici ? En savoir davantage que je n'en sais moi-même, énarque patenté, président de telle boîte, administrateur d'une foule d'autres, moi qui suis, depuis bien des lustres réélu député dans ma circonscription et qui deviendrai, si les dieux me prêtent vie, sénateur à l'heure de la retraite ? Je vois en vous un dangereux anarchiste, de la graine de terroriste et peut-être même un électeur de la famille Hèlpé.

- Quelle horreur ! Bêla unanimement le troupeau pourtant Helpéiste de dix à trente pour cent (selon les sources et les moments).

- Il a l'air étranger d'un malhonnête ! Hurla un anonyme électeur d'extrême centre, ce qui montre bien que tous les extrêmes se rejoignent.

L'agoreute nous l'avait bien acharnée, la populace, les brebis se sentaient pousser des crocs, on espérait la curée. « On n'est pas des S.S., seigneur, mais un mot de vous et on gardera volontiers vos camps, pourvu qu'on ne sache pas ce qui s'y passe. »

- Alors ? M'interrogea le *pater noster*, cette rose, voudriez-vous nous la décrire de façon détaillée ? Après tout, chacun a le droit de rêver, ne serait-ce que par procuration.

- Et bien... C'est-à-dire... Grmbl... Exposai-je avec cette éloquente clarté que confère la certitude d'être dans son bon droit.

- Je vous entends bien. Me répondis l'élu multirécidiviste. Vous venez à résipiscence. Il s'agissait d'un gag et vous le regrettez. Il y a davantage de poésie dans le Code civil que de roses dans votre champ de vision. Notez, nul ici ne vous en veut, on aime bien rire aussi. D'ailleurs, cette histoire de rose verte est du dernier drôle, je vous l'accorde. Il s'esclaffa en se tournant vers le magma anthropomorphe. Pas vrai ?

- Oui, assurément, du dernier drôle ! Ricana le *pecus* psittacisant.

- Aussi allons-nous oublier bien vite votre ludique malévolence, reprend l'illustre photophore (c-à-d porteur de lumière, pour ceux qui l'ignorent. Ce qui donne en latin, eh oui ! *Lucifer*), promis, je la ressortirai au Palais Bourbon, votre blague, je vais faire un tabac avec, ha, ha ! Mais dites-le donc que vous regrettez, c'est oublié, vous dis-je !

Il me tapota le dos avec une humiliante autant que familière condescendance.

- Vous êtes vraiment très fort, lui répondis-je avec une prudence mâtinée de lâcheté. Comment avez-vous deviné ? Que vous êtes joli, que vous me semblez beau, et cetera. Pourtant, cette histoire de rose, c'était pas mal trouvé, non ?

- J'avoue qu'un esprit moins rompu à la rouerie que ne l'est celui d'un politicien s'y serait laissé prendre. Voyez-vous, mon bon, c'est là notre rôle, à nous autres, les bergers du bon peuple, que de le maintenir sur la voie de la vérité, de gré ou de force, non par plaisir mais par devoir, une tâche de pédagogue, ardue, noble, exigeante, ce dont nous tirons une légitime fierté, même si nos sujets, heu... je veux dire nos administrés se montrent souvent ingrats.

Engagé dans la voie de la soumission, je continuai de flagorner :

- Quand je pense à ces gens qui croient tout savoir mieux que vous ! Qu'il doit être difficile de briser leurs petits cœurs en les contraignant à voir la vérité en face ! Ah ! J'ai honte de cette momerie que je vous ai jouée, merci de m'avoir tiré de l'ornière où je m'enlissais. Soyez béni ! Alléluia ! Hosanna ! God Save the Queen ! Viva Zapata ! Merci mon Dieu...

Avec onction, le démagogue m'interrompit d'une main épiscopale :

- Appelle-moi Emmanuel ! C'est toujours une indicible joie pour moi que de ramener la brebis égarée dans le giron de notre sainte Mère l'Egl..., hem, la République, lança-t-il à la cantonade.

Là-dessus, il me susurra à l'oreille :

- T'oublies ta rose psychédélique et tu te casses, maintenant, tu nous as assez bassinés !

Ce que je fis incontinent non sans avoir lancé un muet adieu à ma rose chlorotique.

- E pur se muove. Murmurai-je, alors qu'une brise la faisait danser légèrement.

Seconde partie.

Oublié l'intermède de la fleur, nous avons tous repris notre illusoire ballet. Dans ce monde-ci - j'entends le monde réputé réel, c'est-à-dire le monde de l'éveil -, nous appelons cela exister, ou vivre, je ne sais plus, bref, c'est en somme marche ou crève. Au bout du compte, nous finissons quand même par crever, on s'en aperçoit trop tard, voilà tout.

Un malaise (non pas sourd, mais malentendant) s'était emparé de moi depuis que j'avais repris mes activités ambulatoires. Il allait empirant. J'en compris la cause lorsque je constatai la présence à mes côtés d'un individu silencieux, lequel calquait très exactement son attitude, ses gestes et jusqu'à ses mimiques, sur les miens. Vêtu d'un trench-coat polar, c'est-à-dire couleur mastic, il avait aux pieds des chaussures - je l'aurais parié - à semelles de crêpe. Portant des lunettes de roman (noires), il avait l'air aussi discret qu'un flic des R.G. (ou d'un truc dans ce goût-là).

- Bonjour, me dit-il civilement, je suis un flic des R. G. (ou d'un truc dans ce goût-là), je me présente, Dupont-avec-un-té.

- Ah ! Vous me surveillez ?

- Le ciel m'en préserve ! Il fit le signe de croix réglementaire. Non ! Non ! J'assure votre protection.

- Dois-je comprendre que vous n'êtes pas là pour me surveiller mais pour me protéger contre moi-même et plus précisément contre une vue déficiente qui me fait voir des choses qui n'ont pas le droit d'exister ?

- Ce qui constitue un danger pour vous, cher monsieur, c'est moins vos yeux que votre langue.

- Je vous concède que cette histoire de rose verte fut malheureuse, lui dis-je, et sans doute aurais-je dû me taire.

- Je comprends, mais c'était si beau, tellement inattendu, cela vous a surpris à tel point que votre exclamation a anticipé tout acte de raison. C'est un réflexe humain très naturel. C'est, du reste, pourquoi l'Autorité ne vous en tient pas rigueur, puisque, enfin, vous avez respecté la Loi en vous dédisant.

- Mais j'ai menti ! Cette rose était bien là !

- Allons ! Allons ! Il n'est pas de vérité hors la Loi. Vous vous êtes trompé, voilà tout. Que cette rose fût ou non là, peu importe, seulement, il fallait vous taire. Vous vous êtes égaré en disant ce que vous croyiez être la vérité. Or, dans ce cas précis, c'était illégal car la vérité procède nécessairement de la Loi ; plus grave, vous avez tenté d'entraîner d'honnêtes citoyens sur la pente de votre erreur.

N'ayant rien compris à sa tirade, je me mis en colère :

- Non ! Ce ne sont pas d'honnêtes citoyens, ce sont des citoyens aveugles !

- Vous êtes un peu vif, cher monsieur, mais je ne vous en crois pas moins lucide. Hélas, il se pourrait que l'honnêteté pèse moins à qui est aveugle. Méditez donc ceci.

- L'honnêteté pèse moins à qui est aveugle, dites-vous ?

Je réfléchis quelques instants :

- Ça signifie quelque chose ?

- Aveugle, discipliné, idiot, privé de conscience, c'est égal.

- Mais encore ?
- Chercher à faire par soi-même le départ entre le bien et le mal est un travers fatal, jeune homme. L'orgueil vous porte à croire que vous êtes assez éclairé pour distinguer à coup sûr ce qui est juste de ce qui ne l'est pas.
- Ça s'appelle la conscience, protestai-je.
- De la suffisance, corrigea-t-il. S'interroger, c'est déjà contester !

Il prit un air menaçant pour ajouter :

- Faut-il vous rappeler qu'ici le port de la conscience est formellement interdit autant que l'est sa détention, du reste.
- Même si l'on ne s'en sert pas ? Demandai-je naïvement.
- Même ! La conscience n'est pas nuisible en elle-même. Le danger vient de sa voix.
- Sa voix ? Dites-vous ?
- Sa voix ! Répéta-t-il. À l'instar du chant des sirènes, nul ne peut résister à celui de la conscience, tôt ou tard, le plus fort y succombe.
- Que se passe-t-il, alors ? M'enquis-je.
- On se met à contester non seulement l'Autorité, mais au-delà de celle-ci et plus grave on va parfois jusqu'à nier ce qui la fonde, savoir sa légitimité.
- En quoi est-ce si grave ?

Il me lança un regard terrible :

- Seriez-vous fou ?
- Pas ici, lui répondis-je. Je ne le suis qu'à l'état vigile. Ceci dit, vous avez raison, où avais-je la tête ? Plus que grave, c'est criminel.
- Pire ! Savez-vous que certains individus préfèrent mourir plutôt que renoncer à écouter la voix de leur conscience ?

Moi :

- Mon dieu ! Quelle horreur !
- Mais l'Autorité sait que celui qui cède à l'appel de sa conscience n'a pas le choix. Il le fait contraint et forcé. Il n'est pas totalement responsable. C'est compulsif. Cependant, il faut bien réprimer, protéger le citoyen contre lui-même, punir, c'est-à-dire corriger
- n'est-ce pas ? - ne serait-ce que pour prévenir la propagation

d'idées pernicieuses de nature à perturber l'équilibre du corps social.
Il me sembla que le moment était mal choisi pour le contredire :

- Bien sûr, c'est pour son bien que vous le faire souffrir en le sanctionnant. J'admire votre force morale.

- Plus que cela, c'est de l'abnégation.

- Et ça se soigne ?

- L'abnégation ?

- La conscience.

Il secoua la tête en affichant un air désolé :

- Hélas, non ! Il faut recourir à l'internement dans les cas les plus aigus. Disqualifier socialement le déviant pour prévenir la contamination. L'éliminer.

- Ainsi, la Loi serait un remède contre la conscience ?

- Le meilleur ! C'est pourquoi un citoyen accompli s'en remet à la Loi pour décider de ces choses. Il sait qu'il peut faire ce qu'il veut pourvu que la Loi ne l'interdise pas expressément.

- Donc, ceux à qui la loi tient lieu de conscience n'ont pas de conscience.

- C'est exact ! A demeurant, c'est le but recherché. À tout prendre c'est mieux ainsi. La démocratie est à ce prix, en plus, ça marche ! Regardez autour de vous lorsque vous serez réveillé. Imaginez quel confort est celui de ces braves gens qui ne se posent pas de questions. La Loi interdit, je ne fais pas, la Loi n'interdit pas, je fais. Voilà pourquoi l'honnêteté pèse moins à qui est aveugle.

- Génial ! Vous me sauvez, mais la morale ? Questionnai-je sournoisement.

- De quelle morale me parlez-vous ?

- De la vertu, de l'éthique, du devoir, de l'humanité, des principes enfin, vous savez bien !

- Tout ça relève du dressage, mon bon. Là-dessus il me fit signe de me rapprocher.

C'est mezza-voce qu'il continua :

- Sachez que la morale se réduit au fond à une règle et à une seule.

- Laquelle ?

- Il est interdit de se faire prendre.
- C'est ignoble, murmurai-je dans mes moustaches.
- Plaît-il ?

J'opérai un prompt rétablissement :

- C'est admirable, et si simple, si... si légal !

Là, je me demandai si je n'en faisais pas un peu trop. Manifestement non, il sembla même satisfait de moi puisqu'il reprit :

- Donc, pour revenir à votre problème d'incontinence verbale, apprenez que vous n'avez que deux solutions pour ne pas pêcher en parole. Un, ne rien dire, deux, dire des choses qui ne veulent rien dire... ou qui ont l'air de ne rien vouloir dire.

J'étais déprimé.

- Cette rose, vous l'avez vue, vous. M'entêtai-je. Vous en parlez comme si vous l'aviez vue.

- Non, je ne peux pas l'avoir vue, me répondit l'aimable flic. Il fit une moue dubitative. D'ailleurs, elle n'était pas verte, elle était jaune.

Il tapota ses lunettes avec insistance.

Mais c'est vrai ! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Je rêve toujours avec des lunettes aux verres intensément bleus, ce qui relève, au demeurant, de la plus extrême logique. C'est à eux que je dois cette éternelle cyanopsie qui habille si agréablement mes voyages en lit. J'ôtai donc l'artifice binoculaire et le monde m'apparut tel qu'il était réellement - pardon ! - je voulais dire, tel qu'il était rêveusement : un paysage aride, une terre uniforme, grisâtre à perte de vue. C'était une planète dépourvue de relief, sans ombre, sans ciel, sans horizon, dans un temps distordu, hétérogène, chaotique, qui renvoyait à nos sens ivres l'irrationalité d'une perspective instable. Pas la moindre vie d'apparence végétale ou animale autre que ces humains ne se rendant apparemment nulle part, mais avec empressement, et cetera.

Je m'adressai à Dupont-avec-un-té.

- Je suppose que vous n'êtes pas là ?
- C'est exact, vous ne pouvez pas me voir.

Y en a marre !

Résumons. Je portais des verres bleus, or, je voyais une rose verte, donc, elle était jaune. Jusqu'ici, c'est simple. Je voyais des choses qui n'ont pas le droit d'exister, et qui par le fait n'existent pas, néanmoins, je les voyais. Mais, si j'avais le droit de les voir, il m'était interdit de le dire parce que si je le disais à des individus qui, eux, croyaient les voir, mais sachant qu'elles n'existaient pas, comprenaient que ne pouvant pas les voir, ils ne les voyaient donc pas, le disant donc à ces gens, ils risquaient de s'imaginer, en suivant mon exemple, qu'ils voyaient réellement ce qu'ils pensaient ne pas voir parce que...

« Était-ce un rêve, n'était-ce pas un rêve ? Je n'en saurais décider. Pour distinguer ce qui est rêve et réalité, il faudrait la compétence de Houang-ti ou de K'ong-tseu. Mais ils ne sont plus là. » (Liezi/Lie Tseu).

Ω

Antigê, 17-04-2123, 11 heures.

Le M.O.I et l'Ego (ceux dont une partie de la conversation a été interceptée, j'ignore comment, par le S.S.), sont deux instances que j'héberge également depuis... toujours

Le M.O.I. est... comment dire ? M'est à peu près ce qu'était son daimon à Socrate. M.O.I. est un acronyme employé pour Module Organopoétique Intégré (les S.S., ils vont te chercher de ces trucs, « alien originaire d'un autre plan spatio-temporel », non mais, des fois).

L'Ego est en quelque sorte mon singe portable. Il est vaniteux, suffisant, c'est un fanfaron un peu lâche. Il se signale par une bestialité affirmée. Cette bestialité, au fond, nous pouvons l'appeler bêtise. À une de ses extrémités, elle peut être anodine et sans conséquences, parfois bouffonne, plus bête que méchante. À l'autre bout, elle manque totalement de conscience et je dois dire qu'elle peut s'adapter à toutes les formes possibles d'autorité en abdiquant tout sens critique, obéissant aveuglément à toutes les lois, sans distinction, à tous les ordres venus de la hiérarchie, à la propagande médiatique et bien sûr à la pression du troupeau.

Bref, je suis un imbécile normal et libre de l'être (en admettant qu'il soit possible d'être libre de ne pas être libre)...

Terre, 17-04-2023, 11 heures 30.

Artaud : « Tout vrai langage est incompréhensible ».

String litracheur.

Toute ressemblance avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait... blablaba.

Je fais court, si tu t'imagines que cette œuvre présente des similitudes avec des évènements passés ou présents de ton quotidien, tu te berlures, je te garantis qu'elles sont fortuites, ceci est une fiction pur jus. T'as le droit de croire le contraire, mais ça n'engage que tézigue.

Pour tout te dire, là, pendant que je te cause, je suis encore mal réveillé. Je graphouille ma bafouille avant t'est-ce que j'oublille l'essentiel.

Tu pigeras à l'heure du dénouement.

Je commence à entraver le fonctionnement global d'un site d'écriture et comment on arrive à nous fourguer sur le grand Machin (dans le sens gaullien) alias le « ouèbeu », un truc invendable. Eh oui ! C'est incroyable, ce miracle, car c'en est un, il le réussit, - je l'affirme ! - « String Litratteur » vend l'invendable, savoir de la poésie. Je le répète, parce que je vois bien que t'y crois pas : ils arrivent à faire du flouze en vendant de la poésie.

Non !

...

Non ! Ce n'est pas ça.

C'est plutôt en n'en vendant pas.

...

Non encore !

Re-non !

Et flûte !

...

Ah, j'y suis !

Voilà ! Leur truc, c'est d'arriver à vendre de la poésie qui n'est pas de la poésie.

(M'enfin ! Réfléchis ! Si c'était vraiment de la poésie, ça ne se vendrait pas !)

Salut, lecteur joli ! Je me présente : Momo.

Mon vrai prénom, c'est Maurice, mais Momo, c'est plus sélect. Je fais court, parce que je ne suis pas là pour te bonnir mon pedigree.

Maurice comment ?

Non mais, petit insolent, coite est-ce que ces questions ? T'es schmitt ?

Oui ? Alors je te réponds. Voltaire !

Ça s'invente pas des trucs pareils. Hein ? Je m'appelle Maurice Voltaire, « mort à l'infâme ! » et tout le tremblement. Ça y est, t'es content ? On peut passe à la suite ?

Ma vraie vocation c'était fossoyeur, mais j'ai queuté le concours d'entrée alors me voilà bossant aux abattoirs. Je suis chasseur, j'adore la tauromachie, la musique classique (surtout Johnny) et les moules frites qui vont avec.

Tout ça, c'est arrivé à cause de Fifi.

Mon pote Fifi, qu'est écolo (mouais ! Ben c'est quand même un pote), cultive un potager sur le Parnasse, ou plutôt sur l'Hélicon (où se trouve l'Hippocrène, source d'inspiration. Bon ! Il est vrai que sur le Parnasse, il y a Castalie qui propose les mêmes services, on dira que je préfère l'Hélicon à cause de la rime), bref, Fifi est un poète du dimanche, un vrai.

Y me fait rigoler.

Moi, les mecs qui rêvent que de tripoter des nanas (les Muses, c'est leur blaze) qui n'existent pas, au fond c'est des chiromanes, des onanistes, des masturbateurs.

(Quoi ? Des branleurs ? Ouais ! On peut aussi le dire comme ça.)

Dans un sens, je suis une sorte d'écolo itou, sauf que mézigue, je donnerais plutôt dans la châtaigne. J'ajoute ça pour le fun, pasqueu tu l'avais sûrement compris seulabre.

Je vais te casser le morceau sur le site d'écriture qu'on est dessus à cause de, ou grâce à Fifi, mes potes et moi. Mes potes, c'est surtout

Fifi, Mourad, Ginette, Josy. Je dis « surtout » pasque tu penses bien qu'y en a d'autres.

Le site, je l'ai baptisé « String Litratteur », façon de lui cloquer un blase genre pseudo pour pas chiffonner les susceptibilités, les crapuleux étant plutôt chatouilleux sur le chapitre. Avec un peu de pot, nul nœud s'y reconnaîtra (sauf les nœuds, évidemment).

« String Litratteur », (on va dire *String*, par mesure écolo, histoire de pas dilapider mon énergie), *String*, donc, se veut un site dédié à la littérature fissa.

Fissa, qui signifie « vite » étant accessoirement pris pour diminutif de ficelle, c'est-à-dire intellectuellement très mince, point trop exigeante, puisque son but c'est de passer le temps, pas de te prendre la tronche, et puis comme tu vas le voir, c'est plutôt dans le figéné qu'on te la met, (ce que Mourad traduit poétiquement dans un slogan aux petits oignons : « Avec *String*, tu l'as dans le fion. »)

« La littérature aux idées courtes », qu'il appelle ça, Fifi qu'est quand même plus distingué.

Kézaco la littérature ? C'est tout ce qui se lit. La Bible, Pif le chien, Mein Kampf, la notice de ton médoc pour les hémorroïdes, le règlement de « String Litratteur », et cetera, sont de la littérature. Mourad prétend que « littérature » ça s'écrit : b, l, a, b, l, a, mais il a jamais été fortiche en ortografe.

L'étymologie t'apprends que littérature, ça vient de *littera*, qui en latin signifie « lettre », d'où « écriture », or comme la vocation de tout ce qui s'écrit est d'être lu... C.Q.F.D. (ou Q.E.D. si tu jargonnes le latin).

Si tout ce qui s'écrit devient, par le fait même, littérature, quand t'écris n'importe quoi, comme on fait, mes potes et moi, tu revêts la défroque du littérateur.

Et c'est là que tu atterris dans la mer de *String*. (Amerdis ? Si tu veux !)

Eux, *String*, leur spécialité, c'est le fast-food culturel. Ça se déguste rapidos, c'est facile à jaffer, tout le monde n'aime pas, mais personne ne déteste franchement, et la sœur Isa sur le gars Toto, c'est tellement

fastoche à concocter que même ma bande de nazes (Fifi, Mourad...) peuvent le confectionner (ce pourquoi everyone is in ce bourbier).

Car toute l'astuce tient là-dedans.

Ça marche parce que les lecteurs sont en même temps les écrivains. (Oui, farpaitement, écrivain ! Écri-vain c'est péjoratif, je trouve, genre mec qui flatule avec sa plume).

Lesquels écrivains rameutent toute leur smala pour se faire reluire « matez comme que je suis fortiche, *String* ma selle est sectionnée dans son book », et ça fait des clilles en plus pour le site (que ses boss y sont mariolles, faut le reconnaître).

On peut regarder *String* comme une grande cour de récré (selon Héraclite, le monde entier en serait une, mais il n'était qu'un mauvais esprit - chacun le sait - qui se serait probablement fait exclure de *String*).

Vivre c'est passer son temps à mourir. C'est pas gai, alors on fait mumuse pour s'éviter d'y penser. Et ça fait partie de l'art de s'amuser que de savoir le faire sérieusement (dixit Nietzsche), à défaut t'arrives pas à oublier pourquoi tu le fais, conséquemment, tu te les brises.

Voilà pourquoi, dans la cour de récré, les marmots se prennent toujours pour des gens très importants.

Mais les personnes sérieuses qui fréquentent les cours de récré sont-elles vraiment sérieuses ?

Les esprits rassis me rétorqueront que la Poésie, de toute façon, n'est pas sérieuse. À ceux-là je répondrai que, contrairement à ce que croit l'opinion commune (qui ne connaît pas grand chose en la matière), elle n'est pas davantage faite pour les mêmes. La Poésie est composée par des fous (selon Jehan Rénier) à destination de personnes qu'intéresse la folie (ce qui, en général, signifie qu'elles détestent la médiocrité, - ou ce qui est ordinaire, pour ceux que le vocable « médiocrité », qui signifie « moyen », rebute.)

L'avantage est qu'on rencontre sur ces sites (quand même !) des personnes charmantes et bourrées d'humour (et aussi de talent, oui ! C'est possible, même sur *String*), des gens comme nous, (vous et

moi,) en somme. Maréchalement...

T'aime pas le style 40 ? Caisse tu fous là alors ? Bon je reviens au style 58.

Je reprends... généralement (ça te va ?) on s'y marre bien (et quand on cesse de se marrer, on se casse).

Les pékins qui s'inscrivent sur un site comme *String* le font pour se distraire, y rencontrer d'autres personnes, échanger, décompenser, se faire mousser, satisfaire une marotte, que sais-je ? Ça fait partie du cinoche de l'existence et ils le savent. (Enfin, les gnasses qu'ont la mécanique cérébrale point trop encrassée le savent).

Tu viens là faire joujou. Tu gagnes, tu perds, c'est pas grave au fond, y a pas de quoi chier un tank.

Nous, les pieds nickelés de l'écritoire, Fifi, Mourad, Ginette, Josy et ma pomme, on est dans ce lot. On se bidonne à voir nos âneries couronnées par la *String* academy en même temps qu'on s'attriste devant des bijoux de la langue ignorés par l'indigence culturelle ambiante.

Mais c'est la règle. La loi du grand nombre, étymologiquement, ça s'appelle la médiocrité. Et la médiocrité, nous on adore pour cause d'affinités, sinon on serait ailleurs.

Tu m'excuseras de te balancer les choses comme elles me viennent.

Le politiquement correct c'est pas ma tasse de thé, pouah ! Je donne dedans qu'avec parcimonie, question de principe. J'appelle ça le « médiolecte », un parler de couilles molles qui prétend dire les choses sans les nommer, ce qui est kif vouloir faire grimper ta bergère aux rideaux sans sortir la tringle. Je d'accorde avec Socrate (ou un autre) quand il affirme que : « ne le serait-elle pas à entendre, la vérité est toujours bonne à dire. »

Je m'é gare (qui a dit « de triage » ?)

C'est pourquoi je prétends, quand les dés sont pipés et que ce sont les mignonnes fripouilles (à ç't'âge mental là, on l'est toujours) qui mènent le bal, y faut quand même en parler, compris dans une cour de récré.

Vespa ?

D'un aut' côté, chuis un tantinet gêné de casser du sucre sur le dos de *String*, attendu que c'est à leur libéralité que je dois un titre de poète *honoris causa* auquel mon absence de lettres ne me prédisposait pas.

Pour te dire que si tu me retrouves à te gratter une bafouille sur *String*, c'est pour balancer, façon sycophante, et parler (à contrecœur) des micmacs à la sauce stringarde de ceuss qui te maquillent des compèt' à la noix dans le style handicap pour faire gagner qui qu'y veulent.

Exemple de handicap : tu visualises un cent mètres plat, standard Jesse Owens. Tout le monde est dans les startings au mètre zéro, sauf trois ou quatre zèbres qui partent des cinquante, soixante, et parfois quatre-vingt dix-neuvième mètres. Dans l'espace géométrique de *String*, celui qui démarre du point zéro (à cent mètres de l'arrivée, par conséquent) et l'autre qui part au point quatre-vingt dix-neuf, (soit à un mètre de la ligne du même nom) ont d'égales chances de l'emporter.

Strictement !

Ah ? Tu savais pas que l'égalité était élastique ? Tu s'rais pas un poil lourdingue ? (*Tu devrais lire « 2014 »*).

M'enfin ! Réflexionne un chouïa. L'égalité des chances, l'égalité devant la loi, l'égalité des sexes et tout le bazar, pour arriver à trouver égales des choses qui ne le sont évidemment pas, y a pas à tortiller du cul pour chier droit, le seul moyen c'est que l'outil qui les mesure soit élastique. Donc l'égalité est élastique.

Illustration. L'égalité élastique, c'est quand est-ce que le meilleur a pas davantage de chances de l'emporter que le plus pourrave.

Voilà de la démocratie qu'elle est vraiment démocratique, égale, fraternelle et libre !

Fais pas la gueule ! C'est quand même sur le principe de l'égalité élastique qu'on parvient à trouver du mérite à des individus qui n'ont pas la moindre vertu sinon celle qui consiste à être de parfaits lèche-cul.

Et ça fonctionne pas plus mal que si c'était pire. Regarde le monde...

... euh, mauvais exemple.

Si les pignoufs de *String* te garantissent que t'es élastique... pardon ! Que l'égalité et l'équité sont respectées dans leur compèt' pour handicapés, (re-pardon ! Je voulais dire à handicap,) pourquoi que t'en douterais ? Y le savonnent mieux que toi, quand même !

La preuve, quand tu renaudes sur l'iniquité du procédé, ils te renvoient à tes études en te faisant valoir que c'est prévu dans le règlement, que par conséquent, c'est réglo puisque d'ordre axiomatique, et que seule la jalousie et le dépit d'avoir perdu inspirent tes giries.

C'est vrai, ça, merde ! Et pis, dis toi bien que l'arbitre a toujours raison, surtout avec un règlement anisotrope qui exige de posséder de solides notions en matière d'égalité élastique qu'il définit *presque* clairement.

C'est comme ça que chez *String*, z'arrivent toujours à avoir jamais tort même quand y z'ont pas raison.

Tout réside dans la plasticité du règlement.

Laisse-moi t'esseupliquer.

Lorsque des quidams établissent des lois ou des règlements dans lesquels ils imposent aux autres un respect et une honnêteté qu'ils n'appliquent pas eux-mêmes, en s'octroyant le pouvoir (en même temps que l'intense jubilation) d'être les seuls à pouvoir les enfreindre (étant les seuls à savoir les interpréter), ils sont facétieux, rien de plus.

Ainsi, lorsqu'un bon texte est écarté par le « fait du prince », faut-il en conclure que t'as mis les arpions dans un repaire de malfaisants ?

Mais nooon ! Il ne faut rien y voir qu'une bonne blague, au pire, une étourderie. Y a pas de quoi se mettre en rogne !

La plasticité du règlement de *String* est notoire. Un règlement plastique est auto adaptable, en clair, ça signifie qu'en aucun cas *String* ne peut avoir tort.

Lis bien, tu verras ! C'est écrit entre les lignes. Ils font gagner qui qu'y veulent. T'étais prévenu, non ? Plus loyal, tu meurs. Alors fais

pas la gueule.

Lorsque tu te trouves confronté à l'égalité élastique (qui n'a que l'apparence d'être injuste), tu es libre d'être assez bête pour appeler cela de l'arbitraire et de la déloyauté, hélas pour toi, dès lors que le règlement la prévoit telle et l'encadre, il serait plus intelligent de ta part de fermer ta grande bouche.

Tu m'opposes qu'il y a félonie au prétexte que contrairement à l'engagement qu'il prend de mettre en valeur les textes qu'ont lui confié *String* choisit, parce que tel est son caprice, de les enterrer alors qu'ils sont manifestement bons.

Re-noooooon !

Ceci relève de la regrettable erreur, rien de plus. (Même si elle paraît maladroitement délibérée).

C'est vrai que le quidam qui s'est fait bananer y l'a quand même dans le derche, et profond.

Regarde, le présent texte aussi est une erreur et une maladresse.

Ce n'est pas le cas, mais s'il s'avérait que j'y médise de qui ou de quoi que ce soit, ce n'est pas fait exprès, et il ne viendrait à personne de le croire malintentionné, de sorte que je suis assuré que nul nœud va m'en vouloir d'aimer rire (à l'exception des nœuds. Ah ? Je l'avais déjà dit ? Scuses ! Mais *bis repetita placent*, à ce qu'y s'dit).

Résumons ! Sur *String* t'as donc une compét' pleine de maladresses et d'erreurs regrettablement volontaires mais, ce nonobstant, elle est tout ce qu'il y a de plus régulière car élastique.

Ducave mon cas.

Les trois cent loustics de mon club de pétomanes (« Les Pneumatiques » qu'y s'appelle si tu veux adhérer) votent pour mon poème « Lézards abstraits » rédigé avec mon pied gauche (qu'a six ans d'âge mental), résultat, il va en finale. À côté de ça, je vois un mec trop bon avec un texte mishto qu'on veut pas le voir décrocher la timbale, pourquoi ? Mystère ! Malgré qu'il est qualifié dans les règles, *String* l'évince directo sans autre forme de procès en te la

chiquant sainte nitouche avec une candeur en toc qu'elle est si bien imitée que même sachant que c'est une grosse embrouille méga pourrie t'oses pas récriminer.

Comment le pourrais-tu ? Puisque c'est élastique ?

Euh... je veux dire, égal.

Je n'invente rien. Des lecteurs ont souvent dénoncé les méthodes, selon eux, déloyales, ou injustes, en vigueur sur *String*. Ici, on promeut des « talents » parvulissimes, là on écarte des écrits de qualités, les raisons et motifs des choix sont nébuleux (mais non crapuleux), car relevant d'une logique néo-pataphysique impénétrable pour des ignares dans ton genre qui sont pas programmés pour la décrypter.

Car, en vérité, où qu'il est le problème ? Et y en a-t-il un ?

L'important n'est-il pas que l'élasticité soit respectée ? Or elle l'est.

Ceci étant bien compris, je t'accorde qu'à voir cette règle du jeu rédigée dans le pur style Pyongyang, on se demande si la Corée du Nord n'aurait pas annexé la France sans nous prévenir (à moins quelle se soit contentée d'entrer au capital de « String litratteur »).

Note que là-dessus, nous, les bras cassés de la scribouille (Fifi, Mourad...) on se plaint pas, coz que dans le tas des plumitifs qui squattent « String Litratteur » on en rencontre quand même qui sont tellement balèzes, que Flaubert, Vinci (rayon bédé), ou son pote Lascaux - qu'a décoré les grottes du même nom. Ah ? C'est pas lui ? - Poe ou Ronsard peuvent se faire du mouron. Alors nous, quand le jeu est faussé et qu'on se retrouve en finale avec ses vers à soi pourlingues pendant que le mickey qui gratte comme La Christine (ou la Martine, j'les confonds toujours, ces deux-là), Aragon, ou René Char reste à la lourde, tu parles que ça nous fait bicher.

Pas que je soye analphabète, car même si je les sais pas toutes, j'ai des lettres.

« Surtout du facteur » me coupe ce con de Fifi. C'est un brave type, mais des fois y mériterait des torgnoles. J'ai des lettres, disais-je, et je donne même dans la poéticaille. Je te le prouve, exemple, mon préféré, c'est Bigard, (un contemporain, si tu connais pas), c'est d'une

lecture un peu difficile pour le public non averti. Il donne dans un réalisme d'une exquise brutalité, j'adore !

Et pour emmerder cette andouille de Fifi qui raille ma façon de jacter, j'ajoute que j'aime aussi Villon, que tu vois qu'y scribouille le françoais en faisant plus de fautes encore que ma pomme.

« Mais non ! C'est du français ancien ! » Me renvoie Fifi, le spécialiste des asticots (ou des vers, au choix).

Et alors ?

Maintenant, je sais que je parle l'ancien français couramment, et sans l'avoir appris, siouplaît !

Kèskeujfoulà ?

Sur *String*, on fait mu-Muse comme des fous. Moi, ce qui me botte, c'est surtout le coin des bédés. Qu'est-ce que je regrette de pas savoir dessiner !

Les nouvelles, y en a pour tous les goûts, même le mien (Fifi, y se gondole).

Et puis t'as le p'tit coin « Poésie ». Pourquoi p'tit coin ? Parce que c'est là que tu trouves la...

Tu sais pas ce qu'y me sort, mon Fifi joli, à mézigue qu'en a rien à bran... braire, des zigs qui trouvent élégant de loufer dans la soie ?

« Tu devrais te mettre à la poésie ! »

Ah ?

N'importe qui me parle comme ça, j'y mets un coup de boule, mais Fifi, c'est quand même mon poteau, alors je mets le frein à main, enfin, je veux dire que je me retiens. Il précise.

« Pas n'importe quelle poésie, hein ? Celle de *String* ! »

Yes, que je me dis (à cause que je baragouine le globish à mes heures perdues), c'est mieux. Un moment j'ai cru qu'y se payait ma truffe, mon Fifi.

Faut pas croire, j'ai des lettres (une vingtaine), je te l'ai dit, regarde, l'autre qu'a un nom qu'on dirait çui d'une épée, non ! Pas badelaire, ah ! J'y suis, Baudelaire, ben, ça me fait fondre :

*« Les yeux étaient deux trous, et du ventre effondré
Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,
Et les bourreaux, gorgés de hideuses délices,
L'avaient à coups de bec absolument châtré. »*

Ça me rappelle le boulot, j'en chialerais. « Un voyage à Cythère » que c'est.

Bon ! On n'est pas laga pour lui cirer les pompes, à Charlot. Tu me diras que si c'est tout ce que j'ai retenu de l'épéiste, c'est pas bézef. Tu permets ? Si je suis arrivé à celui-là, de poème, c'est quand même que j'ai feuilleté ceux qu'étaient avant, hein ? Alors pas de mauvais esprit !

T'as « Le paresseux » de Saint-Amant qui me boyaute, on croirait qu'Antoine Girard y connaissait Fifi. Et Malherbe, « ça, c'est du nanan », qu'y te balancerait le père Boileau. Reluque-moi le tercet final de ce superbe sonnet :

*« - Ma foi vous vous gâtez en sortant du repas.
- Belle, vous dites vrai, mais se pourrait-il faire
De voir un si beau c... et ne le f...tre pas ? »*

Quelle merveillosité, non ?

C'est vrai que la lecture de la poésie ça supporte mal la durée, ça soûle à la longue, (et au chapitre de la qualité émétique, ça vaut pas une bonne cuite made in Bacchus), pourtant, même un loquedu de mon acabit que les zoziaux, les fleurettes et les mamours font gerber, il arrive à y trouver sa pitance.

Avec tes conneries qu'y faut tout t'expliquer, là, je sais plus où que j'en suis. Ah ! Ça me revient ! Pour te casser que question poésie j'en connais un rayon. Alors, quand le Fifi me demande d'en tricoter, lui qu'est presque mon frère et pas la moitié d'un con, y sait ce qu'y fait. Il a compris que j'ai un talent à l'état brut qui demande qu'à prendre l'air. Parce que jusqu'à présent, je l'intériorisais.

C'est pas pour rien qu'on s'est inscrit sur *String* tous les cinq. Encore que moi, je soye plutôt spécialisé dans la nouvelle brévisime. Je te l'ai déjà dit, la poésie j'abuse pas.

Enfin, j'abusais pas avant de connaître *String*. C'est là que je suis devenu un nourrisson des muses, comme on dit dans les livres propres (que je te recommande d'utiliser comme torche-cul, puisque étant propres, ils sont plus hygiéniques)

C'est pas compliqué. Tu jettes deux ou trois lignes sur une feuille et - pof ! - tu te vois adouber « cher poète ».

Avant, je tartinais des microbes nouvelles (on dit comaco sur *String*), mais j'en ai jamais qualifié une seule. D'après Fifi, c'est à cause que mon style est « trop concret » et qu'il entre pas dans la ligne dictatoriale de la boutique. J'ai pas trop compris mais comme je voulais pas avoir l'air d'un cave, j'ai chiqué l'affranchi en lui retournant un « ah ! D'accord ! » qui, en fait, d'accordait que dalle.

J'ai vite compris que c'est essentiellement avec les « chers poètes » (ceux qu'ont reçu la colée quelques lignes plus haut) que les sites poétocs font leur beurre. La grande majorité des contributeurs et inscriptions se recrutent dans leurs rangs.

Logique ! Suis-moi bien. Dans la nouvelle, sur la longueur, si tu sais pas écrire et que t'as du mou sous la calotte crânienne, on s'en aperçoit vite. Itou en bédé, que si tu dessines comme un branque, tu peux difficilement te faire passer pour Goyave.

Rien de tel en poésie. Tu sais pas lire ? Pas grave ! Tu sais pas écrire ? Pas grave ! T'as rien à dire ? Pas grave ! L'essence ciel c'est que tu soyes là. Point final. Le reste c'est que du pipi de chat.

J'en suis arrivé à cette conluse en potassant le site. T'as pas à lire longtemps pour mordre que le premier souci de *String* est la quantité, et que pour la qualité s'y en a, tant mieux, sinon, tant mieux aussi, pourvu que la quantité soit au rendez-vous.

Après tout, ce n'est jamais que de la poésie, s'pas ? Et comme personne est foutu de dire clairement ce que c'est que la poésie, on peut mettre n'importe quoi sous cette étiquette, ce dont on ne se prive pas sur *String* (qui ne s'en cache pas, tout le monde le sait). Partant, il n'y a pas lieu d'en faire un pataquès. Nul ne peut contester un choix économique éminemment logique.

Peut-on parler de « découverte de talents » à propos d'un phénomène assez voisin du « reality show » qui confère une célébrité éphémère à des gougnaftiers nullissimes, (rigole pas, j'en ai été victime et ça peut t'arriver aussi) ? Mais *String*, c'est plus fortiche encore, il ne se contente pas de découvrir les talents, il les fabrique carrément en consacrant poètes des zigotos qui ne seront jamais reconnus poètes ailleurs que sur son site.

Comme le mec bibi est dans ce cas, je suis des mieux placés pour t'en causer. Être poète chez *String*, comme moi, et rien que chez *String*, c'est toujours mieux que de ne l'être nulle part.

Si on en juge à leur façon de fonctionner, chez *String* y partagent mon avis que la culture ça bride la spontanéité. Plus t'es nature et moins t'a besoin de te solliciter les axones, or, par définition les lavedus qui pensent pas, ils dé-pensent. Par suite, tu te fais fastoche du beurre sur leur dos (le dos des crétiens est une vraie mine d'or).

C'est pourquoi que céans, on n'a pas besoin de lire beaucoup de poésie, avoir des lettres ça sert à nib, il te suffit d'écrire n'importe quoi, et d'un coup de sa ficelle merdique *String* se charge de te les publier, t'as pas à te biler, (les ficelles merdiques sont les baguettes magiques de la modernité). T'as juste à prendre ton manuel castor junior de la poétoc illustrée et tu sautes dans le vide (aie pas peur ! On vole pas haut).

Pour rester adjectif, (note de Ginette : objectif ?) sur *String*, j'ai quand même observé que si ton poème est vraiment très bon, que tu reçoives ou non le soutien des foules, tu as pourtant quelques chances, bien que minimes, pour que *String* le mette en avant (sauf s'il veut te flinguer biscotte il t'a dans le nez) parce que c'est dans son intérêt. À la longue, ne sacrer que des daubes nuirait gravement à sa crédibilité.

Mais comme sa finalité est quand même de se rendre attractif à un max de prospects, et qu'on ne peut réellement les séduire (les suborner ?) qu'en leur démontrant que « n'importe qui », (je veux dire par là qu'il n'est pas nécessaire d'être un vrai poète, - si tant est que ça existe -, ni même de savoir bien écrire), peut se voir propulser

en finale et pourquoi pas, couronner. Il résulte que les choix qui président à la distinction des lauréats reposent sur des critères obscurs, arbitraires, souvent injustes, et osons le dire, (en quelques occasions,) qui n'ont strictement rien à voir avec la poésie (obligé ! Sinon, ce serait le désert), mais toujours élastiques.

C'est comme ça que je suis devenu, (ou plutôt que *String* m'a estampillé), poète.

Et qu'avec énergie je brandis ma devise : « Avec de la poésie sans couilles tu peux faire du rase-mottes. »

Exégèse pour les malentendants : la motte, pour taper dedans, si t'es pas chibré standard, c'est coton. C'est bon ? T'as choppé le wagon, duchmoll ?

Bref, pour te dire que sur *String*, on vole peut-être bas, mais on vole.

Il a raison mon Fifi.

Présentement, il est aux cagoinces en train de gerber. Non ! C'est pas qu'il a trop lu de poésie sur *String*, dis donc pas d'âneries ! Il a biberonné avec excès. Il est juste allé faire de la place.

Je disais donc qu'il a raison mon Fifi. Il prétend qu'en matière de poésie, quand t'es pas né avec des ailes et que tu peux donc pas te revendiquer plume d'élite, si tu veux avoir une idée de ce que tu vaux, c'est pas compliqué. Parmi d'autres moyens, il en est un tout simple. Il te suffit de participer à des concours de poésie à droite et à gauche.

C'est pas idiot, si tu réfléchis bien. Leurs jurys, sont composés pour la plupart de gens de la culture, éditeurs, libraires, poètes (plus ou moins) « reconnus », personnel de médiathèques, enseignants, etc., de sorte que leur connaissance en matière de poésie n'est pas contestable, même si leurs goûts peuvent l'être. Te testant par le biais de ces joutes poétiques, lorsque à la sortie tu te retrouves régulièrement distingué, tu possèdes objectivement la certitude que t'as des dispositions certaines, nous parlerons d'un petit talent.

De sorte que ceux qui possèdent réellement ce petit talent le savent sans que cela soit contestable puisque la chose est établie, avon-nous dit, de façon objective.

Au passage, on notera que ceux-là ont aussi de bonnes chances de

savoir évaluer correctement un texte, mieux, en tous cas, que le premier béotien venu (par exemple le « cher poète » dans mon style mentionné plus haut).

Si t'es dans ce cas, lorsque t'es une épée genre Baudelaire et que *String* te dis que ton poème est pas accepté pour cause de concurrence sévère, tu t'aperçois vite qu'en fait de concurrence, la moitié de ceux (pas tous, faut quand même pas charrier) qui t'ont été préférés ne sont que d'insipides salades de mots, ce que constatant, tu te dis qu'y a que deux solutions :

- a) soit *String* te prend pour une truffe, et c'est de l'arnaque ;
- b) soit *String* te prend pour une truffe et c'est quand même de l'arnaque.

Scuse-moi ! Finalement y a qu'une solution, j'avais mal compté, dans tous les cas, c'est de l'arnaque.

Et quand, par curiosité, tu vas voir les copains dont t'as repéré les indiscutables qualités, eh bien tu t'aperçois qu'ils sont logés à la même enseigne que toi (fors les p'tits chouchous).

Globalement, sur *String*, y a pas à s'étonner du peu de suffrages que récoltent les écrits de certains auteurs possédant pourtant de réelles vertus poétiques. C'est normal.

De ceux qui bricolent dans la dentelle, beaucoup se trissent presto, bien qu'il y en ait qui s'accrochent, mais sont-ils vraiment meilleurs que ceux qui demeurent (et qui seraient par le fait des demeurés) ?

Fifi est un éclectique, il pratique également Charles Cros, Artaud, Michaux, Bonnefoy, Prigent (que moi je dis que c'est plus du close-combat que de l'écriture, idem Mallarmé). Perso, je me vautre de préférence dans Villon, Bigard, ou San-Antonio à la rigueur. J'aime la poésie qui sent la terre, la moule et le coup du truc. Les gugusses qui poètent plus haut que l'Hercule, y me branchent pas des masses.

Selon le mec Fifi, sur *String*, le talent se voit noyer sous la masse de la médiocrité. Or, comme c'est essentiellement cette masse qui alimente les sites poétocs (et leurs revenus), ces derniers ont tout intérêt à l'encourager, quand bien même il faut pour ce faire (et *String* le fait) se torcher avec le bon goût. Pratique dont je suis un

fervent adepte, ce dont pourquoi je peux pas être d'accord avec Fifi (surtout si je veux rester poète).

D'après lui, encore, c'est pourquoi dans la section « poèterie » (celle qui ratisse le plus large, je te rappelle), on ne sait pas trop quels sont exactement, (en dehors de ce mauvais goût que j'adore), les critères réels de sélection. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que l'intérêt poétique en lui-même passe généralement à l'arrière plan quand il n'est pas carrément ignoré. Lorsqu'on fait le choix de la médiocrité, (faction à laquelle je m'enorgueillis d'appartenir), on ne doit pas se cacher que ce choix ne peut s'exercer qu'au détriment du talent.

Quoique surviennent parfois des accidents, je veux dire des bons textes qui obtiennent de nombreux suffrages et une reconnaissance méritée. Bah oui ! Ça arrive.

Toujours est-il que se sont vus honorés par l'académie stringarde quelque miens vers qui, par ailleurs, n'auraient eu aucune chance de remporter le moindre prix dans aucune joute, (serait-ce dans un concours poétique pour mazettes souffrant d'agraphie).

Et qu'il ajoute, Fifi : « Warum ! (J'adore cette chanson). Si tu partages et aimes ces vérités que j'énonce et que tout le monde connaît, surtout ne t'avise pas de les exprimer, sinon, tu perdrais définitivement toutes tes chances de devenir un poète stringard ».

Quand l'hypocrisie fait partie de la règle du jeu, elle est honnête puisque élastique.

La franchise ou la sincérité ne sont pas censurées sur *String* - houlà ! Pas de ça chez nous ! - elles sont tout simplement prohibées par le règlement.

Si ! Regarde bien, au verso, rédigé en tout petit et - c'est vrai - à l'encre sympathique.

Quand c'est le règlement qui prévoit une clause interdisant l'expression de la vérité, on n'est pas dans la censure, on est dans la modération. Nuance !

En effet, si tu dis la vérité, tu te mets en faute puisque t'enfreins le règlement et t'es donc - eh oui ! - malhonnête. Logique !

(C'est un effet secondaire de l'élasticité).

Et on te le fait payer cash.

Quelques bons auteurs osant être assez malhonnêtes (les vilains !) pour dire honteusement la vérité sur l'univers stringard, ont vu leurs textes en compétition évincés au profit de tambouilles de moindre qualité qui n'auront jamais la moindre chance de se voir jamais distingués ailleurs que sur *String*.

Je remembre quand même aux tronches de cake que si on nomme coïncidence une conjonction d'évènements due au hasard, un enchaînement qu'a l'air trop vrai pour être faux ça se nomme une relation causale.

String ne rend de comptes à personne, donne sans complexe dans l'élasticité, (ou la manipulation vicelarde, selon certains), exerce un contrôle monopolistique sur l'ensemble des opérations et en particulier sur la parole.

Et alors ? Toutes les démocraties fonctionnent ainsi, non ?

String tripatouille un souk qui n'a de compèt' que le nom. D'accord ! Mais après tout, puisqu'il est chez lui, il peut bien faire ce qu'il veut, non ?

Par conséquent : et alors ? Et alors ? Et alors ?

Si on commence à chipoter sur les détails, comme dirait Jean-Marie...

Allez ! Sérieusement, tu vois bien qu'on ne peut rien reprocher à *String* en dehors de coïncidences trop vraies pour être fausses.

En plus, le règlement de *String* est d'inspiration biblique. Vois ! « Les premiers seront les derniers » ce qui implique que les élus ne seront pas les meilleurs. C'est quand même clair ! On peut difficilement faire mieux.

Où en étais-je ? Donc, pour connaître la « Gloire » poétoc stringarde, le mieux c'est de ne pas faire de poésie, de ne pas être génial, de fermer sa gueule (sur le mode Piongyang authority) et surtout de cultiver ses réseaux, Je préconise cette dernière option car à mon

sens (et l'expérimentation l'atteste) elle est la moins aléatoire et surtout la plus accessible aux bourrins. (De mon espèce ? Oui ! Je vois que tu suis et que tu t'y connais. C'est agréable d'être entre spécialistes, non ?)

Le système stringard est conçu pour profiter au plus grand nombre, à l'homme quelconque, normal, c'est-à-dire à tout le monde et à n'importe qui, ce qui explique que beaucoup d'entre nous y adhèrent.

Les méthodes de *String* ne sont ni bonnes ni mauvaises. Elles sont pragmatiques, le propre du genre étant d'être non pas sans scrupules (comme le croient les naïfs) mais plutôt élastique.

Une morale élastique n'étant pas absence de morale. Faut quand même pas exagérer ! Pourvue que l'élasticité soit rigoureuse.

Un site de ce genre est socialement important et utile. À ceux qui n'ont n'a pas les moyens de s'offrir les bijoux de luxe du talent, il donne (en fait il la vend puisque c'est dans une intention économique) l'illusion qu'ils le peuvent.

(Mais, le toc reste du toc, ça, c'est vrai).

Lorsque, comme le fait « String Litratteur » dans un esprit d'équité, voire de générosité (en vue de gagner un public large pour se faire plus de braise), on décide d'user de l'arbitraire pour donner leur chance aux plus démunis, l'intention étant noble (bien que rentable), comment pourrait-on la critiquer ?

Bé oui ! Se montrer bienveillant envers soi-même, à l'image de *String*, c'est bien de la générosité, non ? Au fond, l'égoïsme n'est qu'un altruisme tourné vers soi.

Et lorsque *String* censure, (pardon ! Modère,) les vétilles, lorsqu'il te faire avaler que le toc n'est pas du toc ; quand il recourt à l'arbitraire en soutenant qu'il n'y a pas d'arbitraire, qu'est loyal ce qui ne l'est pas, et surtout qu'il torpille par des manœuvres perfides ceux qui en parlent...

Eh bien il est égal ! Et rien d'autre.

L'élasticité n'est pas interdite par la Loi, que je sache.

...

Biiiiip !

...

Quoi « biiiiip » ?

...

J'ouvre les hublots.

Et qu'avisé-je ? L'écran de mon nordine en veille (c'est du matos proche-oriental offert par Mourad).

Je me suis oublié dans les bras de Morphée.

Putain de cauchemar !

T'imagines, si un truc pareil existait ?

Ça me paraissait bizarre, aussi, que j'écrivasse de la poésie et plus incongru encore que je me mite à en lire, mais que Fifi pute s'y intéresser, alors là, c'est gros texte.

Jésus, le Robert-Houdin de Nazareth, il aurait plus tôt fait de changer de la flotte en Côte-Rôtie que de lui faire déchiffrer, à Fifi, ne serait ce qu'une seule ligne de Mallarmé (qu'y croit que c'est le surnom de Gandhi).

Les seuls vers qui trouvent grâce à ses yeux chassieux, c'est ceux qu'y picole. Te dire, il arrive à faire des photos d'ortografe rien qu'en causant.

Note qu'avec l'ortografe « nouille louk » « rêve » ça peut se grapher « raiv ». Tu mords où que je veuille en viendre ?

« Raiv », c'est l'anagramme de « vrai ».

Vérité ? « Rêvité » ?

Stop ! La filosofî, c'est comme la poésie, - S'pa ? - à haute dose ça fait tartir.

—

Postface :

Si par un procédé fantasmatique issu de ton cloaque limbique tu

trouvais dans cet exercice de pure virtuosité littéraire quelques ressemblances avec des éléments de ton environnement existentiel, sache que je m'en lave les pognes à la pierre Ponce Pilate. En clair, je m'en cogne.

La présente narration relève bel et bien de l'insouciance fiction, c'est réellement (si on peut dire) la retranscription d'un rêve et il eût été dommage que je le laissasse s'égarer dans ces limbes de l'oubli, avoue-le !

Ceci dit, en faisant péter mon style stringard je reconnais l'ambition qui est la mienne de promouvoir la langue française postindustrielle. Afin d'élargir la pensée, libérons le mot !

Au fait, je m'appelle pas Maurice Voltaire (et pourquoi pas Maurice Louis quinze tant qu'on y est ?)

Ω

Antigê, 17-04-2123, 11 heures 45.

Le robhomme m'analyse. À ses côtés, je reconnais un artefact psy à sa tenue verte (donc orange, puisque ici, c'est le vert qui est orange, et non pas le bleu).

Sur ma droite, un « hommal » me surveille. Il tient un « corticoscope » qu'il braque sur moi. À présent, les hommes, nés par voie naturelle et sans intervention génétique « mélioratrice » sont cantonnés dans les tâches subalternes, pour ceux qui ont survécu. Normal, les autres étant morts, on ne peut guère les employer. On les appelle les « hommaux ». Un « hommal », des « hommaux ». Évidemment, un « hommal » peut-être femelle. Par conséquent, y a des « hommaux » mâles et des « hommaux » femelles.

Le « corticoscope » est un outil qui analyse les impulsions cérébrales. Ainsi les investigateurs peuvent-ils vérifier que le sujet soumis à la question ne ment pas.

J'entends la voix de l'« inquisiteur » :

- Ça va ? Tu ne t'es pas fait mal ?

Pourquoi me demande-t-il ça, ce con ? Tout se brouille. Un tremblement d'éther ? Ça gête vachement.

Terre, 17-04-2013, 12 heures.

Je suis tombé de ma chaise. Il est midi, et selon toute apparence, nous en sommes à l'apéro.

Une voix : Ça va ? Tu ne t'es pas fait mal ?

Non ! Une fracture de la dignité c'est douloureusement invisible.

Le monde des meilleurs.

Première partie.

« On peut difficilement combattre la raison avec le langage de la raison, docteur. Mais avec ce même langage, on peut la tourner en dérision.

Soupçonnant une chausse-trape, D. J. me scrute attentivement avant de répondre :

- Art dans lequel vous excellez, Philip.
- Je me propose de vous décrire le meilleur des mondes.

Coudes posés sur le burlingue, il pose le menton sur ses mains jointes :

- Je vous écoute.
- Quelque part, il existe un univers en tous points semblable au nôtre. C'est, au fin fond d'un amas stellaire, un système de type solaire autour duquel gravitent huit planètes, ou neuf, selon les sources.
- Ça me rappelle quelque chose. Continuez !
- Dans cet espace-là, à partir du Soleil, nous avons Mercure, puis Vénus et, en troisième position, celle qui nous touche de plus près, la Terre.

Il tressaille :

- Si le Soleil se nomme Soleil, Mercure, Mercure, Vénus, Vénus, pourquoi la Terre ne s'appelle-t-elle pas le Terre ?
- Dans cet univers-là, Soleil, Mercure, Vénus, sont en tous points identiques à ce qu'ils sont ici.
- Mais non la Terre ?
- Si ! Bien sûr, docteur, à un détail près.
- Lequel ?

Je regroupe mes idées avant de poursuivre :

- Je vais y venir, mais d'abord, permettez-moi d'apporter quelques précisions. Non seulement, là-bas, Soleil, Mercure, Vénus et cetera sont des copies conformes des corps qui occupent notre espace mais encore leurs populations sont-elles identiques à celles de notre univers.

Le psychiatre relève, dubitatif :

- Leurs populations ? Ce n'est pas très clair.
- Baptisons « Axio » ce cosmos reflet du nôtre. Imaginez, chez nous, un individu s'amusant à creuser un trou dans le sol de Mercure, par exemple, pour y faire des pâtés. Sur le Mercure d'Axio, le même individu, au même instant, creuse le même trou pour y faire les mêmes pâtés.
- Il est notoire que les Mercuriens adorent le pâté, lance le toubib, ironique. Donc, Axio serait un univers miroir ?
- Sauf en ce qui concerne la Terre, raison pour laquelle elle se nomme Tarre. Ici comme là-bas, Mercuriens, Vénusiens, Martiens, sont des Mercuriens, des Vénusiens, des Martiens. Mais les occupants de la Terre n'y sont pas des Terriens, puisque la Terre n'y est pas la Terre, mais la Tarre.

Il tire les conséquences :

- Ce sont donc des Tarriens.
- Des Tarrés. Les habitants de la Tarre se nomment des Tarrés.

Le psy objecte :

- Tiens donc ! Et pourquoi pas des Tarriens ?
- Je vous décris les choses telles qu'elles sont, c'est tout.
- En quoi vos populations tarrées diffèrent-elles de celles de la Terre ?
- Les ethnies dominantes de ce monde règnent, là-bas, sur ce que nous appellerons, par convention, l'Occident, se désignant elles-mêmes sous le terme d'Axiens, qui s'écrit avec un « x » mais se prononce « Aryens », on ignore pourquoi.

Indication : Ne pas oublier, de prononcer « Aryen » ce mot d'Axien.

- Ha ! Vous les auriez appelés directement des Aryens que ç'aurait été plus simple, je trouve.

Me tapant de l'index une joue gonflée, je lui signifie que ses remarques, je m'en tamponne et j'enchaîne :

- Physiquement, elles sont blondes, leucodermes, très grandes, athlétiques, dans un excellent état sanitaire, et d'une complexion qui frise la perfection. Une précision, elles ont des yeux bleus. C'est cela, le détail dont je vous entretenais, celui qui distingue la Tarre de la Terre, leur physique.

- Un monde idéal, en somme.
- Je ne vous le fais pas dire, docteur. Intellectuellement, elles ont très performantes, beaucoup plus que ne le sont les populations concurrentes désignées sous le terme de velches.

- Pas étonnant.

Fronçant les sourcils, il se rattrape :

- Pourquoi je dis ça, moi ?

Je fais mine de ne m'être aperçu de rien :

- Mais cela s'explique par le fait qu'étant dominants, les individus de ce groupe ont construit un monde à la mesure de leurs propres qualités, idéalement adapté à leurs capacités.

- Faut-il comprendre qu'ils ont modifié l'environnement pour se le rendre propice ?

- Exactement. C'est le b, a, ba de l'apprenti dominant.

- En même temps qu'ils compliquent la tâche de rivaux qui voudraient les supplanter ?

- Vous m'avez bien compris, docteur. Tout le système des Axiens repose sur le culte du mérite.

- Qui consiste en quoi ?

- À être blonds aux yeux bleus, leucodermes, athlétiques, et cetera.

Le psychiatre bondit sur son séant :

- Ça n'a ni queue ni tête !

- Au contraire. Le bon Axien ne doit qu'à lui-même d'être ce qu'il est devenu. Il s'est fait seul et en tire gloire.

- C'est idiot ! Comment procède-t-il ?

- Strictement de la même façon que sur Terre. Puisqu'on arrive à se faire seul sur Terre, pourquoi n'y parviendrait-on pas sur Tarre ? Ce qui est rationnel ici ne l'est pas moins là-bas.

D. J. prend un air songeur :

- Tiens ! Je ne voyais pas les choses sous cet angle.

Avant de protester :

- Ici, on ne reconnaît pas les gens de mérite à leurs caractéristiques physiques !

J'éclate de rire :

- Vous croyez ça ? Vous ? Les Terriens méritants, symboliquement, sont blonds, grands, beaux, et le toutim, seraient-ils noirs, juifs, contrefaits, et comble de malchance, de sexe féminin.

- Le mérite ? Un crypto-aryanisme ? Une sorte de pureté raciale intérieure ? Je trouve votre mérite un peu glauque !

J'exprime mon désaccord d'un mouvement latéral du chef :

- C'est le vôtre ! Le culte du mérite dérive d'une raison dont vous savez que j'en suis dépourvu, puisque je suis fou. Ceci étant précisé, docteur, souvenez-vous que je ne parle pas de la Terre, mais de la Tarre, ce qui n'a rien à voir. Ne confondez pas tout !

Il choisit de ne pas insister :

- Et d'un point de vue idéologique ?

- L'Occident Tarré, où prédominent les Axiens, pratique la timocratie.

D. J. plisse le front, interrogeant sa mémoire, puis murmure, comme se parlant à lui-même :

- Un truc de Platon, ce me semble, fondé sur les honneurs ou la fortune.

Avant de reprendre à voix haute :

- La timocratie ?

- C'est la copie conforme de notre démocratie, sauf qu'ils l'appellent timocratie.

- Vous en êtes sûr, Philip ? Droits de l'Homme, respect de la vie, libertés diverses ?

- La copie conforme, vous dis-je. Évidemment que j'en suis sûr ! Ramentevez-vous que c'est mon histoire, cet univers, c'est moi qui l'ai créé.

- Pas de camps d'extermination, de travail, de concentration ?

- Rien de tel. Là-bas, les Occidentaux confient aux peuples moins évolués la sous-traitance des camps et de la torture qui sont des horreurs aux yeux des timocrates. Néanmoins, pour remédier, chez eux, à ce qu'il faut bien considérer comme une lacune, ils ont inventé une version ouverte, et surtout invisible, du camp de concentration.

Mon vis-à-vis s'étonne :

- Vraiment ? Et ça consiste en quoi ?
- Ils appellent cela l'éjection.

Lui, intrigué :

- L'éjection, dites-vous ?
- C'est en quelque sorte une conséquence douce de l'hygiénisme que les bons Axiens timocrates pratiquent à tour de bras. C'est ainsi qu'ils éliminent leurs dysgénètes. Ça fonctionne selon le principe de la centrifugeuse.
- Mais encore ?
- Ceux qui sont assez forts, correctement formatés, bref, qui sont outillés de façon adéquate pour se maintenir dans le champ gravitationnel de la collectivité trouvent là une place en rapport avec leurs aptitudes. Les autres en sont mécaniquement éjectés.
- Pratique, ce système !

J'ajoute :

- Et efficace ! Ceci dit, pour celui qui se voit liquidé, camp de ceci et de cela ou éjection, la différence n'est guère sensible, ils sont réduits aux aléas d'une survie lamentable.
- À titre personnel, la souffrance que je ne vois pas me laisse froid. Néanmoins, elle est importante pour les spectateurs, cette différence.
- Certainement, mais dans notre cas, puisque c'est invisible, il n'y en a pas.

D. J., sotto voce :

- Un univers propre, enfin ! C'est-à-dire où la saleté est bien cachée.

Il me relance à voix normale :

- Finalement, on ne sait pas.

J'accompagne ma réponse d'un grand sourire :

- Ainsi personne n'est-il coupable.
- Ça fonctionne comment, pour légitimer l'éjection ?
- On rend responsables des problèmes des Tarrés ceux qui en sont en vérité des victimes, l'étranger, le juif, l'invalidé, le faible. Ils sont des impies, des impurs, des dégénérés qui polluent le temple. De la sorte,

le meurtre collectif incapable de s'assumer comme tel n'est plus meurtre mais rituel de purification.

Le psy semble surpris :

- Il y a des juifs sur Tarre ?
- Symboliques.
- Que c'est beau !
- Ce n'est pas tout, docteur.
- Quoi encore ?
- Les Tarrés rendent un culte à la raison.

Le professionnel reprend le dessus :

- Normal ! C'est un point qu'ont en commun bien des fous.
- Une raison qu'ils matérialisent sous les espèces de Béhémoth.

Jeantet, avec véhémence :

- Mais, c'est un démon qui gouverne la bestialité !

Je fais un geste d'apaisement :

- Scientifiquement, les Tarrés sont légèrement plus évolués que les Terriens. Ils ont découvert des choses que nous ignorons encore.
- Par exemple ?
- La nature bestiale de la raison, moteur unique de leur monde, puisqu'ils ne possèdent pas de conscience, j'entends par-là qu'ils n'ont pas d'âme.

Signe désapprobateur de mon interlocuteur :

- Vous n'aviez pas spécifié ce point.
- Parce que la conscience est un détail sans intérêt. Seule compte la raison. À présent, je vous le dis, dans cet univers-là, la conscience n'existe pas.
- Comment les timocraties s'en accommodent-elles ?
- Le Grand Ordre Déchoz, en abrégé G.O.D., régit leur univers.
- Le Grand Ordre Des choses ?

Je le reprends :

- Non, Déchoz ! Ça signifie « des choses » en tarrien. Sur le G.O.D. repose l'harmonie universelle, l'équilibre du Tout. De ce G.O.D., Béhémoth, ou la raison, est la pierre angulaire.

- On doit donc s'y soumettre ?

- Sans contredit, car le toucher, si peu que ce soit, reviendrait à mettre en péril le cosmos entier. L'Ordre doit, par conséquent, impérativement rester en l'état que leur a assigné le G.O.D., on ne peut pas s'asseoir dessus en faisant comme s'il n'existait pas.

D. J. ne peut s'empêcher d'exprimer le bien qu'il pense de la Tarre :

- Décidément, votre Tarre est paradisiaque, Philip.

- Je ne vous le fais pas dire. Pour les Tarrés, raisonner, c'est dominer. La domination est toujours domination du plus fort, donc, le plus fort, c'est-à-dire le bon Axien, a raison et il marche dans la juste voie du G.O.D.

- Éminemment logique.

Je crois utile de réajuster son sentiment :

- Non pas logique, mais raisonnable.

- Je perçois mal la différence.

- C'est sans intérêt, docteur, passons !

- Si vous voulez !

- Car ce que les Terriens n'ont pas encore compris, les Tarrés l'ont admis depuis longtemps, à savoir que : « *La vie aime la vie, la vie se nourrit de vie, la vie tue pour vivre* ». C'est l'article fondateur de l'esprit Axien. La bestialité est au cœur de la vie dont elle est la raison, c'est du reste pourquoi la raison est bestiale. Vivre, c'est dominer ou mourir.

- Par conséquent, les faibles ont tort d'être faibles. Ils ne sont pas des victimes, mais des individus dépourvus de mérite.

- Vous feriez un bon Tarré, ainsi, tout est-il pour le mieux dans le meilleur des mondes.

- Dommage qu'en soit absente la conscience, de cet univers. Il serait parfait, sinon.

- Vous n'y êtes pas, docteur, il est parfait précisément parce qu'en étant absente la conscience, la raison y règne sans partage.

Il s'est pris au jeu :

- Comment les faibles et les déshérités prennent-ils la chose ?

- Décidément, vous ne comprenez rien à rien, docteur. Ils sont

raisonnables autant que chacun l'est sur cette planète-là.

Lui, vexé :

- Ouais ! Et alors ?

- Ils comprennent que leur condition est indispensable à l'équilibre du G.O.D., et à ce titre, ils la jugent aussi glorieuse qu'une autre car nécessaire. Ils l'acceptent et l'aiment et n'en changeraient pour rien au monde.

D. J., guilleret :

- Quel univers merveilleux !

Deuxième partie.

- Excusez-moi de revenir sur Terre, docteur.

- Dommage !

- La raison est intrinsèquement parce que naturellement hygiéniste.

- Où est le problème ? Les intentions de l'hygiénisme sont pures.

- Comme vous dites, par définition, elles sont pures ! Aussi, excipant de cette pureté, l'Occident a-t-il mis au point une version ouverte et très esthétique du camp de concentration, comme sur Tarre, en fin de compte, sauf qu'au terme d'éjection, on préfère, ici, celui d'exclusion.

Le psychiatre se tend dans ma direction :

- Et, selon vous, par quoi la raison justifie-t-elle cette exclusion ?

- Par le mérite ! C'est un culte qui repose sur une foi aveugle dans ce même type de mythe exclusif dont se prévalent les tenants du peuple élu, du sang bleu et de la race pure. Le mérite, version démocratique de la pureté raciale, c'est notre aryanisme à nous.

Il plisse les yeux :

- Mythe ou culte qui ne semble guère avoir votre faveur, sauf erreur de ma part.

- Les choses étant ce qu'elles doivent être, ce que j'en pense ne compte pas.

- Vous allez tailler des croupières aux méritolâtres, ou aux timocrates, puisque les deux m'ont tout l'air d'être synonymes ?

- Un peu de sérieux, docteur ! Un primate est-il un primate, oui ou

non ?

- Assurément !

- Se comportant comme tel, il ne fait qu'obéir à sa nature, n'est-ce pas ?

- Sans doute !

- Les bêtes n'ont pas d'âme, c'est connu, aussi serait-il inconséquent de ma part d'exiger de mes primates qu'ils se conduisent comme s'ils en possédaient une. Qu'en pensez-vous ?

- J'en conviens.

- Demanderais-je à une truite de lancer le javelot ?

- Euh... !

- Ou à un chien de faire une action qui outrepassé ses capacités comme de flinguer tout ce qui bouge avec une kalachnikov, par exemple ?

Apparemment, D. J. me trouve drôle :

- Certes, non !

- Ou de jeter les gens démunis à la rue ?

- Impensable !

- Ou de les pousser au désespoir et au suicide ?

Il retrouve son sérieux :

- Un chien n'est pas assez intelligent pour accomplir ce genre de choses.

- Pourquoi irais-je donc blâmer les méritolâtres d'agir conformément à leur nature simiesque ? Pour méritants qu'ils se croient, ils ne méritent pas ça.

- De quoi allez-vous m'entretenir, alors ?

- Comme tout bon zélateur des vésanies de nature dogmatiques, le méritolâtre a besoin d'hosties, de boucs émissaires, de sacrifices, de bûchers et autres joyeusetés d'un semblable aloi.

Je l'interroge du regard, voir s'il est d'accord :

- C'est entendu. Confirme-t-il.

- Nous n'allons pas contester au méritolâtre son droit de croire aux vertus éducatives de la mort, de la peur, de la soumission, à la

nécessité de dispenser larmes et souffrance sur l'autel de ses niaiseries, on s'amuse comme on peut. Nous allons seulement nous occuper de l'objet de sa foi.

- Intéressant, continuez !

- Arrêtez-moi si je me trompe, docteur. D'un point de vue mécanique, je suis l'héritier des gènes de mes parents. Mon programme biologique s'organise autour d'un certain nombre de caractères issus de l'un et, ou, de l'autre de mes procréateurs sans que j'aie vraiment mon mot à dire. Vrai ou faux ?

- Schématiquement, ce n'est pas faux.

- Ce programme qui est le mien, aurait-il pu être différent ? Je veux dire, si cette alchimie génétique s'était effectuée dans un autre sens ne serait-ce qu'imperceptiblement ?

D. J. affecte un ton doctoral :

- Vous êtes l'aboutissement d'un processus complexe, l'actualisation unique d'une somme incommensurable de possibilités. Combien ? Je ne saurais le dire. Qu'eût varié un seul des paramètres qui sont intervenus dans l'élaboration de celui que vous êtes et ce n'est pas vous que j'aurais en face de moi, mais un autre individu. Quand bien même il porterait le même nom.

- Bref, j'ai dû obligatoirement devenir moi, sinon je n'étais pas.

- Vous avez effectivement l'incroyable mérite de n'avoir eu d'autre choix que celui de devoir naître vous, tel que vous êtes.

- Vous me dites que j'ai été contraint d'avoir le mérite de naître ?

- Je l'affirme.

Pour une fois, je m'efforce d'être le plus concis possible :

- Mettons qu'une génération se renouvelle tous les vingt-cinq ans. Par commodité, quatre par siècle. Cette somme de combinaisons possibles que donne la rencontre des parents directs est encore multipliée par deux quand on part des grands-parents et si l'on remonte l'arbre de mes ancêtres sur sept cent cinquante ans, ce nombre de virtualités sera multiplié par plus d'un milliard, puisque c'est le nombre d'individus qui se sont croisés sur cette période.

Lui, arborant une mimique qui entérine son appréciation :

- Vous m'épatez Philip !

- Et ça ne change rien ?
- Que vous soyez la réalisation d'une possibilité sur dix, d'une sur un milliard, d'une sur un quadrillion n'y change rien. Vous ne pouviez être que vous, vous n'aviez pas le choix.
- Voici d'acquis un premier point. Je suis contraint d'avoir le mérite d'être ce que je suis.
- C'est irréfutable.

Je crois utile d'insister :

- D'une certaine façon, je me suis fait tout seul, mais sans le faire exprès.
- Si vous éliminez les milliards de milliards de facteurs qui ont concouru à votre réalisation, et qui sont extérieurs à votre volonté, c'est exact.
- C'est bien ce que je dis, je me suis fait tout seul, mais sans le faire exprès.
- Pour faire court, votre mérite vous tombe du ciel.

Ce qui soulève un léger problème que j'expose :

- Le plus dur, quand on se fait tout seul, c'est de mettre les mains.
- Certes, surtout la première et le mérite s'en ressent. Enfin ! Je crois.
- Avez-vous choisi de naître primate plutôt que lion, étourneau, limaçon, carpe ou insecte, docteur ? D'être mâle ou femelle ? D'être blanc, noir, jaune ? D'être blond, brun, roux, ulotriche ou lissotriche ? D'être de type pycnique plutôt que leptosome ou inversement ?
- Comment cela se pourrait-il ?
- Avez-vous choisi de naître ici plutôt que là ? Dans un milieu judaïque, chrétien, islamiste, animiste, athée ? Dans un environnement raffiné plutôt qu'inculte ? Dans l'abondance, la suffisance ou la misère ? Dans notre époque de préférence à une autre ?
- Tout ceci m'a été imposé par des circonstances extérieures à ma volonté.
- Les bonnes, les mauvaises rencontres, la fortune, le hasard, les coups du sort, la chance, les goûts qui sont les vôtres, vos

appétences, vos orientations, vos tendances, vos pulsions, avez-vous choisi tout cela ?

- Comment oserais-je le prétendre ?

- Mais votre mérite n'est pas moindre, docteur, n'est-ce pas ?

- Bien sûr que non, puisque je suis obligé de l'avoir. Je n'ai pas le choix.

- Il reste le goût du travail, celui de l'effort, l'amour des vertus ; ils vous appartiennent en propre, puisque venant de vous.

- En admettant que cela ait un sens, ne sont-ils pas plutôt les conséquences visibles du dressage que j'ai subi ? Soyez honnête !

- Je ne puis l'exclure. Mais, enfin, que cherchez-vous à démontrer, docteur ?

- Holà ! C'est vous qui nous avez embarqué dans cette galère du mérite. Débrouillez-vous !

- Si je résume bien, les uns ont le mérite de naître blonds, les autres, celui de naître bruns, ou grands ou nains, beaux, laids, intelligents, stupides, riches, pauvres, blancs, noirs, jaunes, verts,...

- Ça va ! C'est acquis, nous sommes obligés d'avoir du mérite, bien que selon sa nature, ce mérite soit diversement estimé.

- Mais alors... Je suspends mon élan.

- Mais alors quoi ?

- Puisque nous sommes obligés d'avoir du mérite, le plus difficile, ne serait-ce pas de n'en avoir aucun ?

- Que cherchez-vous à m'expliquer ?

- La vraie vertu ne consisterait-elle pas à être privé de tout mérite mais à parvenir à vivre malgré tout ?

- Quoi ? La quintessence du mérite serait de ne pas en avoir ?

Ω

Antigê, 17-04-2123, 14 heures 30.

Ils l'ignorent. Le « corticoscope » ne fonctionne pas sur les poètes. Ha ! Ha ! Quelle bande de nazes. J'ai omis de préciser que les poètes se recrutent exclusivement chez les « hommaux ». Les synthétiques n'ont pas accès à la fonction poétique (pas assez humains, probablement).

J'ai le sentiment qu'il y a comme un lézard.

Terre, 17-04-2013, 15 heures.

« La poésie, c'est le réel délivré de la raison ».

Mauvais temps !

Je me prénomme Jeanne. L'événement dont je vous fais la présente relation se passe en l'an de grâce mil quatre cent deux. Les temps sont durs dans la douce France d'alors.

C'est arrivé en octobre. L'orage, les bourrasques, un véritable déluge s'abat sur la contrée. Glaviots* de feu, les éclairs, ça et là, éventrent les ténèbres. Nous vivons en pleine cambrousse dans une mesure isolée.

« Nous », c'est d'abord mon époux, Jacquou, surnommé « le hutin » à cause de sa propension à chercher des noises au monde entier, ensuite, ce sont ceux de nos quatorze enfants qui ont échappé à la malemort (il en reste sept virgule cinq, puisque six ont déjà trépassé et que le dernier est à l'agonie, soit à moitié mort, donc vif à demi), et c'est, enfin, votre servante, Jeanne, comme je l'ai déjà dit. Notez que si je m'étais appelée Louison ou Margot, l'histoire fonctionnerait aussi bien.

L'inquiétude me taraude. Dès matines, Jacquou est sorti relever les collets. Même par beau temps, il ne serait pas rentré tôt, mais là, quand même, il y a quelque chose qui cloche. J'ai beau savoir qu'il connaît la région mieux que personne, qu'il pourrait retrouver ses pièges les yeux fermés, et qu'il est, de loin, l'animal le plus dangereux de la région, je me fais plus que du soucis, j'ai peur. Je l'ai vu s'en aller sommairement vêtu, en tout cas pas assez couvert pour affronter ces cataractes glacées dont nous gratifie le ciel depuis la veille. Il a haussé les épaules quand je lui ai lancé : « Tu ne devrais pas sortir comme ça ! » Pourquoi ne m'écoute-t-il jamais ?

Pour corser l'affaire, il n'a pas pris la peine de revêtir sa cuirasse au prétexte qu'elle le gêne sous les bras, et c'est bien là ce qui occasionne mon tourment. Une belle cuirasse, pourtant, récupérée l'an dernier sur un homme d'arme expédié *ad patres* au cours d'un coup de main. Le type appartenait à l'escorte d'une compagnie de nobliaux venus s'égarer dans le coin. (Ce qui constitua la dernière très mauvaise idée de leur existence). Bref ! Il aurait dû la prendre, cette cuirasse. Nous vivons des temps dangereux. Comment va-t-il s'en tirer ? C'est vrai qu'il a un peu forci, ces derniers mois et que le métal protecteur n'est pas extensible, mais quand même, la sécurité vaut bien de payer le prix d'un certain inconfort.

Vers prime (au lever du jour), la tourmente s'est apaisée. Jacquou

n'est pas rentré. À tierce, toujours pas de Jacquou. Ce retard inexplicable m'obsédant, je laisse en plan les travaux ménagers, j'enfile un haubert par-dessus mes frusques, je m'équipe légèrement : deux poignards, un fléau d'arme, mon arc et les flèches assorties, une hache de guerre. Le deuxième de mes fils, Charles, dont je requiers l'assistance, portant un écu, des javelots, un épieu et une épée bâtarde, juste au cas où, et nous voici partis à la recherche de la moins tendre de mes deux moitiés. Pour l'avoir souvent accompagné, je connais le trajet qu'il emprunte, toujours le même. Allant de lacs en lacs, je constate que tous ont été relevés. Alors que nous parvenons au point le plus éloigné du taudis que nous appelons notre chaumière et que notre circuit va commencer à nous y ramener, je trouve un piège où reste pris un connin. (Ou connil. Ce n'est pas ce que tu penses, lecteur pornographe. À cette époque-là c'est ainsi que nous appelions l'*Oryctolagus cuniculus* - et non pas *cunnilingus* - vulgo : le lapin).

Je récupère la chétive bestiole (on ne gaspille pas chez nous) avant de rebrousser chemin en inspectant les entours. À cet instant, nous sillonnons la partie des bois qui longe l'étang des Avis. Juste en lisière, j'aperçois enfin une forme qui n'appartient pas au paysage. Grâce aux godasses, un genre de bobelins, j'identifie rapidement un corps ou plutôt des restes humains. Qui cela pourrait-il être, sinon Jacquou puisque ce sont ses pompes ?

Me précipitant, je vois mes craintes confirmées. Il gît là, étendu sur le dos, complètement déchiqueté, exsangue. On le croirait passé dans un broyeur. Je vous passe les détails par égard pour les âmes sensibles. Comme on ne distingue pas bien l'intérieur de l'extérieur de sa dépouille, après une petite analyse, je conclus que le raisiné que je vois doit être dehors et comme il y en a vraiment beaucoup, je suppose qu'il est gravement mort, d'autant que l'une de ses épaules est beaucoup plus loin de l'autre que d'habitude, environ à un mètre cinquante. Tiens ! Il manque la tête ! Sans doute que nos amis, les gentils animaux de la forêt, s'étant repus de ses entrailles, l'ont gardée en souvenir. Excusez-moi ! J'avais dit que je n'en parlerais pas.

Pour faire court, c'est surtout à ce qui demeure de ses vêtements que je reconnais Jacquou. Il n'y a que lui pour croire élégant de se

fringuer au quinzième siècle avec des braies d'époque gauloise. J'ignore où il la trouve mais il porte aussi l'odeur qui va avec. Par acquis de conscience (avec lui on ne sait jamais), je me dis qu'il faut vérifier que le cœur ne bat plus. Je ne le trouve pas, je ne l'ai d'ailleurs jamais retrouvé. Ça restera le grand mystère de ma vie, le cœur de Jacquou battait-il encore, oui ou non ?

Jacquou n'a jamais fait les choses comme tout le monde, dans la surrogation permanente, il a toujours fallu qu'il épate les autres. Même là, à l'état de cadavre, il exagère. Il a l'air tellement trop mort que c'en est presque extravagant.

Oui ! Les temps sont dangereux. Saletés de hallebardes !

Quand il pleut des hallebardes mieux vaut sortir en armure.

* Le glaviot est une sorte de petite épée.

Ω

Antigê, 17-04-2123, 15 heures 30.

L'artefact et l'« hommal » virent dans tous les sens. Beaucoup d'agitation. Le « robhomme » ne manifeste rien. La voix de l'« inquisiteur » braille : « Mais où est-il passé, enfin ? ». J'ai oublié, l'« inquisiteur » ne possède pas de forme physique. Ce n'est qu'une voix. Ne me demandez pas le pourquoi du comment, je n'en sais rien.

Ça veut dire quoi : « où est-il passé ? » D'un coup, je comprends. Ils ne me perçoivent plus. Je ne cherche pas à expliquer le phénomène. Je file tout doucement vers la porte, si tant est que l'issue mérite ce nom. Est-ce que je vais pouvoir l'ouvrir et me défiler sans que nul ne s'en aperçoive ?

Terre, 17-04-2013, 15 heures 45.

« Si la raison pouvait tout dire, il n'y aurait pas de poésie ! »

DEMI-VERRE.

« *Méfions-nous de ce que les mots font dire aux choses* ».

C'est avec beaucoup de peine que j'ai appris le décès du docteur Hartmann qui m'a suivi quelques temps en qualité de spécialiste, lorsque j'étais en observation au C.H.S. de M*.

C'était plusieurs mois avant que je ne fasse la connaissance du docteur D. Jeantet, (que j'adore).

C.H.S., ça fait joli mais, en réalité, c'est un hôpital psychiatrique. Autant vous le dire tout de suite pour que vous ne n'alliez pas vous imaginer des choses, j'ai atterri là consécutivement à une erreur.

La nature de celle-ci ne m'a jamais été formellement explicitée. En procédant à des recoupements, j'ai cru comprendre que mes comportements avaient fait l'objet de différents signalements au poste de police de mon secteur par des personnes qui les jugeaient inquiétants et, selon le procureur et le juge qu'il a saisi, de nature à troubler l'ordre public.

Médisances émanant de gens que je ne connaissais ni de Lodève ni de l'Isle-Adam.

Quels comportements ?

Je retiens le suivant à titre d'échantillon. Certain jour, plusieurs témoins m'auraient vu me promener revêtu intégralement d'une armure, heaume compris, en pleine ville. Et d'ajouter : « *ce n'était pas la première fois* ».

Les divers commérages dont me sont parvenus les échos sont du même tonneau. Tout ceci est parfaitement idiot. M'expliquera-t-on ce qu'il y a d'« inquiétant » ou « de nature à troubler l'ordre public » à se promener en armure lorsqu'il pleut des hallebardes ?

Franchement, je trouve qu'il ya beaucoup trop de gens normaux, de nos jours, en plus, ils sont bizarres.

L'erreur m'a quand même valu trois mois de privation de liberté à l'issue desquels je fus relâché, mes « *agissements farfelus ne revêtant pas un caractère susceptible de présenter un danger pour ma sécurité ou celle d'autrui* ». (Je cite le rapport de l'expert).

Ces quelques longueurs pour éclairer les circonstances de ma rencontre avec le docteur Hartmann.

Un monsieur charmant. Ces trois mois d'observation ne m'ont pas trop pesé. Il y a veillé. En dehors d'une multitude de tests extravagants rapidement expédiés, le plus clair du temps que nous passions ensemble était consacré à des conversations de longueur variée consacrées à des sujets divers souvent introduits par le psy lui-même.

Il s'agissait de tête-à-tête dont j'ai retranscrit un certain nombre dans mon journal, notamment celui-ci qui figure à la date du deux février deux mille six, un jeudi.

Ce jour-là, le docteur Hartmann m'entreprend comme suit : « Il paraît qu'un pessimiste voit le verre à moitié vide quand un optimiste le voit à moitié plein. Quel est votre sentiment à ce propos ?

Voilà typiquement le genre de question que je ne me pose jamais tant je la trouve saugrenue. J'y vais mollo histoire de ne pas le froisser :

- Le croyez-vous vraiment ?

Le psychiatre, affichant un large sourire :

- Il m'aurait étonné que vous soyez d'accord.

Sur quoi je lui retourne, avec un sourire plus large encore :

- Vous ai-je dit que je n'étais pas d'accord ?

- Vous me demandez si je le crois vraiment. Cela ne veut-il pas dire que vous n'êtes pas d'accord ?

- Votre interprétation est hasardeuse, docteur. Ce que vous avancez peut être vrai mais non dans tous les cas.

- Voyons cela.

J'interprète sa moue interrogative comme une invite à donner mon sentiment sur la question. Il ne va pas être déçu. Je cogite un instant avant de relancer :

- Ne sont-ce pas plutôt les circonstances qui déterminent l'appréciation de celui qui voit le verre ?

- De quelles circonstances parlez-vous, Philip ?

- Imaginez un homme assoiffé dans le désert. Il est à une semaine de marche du prochain point d'eau. Il dispose en tout et pour tout d'un flacon d'eau potable dont la contenance est d'un litre. Une moitié de

ce flacon étant pleine d'eau, vous m'accorderez, par conséquent, que l'autre moitié est vide. Que dira-t-il notre homme, que ce flacon est vide ou qu'il est plein ?

- Évidemment ! Vous allez toujours chercher des cas extrêmes. Notre homme va déplorer que son flacon soit déjà à moitié vide si loin d'une source d'approvisionnement.

- Vous avez bien dit : « à moitié vide », docteur ?

- Je l'ai dit !

J'insiste :

- Qu'il soit pessimiste ou optimiste n'y changera rien, n'est-ce pas ?

- Je vous le concède. D'autant qu'en la circonstance le plus optimiste des hommes aura toutes les raisons de devenir pessimiste.

- De même, si notre homme se trouve au milieu d'une fête où tout est dispensé à profusion, vivres et boissons, abondamment régalé des uns et des autres, pessimiste ou optimiste, il verra son verre à moitié plein.

- Sans doute même ne prêtera-t-il pas la moindre attention à la question.

De mon point de vue, tout est clair, et je l'exprime :

- Celui qui a soif voit le verre à moitié vide, celui qui est étanché le voit à moitié plein.

Le toubib s'exclame :

- Un ivrogne, par nature, a toujours soif, un demi-verre pour lui étant toujours un verre à moitié vide, il est donc pessimiste.

Qu'est-ce qui lui prend de sortir de pareilles bourdes ? Je souligne, narquois :

- Donc, le type dans le désert est forcément un ivrogne.

- Quelle sottise est la vôtre !

- Enfin, docteur ! Ce n'est pas parce qu'il a toujours soif que l'ivrogne est un ivrogne, mais parce qu'il boit trop.

- Mais s'il boit trop, n'est-ce pas qu'il a soif ?

- Pas du tout ! S'il boit, c'est qu'il a soif, s'il boit trop, c'est qu'il est un ivrogne ou, au minimum, un potomane.

Il réalise sa bévue, ce qu'il signale sommairement :

- Hum !

- De toute façon, docteur, je ne vois pas ce que vient faire ici votre ivrogne. En réalité, le pessimiste voit le verre dans sa totalité, l'optimiste n'en voit que la partie pleine.

Le psy, un peu perdu :

- Voilà autre chose !

- Par conséquent, le pessimiste voit ce que ne voit pas l'optimiste. Il est de ce fait plus difficile à manipuler. C'est un empêcheur d'usurper en rond.

Il essaie de redresser la barre :

- Quel rapport avec notre affaire ?

- Voilà pourquoi les imposteurs, ces parasites qui nous tondent, tentent de le disqualifier, avec quelque succès, du reste, en présentant les individus lucides comme des pessimistes aigris, ce qui est faux, tout simplement ils n'ont pas le sourire bête.

Il braille :

- Holà !

- Et que nos parasites, ces prétendus pessimistes, ils les liquident avec la collaboration du troupeau bêlant des optimistes qui vont chantant à l'abattoir en croyant qu'il s'agit du paradis.

Hartmann s'étouffe :

- Vous avez fini, oui ?

- Il est très important que vous sachiez à quoi s'expose celui qui préfère voir le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide. Et surtout que vous le saisissiez dans ce qui compose sa nature profonde.

- De toute façon, Philip, l'abattoir est au bout, autant ne pas y penser.

- La mort est une chose, une autre l'abattoir.

Il s'impatiente :

- Ce demi-verre, on y vient quand ?

Je tiens à bien cadrer les faits :

- Nous ne pouvons laisser les apparences gouverner notre jugement, ni nos impressions. Force nous est de recourir à la logique pour résoudre cette pseudo-aporie du demi-verre. Emplissez-moi un godet, s'il vous plaît, docteur.

Il se dirige vers son bar :

- Vous avez une préférence ?

- Eau gazeuse.

Il emplit un verre qu'il me tend, accompagnant son geste par un propos qui le confirme, pour le cas où je ne l'aurais pas vu :

- Et un verre plein, un.

Je l'informe que j'ai reçu son message cinq sur cinq :

- Merci docteur, je constate que ce verre est plein. Le pensez-vous aussi ?

- Logique implacable que la vôtre, puisque je vous ai remis un verre plein !

M'envoyant la moitié du godet, le singeant, je joins la parole au geste :

- Je bois. Hop ! Et maintenant ?

- Le verre est à moitié plein, ou à moitié vide, c'est selon.

- Ah, non ! Docteur, soit il est à moitié vide, soit il est à moitié plein, il ne peut à la fois être l'un et l'autre.

- Mais, enfin, Philip, s'il est à moitié vide, votre verre, c'est bien parce qu'il est à moitié plein !

- Du tout ! Si vous considérez que la fin du verre est d'être plein, il est à moitié vide. Si, à l'inverse, vous croyez que la vocation d'un verre est d'être vide, alors, il est à moitié plein.

Et le voici alléguant ce qu'il croit être une loi universelle :

- Un verre est fait pour être rempli comme il est fait pour être vidé.

Ce que je ne partage pas :

- Pour un pessimiste, c'est-à-dire une personne logique, la fonction d'un verre est d'être plein afin d'être vidé.

- Pourquoi un pessimiste serait-il plus logique qu'un autre ?

Je produis un effort violent pour répondre intelligemment :

- Parce que c'est logique.

Il sort de ses gonds :

- Logique ? En quoi est-ce logique ?

- Réfléchissez, docteur ! Ça servirait à quoi, de faire des verres pour

ne les remplir qu'à moitié ?

Il riposte d'instinct :

- À ne pas les renverser ?

- Pour ne pas renverser les verres, le mieux, c'est qu'ils soient vides. L'idéal serait d'ailleurs qu'ils n'existent pas.

Option qui lui paraît tirée par les cheveux, ce qu'il manifeste illico :

- Euh... On ne peut pas boire dans des non-verres.

Comme si je ne le savais pas !

- Assurément, mais ils sont très difficiles à renverser.

Perplexe, le psychiatre se masse les yeux :

- Où en étions-nous ?

Je le sais très bien, où nous en sommes. Imperturbable, je poursuis ma démonstration :

- Les verres ne sont pas conçus pour n'être pas renversés mais pour être bus. Je me trompe ?

- Je dois le reconnaître.

- Par conséquent, si ce n'était que pour les boire à moitié, on n'aurait pas inventé les verres.

Le sieur Hartmann s'étonne :

- Et comment boirions-nous ?

J'explose :

- Décidément, docteur, ça n'a pas l'air d'aller. Nous aurions inventé des demi-verres, tout simplement.

- ??????

Ne dit-il pas, ce que voyant je termine :

- Par conséquent un verre est fait pour être rempli.

- Il se peut. Me concède-t-il complètement déboussolé.

Mais je n'en ai pas fini avec lui :

- On ne peut pas boire dans des non-verres, m'avez-vous dit tout à l'heure, docteur. C'est bien cela ?

- C'est cela même.

- Et pourquoi ?

Là, il se met en boule :

- Vous posez des questions stupides !

Je suis persuadé du contraire :

- Non pas ! Si on ne peut pas boire dans un non-verre, est-ce parce qu'il est un non-verre ?

- Évidemment, puisqu'il n'existe pas.

- Le problème premier du non-verre est-il vraiment qu'il n'existe pas ou plutôt qu'on ne peut l'utiliser pour boire ?

Mis à l'épreuve de mon argumentation, l'équilibre nerveux du psy prend de la gîte :

- On ne peut l'utiliser parce qu'il n'existe pas.

- Donc, s'il n'existait pas mais que, nonobstant ce détail, nous pouvions quand même l'utiliser, le problème du non-verre ne serait plus un problème.

- Hypothèse fantastique mais c'est exact.

- Que je vous comprenne bien, docteur. Excusez-moi de me répéter, vous affirmez que le fait qu'il soit non-verre devient accessoire dès lors que je peux l'utiliser ?

Sa ligne Maginot se fissure :

- Vous me contraignez à tenir pour vraies des sornettes, mais je l'admets.

Je jubile :

- Bien ! Bien ! Et à quoi connaîtrez-vous que vous pouvez l'utiliser, votre non-verre ?

- Que voulez-vous dire ?

Je prends le parti de m'exprimer avec lenteur, en détachant bien les syllabes, comme si je m'adressais à un demeuré :

- Oui, comment saurez-vous que vous pouvez l'utiliser, votre non-verre ?

- En le remplissant, cette question !

- En le remplissant, dites-vous. Par conséquent, l'objet premier d'un verre, sa fonction fondamentale, consiste à être plein. Sommes-nous d'accord ?

Le psychiatre est désormais pressé d'en finir :

- Bien obligé !

- Ce point étant essentiel pour le besoin de ma démonstration, je renouvelle mon constat, nous sommes convenus que la fin d'un verre, sa destination, c'est d'être plein. Ceci vous agrée-t-il ?

Il est près à convenir de n'importe quoi :

- C'est entendu. La prime fonction d'un verre, c'est d'être plein.

- Par conséquent, le fait de le vider n'est que second.

Dans un ultime sursaut de combativité, il se cabre :

- Ce qui nous conduit bel et bien à conclure qu'un demi-verre, c'est un verre à moitié plein. Et paf !

Je ne l'entends pas de cette oreille :

- Que vous êtes naïf ! Et qu'il est faible votre discernement !

Hartmann lève un sourcil :

- Vraiment ! Je serais naïf parce que vous avez tort ?

- Un demi-verre plein, pour vous, serait pareil à un verre à demi plein ?

- Comment voir autrement la chose ?

- Que je vous entende bien, docteur, pour vous, un demi-verre et un verre, c'est la même chose.

Il se demande visiblement s'il ne devrait pas me tuer mais il me laisse une dernière chance :

- Où voulez-vous en venir, à la fin ?

Je me lève pour aller en direction du bar d'où je reviens tenant deux verres à la main. J'en dispose un premier devant le psychiatre :

- Ceci est un verre de vingt centilitres rempli à moitié. Le voyez-vous ?

- Je le vois.

Moi, disposant le second à côté du premier :

- En voilà un second d'une contenance de dix centilitres. Plein.

- Et alors ?

Ironique, je lui lance :

- Ils sont semblables, n'est-ce pas ?

- Sûrement pas.
 - Vous l'avez dit, docteur, pour vous, un verre à demi plein et un demi-verre plein, c'est pareil, donc, un demi-verre et un verre, c'est la même chose.
 - Ai-je vraiment allégué une telle ânerie ?
 - Je le crains. Mais finissons-en ! Vous êtes d'accord qu'un demi-verre plein et un verre à moitié plein ça ne peut pas être la même chose.
 - Je dois me rendre à l'évidence. Un demi-verre plein n'est pas un verre à demi plein.
 - En conclusion, puisqu'un demi-verre plein n'est pas un verre à moitié plein, qu'est-il donc ?
- Le psy riposte du tac au tac :
- Un non-verre à moitié vide ?
- J'ai du mal à retenir une moue pleine de compassion :
- Je crois que nous avons besoin de repos, docteur. Je réitère ma question, puisqu'un demi-verre plein n'est pas un verre à moitié plein, qu'est-ce que c'est ?
 - Un verre à moitié vide ?
 - Et voilà ! Quod erat demonstrandum : un demi-verre est donc bien un verre à moitié vide. Voyez-vous, à présent, pourquoi nous devons, au préalable, démontrer que la fonction première d'un verre est d'être rempli ?
- Bien que n'ayant probablement rien compris, le médecin me répond obligeamment :
- Clairement !
- J'étire voluptueusement mes membres sans même faire semblant de dissimuler la satisfaction qui est la mienne.
- Le psychiatre ayant retrouvé le sourire :
- Vous venez d'illustrer le propos d'Oscar Wilde.
 - Savoir ?
 - Qu'un optimiste est un pessimiste mal informé.
 - Ce n'est pas tout à fait cela, docteur.

- Mais alors, quel était-il, le but de votre argumentation ?
- Celui-ci : quand les mots ne veulent rien dire, on peut leur faire dire n'importe quoi.
- Thèse intéressante ! Et ça marche d'autant mieux qu'on arrive à faire sourire son auditoire. Mais ces mots qui ne veulent rien dire, que sont-ils au juste ?
- Ce sont ceux que ne disent pas les choses.

L'attitude du thérapeute reflète sa confusion. Comment pourrait-il ne pas comprendre ? L'autorité, c'est quand même lui, palsambleu ! J'attends. Il se décide :

- Permettez-moi d'insister, ces mots que ne disent pas les choses, que sont-ils ?
- Optimiste et pessimiste par exemple.
- Ah !

À voir son expression, je devine son désarroi. J'ai pitié de lui :

- Un verre ne dit jamais qu'il est à demi-vidé ou à demi-plein.

Il ouvre tout grand des yeux ébahis :

- Vous parlez aux verres ?
- Couramment !
- Et que disent-ils à ce sujet, les verres ? Après tout, ils sont les premiers concernés, hein, on ne peut écarter leur avis sans un examen sérieux.
- Le volume de liquide que je contiens occupe la moitié de ma capacité.
- C'est beaucoup trop long, Philip, vous vous en rendez bien compte.
- Certes, mais ça vaut mieux que de dire des pochetées.
- En plus, de leur propre aveu, ils sont bel et bien à moitié pleins.
- Pas du tout, lorsque vous affirmez ceci, vous vous livrez à une projection grotesque en prêtant un caractère anthropomorphique à ce qui ne sont que de simples objets.
- Ça vous va bien de me le reprocher, vous qui discutez avec eux.
- Ne détournez pas l'attention avec des arguties. Mes verres disent simplement que le volume de liquide qu'ils contiennent occupe la

moitié de leur capacité et rien de plus. Ceci étant, puisque vous y tenez tellement, à présent, je m'en vais vous démontrer qu'un demi-verre est en réalité un verre à moitié plein.

Atterré, mon interlocuteur feint de consulter l'heure :

- Non merci ! J'ai un autre rendez-vous.

C'est avec beaucoup de peine que j'ai appris le décès du docteur Hartmann. Tels sont les mots qui entament cette narration.

Il avait une activité professionnelle particulièrement éprouvante. À ce qui se dit, il se serait suicidé.

Ω

Antigê, 17-04-2123, 15 heures.

Pourquoi il s'est foutu en vrac, le temps ?

Il n'y a pas de poignée, pas de serrure. C'est lisse. La lourde s'escamote brusquement. Une escouade de « prylex » (pas d'équivalents conceptuels sur terre) entre dans mon champ de vision ce sont des « psychopalpeurs », je le reconnais à leurs « xo-R » (désolé) qui sont « crétomés » (re-désolé). Surpris, j'ai juste le temps de m'afficher (j'ai horreur de me plaquer) contre le mur...

Terre, 17-04-2013, 15 heures 45.

Encore !

Putain ! C'est quoi ces heures à la noix ? Je n'y comprends rien.

Une contribution à l'histoire de la Bretagne.

Je m'empresse de relayer la surprenante communication faite par le professeur Edmond Zémer-Weill, archéologue encore méconnu mais promis à une renommée certaine.

Les recherches actuelles du professeur et de ses collaborateurs portent sur l'Armorique. Il étudie la période qui coïncide avec la conquête des Gaules par Rome, en gros, 125-50 av. J.C. et s'intéresse plus précisément à la zone géographique qui couvre le Trégorrois et le pays de Penthièvre.

Sa découverte, si elle venait à être confirmée, ferait l'effet d'un tsunami dans le milieu des historiens et des archéologues. Un grand nombre d'entre eux se sont récemment rencontrés à Paris lors de la conférence qu'y a tenu le professeur Zémer-Weill pour parler de ses travaux et des perspectives prometteuses qui s'annoncent.

Ceci est un condensé de son intervention.

Les conclusions provisoires du chercheur font état, dans cette partie de la Bretagne déjà citée, de la présence de populations d'origine sémitique qui se seraient implantées là dans le courant du dernier siècle de la République romaine. Le malheur veut qu'il ne reste aucun vestige de cette occupation mais le professeur étant par ailleurs un linguiste spécialisé dans les langues anciennes a découvert des coïncidences linguistiques troublantes, notamment par des rapprochements entre des termes celtiques d'une part et chamito-sémitiques de l'autre concernant le nom de chefs de tribus armoricaines.

Dans les commentaires que fit, voici quelques années, le professeur Zémer-Weill du « *Jus Armorica* » (en français : « sauce armoricaine »), un livret de recette de Julius Minus Fulvius dit « Caesar » (l'imperator de la gastronomie), il nous avait déjà fait part de son trouble face à la consonance inhabituelle des noms cités, noms dont les sonorités différaient sensiblement de celles des dialectes en usage dans la Bretagne de l'époque.

« Se pourrait-il que nous ayons affaire à des Phéniciens ? » Cette hypothèse vient presque naturellement à l'esprit, pourtant, le professeur la rejette. Pourquoi ? « Parce que, objecte-t-il, s'il s'agissait de Phéniciens, ce sont des noms phéniciens que nous

aurions retrouvé (il fallait quand même y penser), or, les patronymes découverts présentent une grande similitude avec certaines appellations hébraïques ».

Selon le professeur Edmond Zémer-Weill, nous aurions affaire - mais l'idée demande à être étayée -, à une immigration qui se serait produite vers l'époque où Jannée mari et femme, ou peut-être Hircan II (dynastie des Asmonéens) régnaient sur la Judée, au temps de Mithridate VI Eupator, les jours de la République romaine, à ce moment-là, étaient comptés.

« On ne peut manquer de songer à l'exode des Esséniens qui se produisit à Qoumrân au lendemain de la mort du « Maître de justice », nous confie l'archéologue car c'est l'hypothèse qu'il a retenue pour bâtir sa théorie. Il nous indique, au passage, que « Maître de justice » traduit approximativement l'un des titres du fondateur de cette organisation religieuse, personnage dont on ne sait rien sinon qu'il appartenait à la famille sacerdotale des Gemûl (détail dont il nous faut bien convenir qu'on n'en a rien à foutre).

Si l'on suit Flavius Josèphe, l'hétérodoxie Essénienne était l'un des mouvements qui composaient le judaïsme de ce temps-là. La découverte, en 1947, des manuscrits de la mer Morte seront un apport décisif dans la connaissance que nous avons aujourd'hui de cette population. Ses membres, orientés vers l'ascétisme, vivaient en communautés en pratiquant un genre de collectivisme. Il s'agissait d'une secte fondée aux alentours de 150 avant notre ère et qui s'implanta principalement à Qoumrân, sur la Mer Morte. À la mort du fondateur de leur mouvement, une partie des Esséniens quittèrent Qoumrân pour aller s'installer du côté de Damas.

Sans doute, nous dit le professeur, est-ce parmi ceux-ci que vont se recruter nos futurs bretons. Vingt ans après avoir quitté les rives de la Mer Morte, une poignée d'entre eux prenant le relais d'une caravane de retour d'Asie se transportèrent à Rome, y important les produits dont c'était la destination. Une centaine de leurs coreligionnaires vinrent les y rejoindre. Après un séjour latin qui aura duré presque deux décennies, fuyant les troubles romains (Sertorius à l'extérieur, à l'intérieur instabilité sociale et politique avec, au passage, l'épisode Spartacus), les migrants auraient repris la route avec l'idée d'aller s'installer dans les îles britanniques. Au point

actuel des investigations, les motifs qui les ont fait s'arrêter du côté de ce qui s'appellerait un jour Saint-Brieuc n'apparaissent pas clairement.

Pour l'anecdote, parmi les articles et denrées rapportés d'Asie se trouvait une sorte d'hydromel appelé *zhou-shen* que nos esséniens introduisirent en Armorique. Il y est, de nos jours, encore produit et consommé sous le nom de chouchen et présenté - quelle fumisterie - comme un breuvage typiquement breton. En réalité, le *zhou-shen* (probablement originaire de Chine) était semble-t-il au départ une boisson de type haoma, nectar, soma et cetera dont la consommation était réservée aux dieux. Sa traduction pourrait être, dans un certain dialecte chinois archaïque (mais restons prudents, souligne le professeur Edmond Zémer-Weill) : « potion magique ».

« Je sais, plaisante le savant homme, on a l'impression d'un gag. »

« Nous en sommes encore au stade des conjectures, nous confie-t-il plus sérieusement, pour ne rien vous cacher, au point où nous en sommes de nos travaux, rien ne nous permet d'établir la validité de notre théorie. Pour l'heure, nous allons dans le sens qui, d'un point de vue tant historique que pratique nous paraît le plus probable.

Du public monte une question :

- Concrètement, sur quels types d'éléments fondez-vous vos supputations ?

- Des textes de Virgile.

- Virgile parle du chouchen ?

- En réalité, Virgile était un poète par défaut, répond le professeur, il avait de plus hautes ambitions et se rêvait historien, malheureusement pour lui, en ce temps-là, si on ne s'appelait pas Tacite, Tite-Live ou Salluste, voire César, la carrière s'engageait mal. Au décès de ce Virgile furent découvertes à son domicile, des œuvres écrites sous le manteau et qu'il avait tenté de détruire par le feu en sachant venue sa dernière heure. Parmi les pages rescapées de l'autodafé, il y a en effet des allusions au *Zhou-shen* qu'il nomme tout bonnement hydromel.

- Enfin, s'écrie un membre de l'assistance, c'est absurde ! Le grand Virgile Maro aurait écrit des textes que ses lecteurs auraient ignorés

pendant deux millénaires ?

- Vous vous méprenez, cher monsieur, mon Virgile n'est pas Publius Vergilius Maro, auteur de l'Énéide, au demeurant fort jeune lors de la conquête des Gaules, mais d'un homonyme qui n'a rien à voir avec lui, Lucius Vergilius Carus, un contemporain du premier, quoique un peu plus âgé. Mon Virgile est de Tarquiniis. Bref, les textes sauvés furent probablement reproduits et diffusés puisque nous en avons déniché un exemplaire à Vergium (Quimper en Bretagne) dans une tombe du Bas-Empire, exhumation qui eut lieu en 1957, pour être précis. »

Ainsi le professeur Edmond Zémer-Weill nous apprend-il que ce Virgile avait rédigé une histoire de la résistance armoricaine contre César, utilisant pour ce faire un pseudonyme par crainte de se voir dénoncé comme traître à la patrie : Esther-Hugo d'Isigny (curieux nom, note-t-il, pour un latin). Il faut dire que les sympathies de l'auteur allaient sans conditions vers les peuplades autochtones et qu'il fustigeait avec vigueur les exactions barbares de l'occupant romain.

Les traductions des premiers tomes de cette somme sur le refus armoricain de la domination romaine ont paru en France dès le début des années 1960. La publication s'est échelonnée sur un demi-siècle. C'est en s'intéressant de près à la version originale de ce témoignage inédit que le professeur est arrivé à ses conclusions concernant l'établissement d'une colonie essénienne en Bretagne.

Il fallait bien un esprit pénétrant allié à une solide érudition et à une rare puissance de déduction pour établir que sous le nom du chef du village breton rebelle dont parle Virgile (alias Esther-Hugo d'Isigny), se cache un patronyme indubitablement hébreu. À ce sujet, certains condisciples envieux et médisants du professeur préférèrent parler d'extrapolations hasardeuses pour ne pas dire farfelues de sa part.

Nous renvoyons le public intéressé par ce chapitre de l'histoire gauloise à l'œuvre de Virgile Carus et aux commentaires qu'en fait le professeur Zémer-Weill. Tout s'y trouve relaté par le menu, et analysé, à travers des récits dont le côté palpitant ne le cède qu'à la cruauté des mœurs de cette époque. La description des combats est d'un réalisme brutal. Sous le patronyme Esther-Hugo d'Isigny on

trouve aujourd'hui l'ensemble des chroniques de Virgile Carus sous le titre général de « Célarix le Gothois ». Malheureusement, Virgile ne nous livrera jamais l'identité réelle du personnage qui se cache sous ce nom de « Célarix », dommage !

Il n'est déjà pas si mal de savoir que ceux dont nous avons toujours imaginé qu'ils étaient des gaulois « pur jus » étaient en réalité et en leur qualité d'Esséniens des enfants d'Israël.

Rectificatif.

Avec mes excuses pour ces quelques approximations qui n'enlèvent rien au côté révolutionnaire de la découverte du professeur Edmond Zémer-Weill, archéologue.

a) Le pseudonyme utilisé par Virgile n'est pas Esther-Hugo d'Isigny mais Uderzo et Goscinny ;.

b) le titre générique de sa série d'ouvrages sur le thème est Astérix le Gaulois (et non Célarix le Gothois) ;

c) quand à Abraracourcix, le chef de la résistance, lui se nommait, en réalité, Abraham, alias « Abra », Rahkoursy.

Un élément décisif vient conforter la thèse du professeur et de son équipe. Le nom d'Obélix est transparent. Il suffit de supprimer ce « ix » terminal dont la présence avait été rendue nécessaire par le souci de se fondre dans l'environnement onomastique de l'époque. Si l'on soustrait « ix » à Obélix reste « Obel » qui, lui, est sans doute le nom authentique du personnage, un nom dont le caractère hébraïque est manifeste.

Qui n'a pas entendu parler de Caïn et Obel ?

Ω

Antigê, 17-04-2123, 15 heures.

... Et je passe au travers. Je suis dans un... bon ! On dira couloir. Deux phénomènes m'étonnent. Un, si je suis invisible, comment puis-je voir ? Deux, si je suis intangible, comment se fait-il que je ne passe pas au travers du sol ? Pour la première, je l'ignore, pour la seconde, je regarde mes pieds, et je m'aperçois qu'ils ne touchent pas terre. Je plane à vingt centimètres au-dessus du pavage. Je vole ! Enfin, je veux dire que je lévite.

Terre, 17-04-2013, 16 heures.

Paul Valéry : « Construire un poème qui ne contienne que poésie est impossible. »

Juste une question, vous me voyez bien, là ?

Il ne s'est rien passé à B*.

Réalité terrienne ou fiction paranoétique ?

J'avoue m'y perdre, parfois. Mais, ainsi qu'il fut admirablement établi par le docteur D. Jeantet, il n'y a pas lieu de s'inquiéter car c'est parfaitement anormal.

Par exemple, le 2 décembre 201*, il ne s'est rien passé à B*.

Lorsqu'il ne se passe rien, il est essentiel de le dire, sinon, allez savoir ce que va s'imaginer le bon peuple.

a) Méchoui devant la mairie de B*.

Avertissement : Que les odieux charognards qui ont fait leur « chose » de l'infortuné protagoniste de cette affaire lorsqu'il était vivant ne viennent pas nous emmerder avec des histoires de respect dû aux morts ! (Car, à l'instar de toutes celles qui figurent dans « Les paranoètes », la présente histoire prend sa source dans le réel).

Quoi ! Des ordures acculeraient les gens à un suicide qu'ils présentent comme un *regrettable accident* et ils prétendraient nous imposer le silence en nous donnant des leçons de savoir-vivre au prétexte qu'ils trouvent indécent que ce fait divers nous fasse rire ?

Mais ce qui nous fait rire, ce n'est pas le drame de ce malheureux, ce sont les gentes dames et les doux sires de la démocratie des bons aryens, eux dont l'attitude nous renvoie à la leçon de courtoisie relatée dans la fablette « *Retour à Birkenau* ».

Non, nous n'auront pas l'indécence de fermer nos gueules.

D'autant que c'est pour qu'on en parle que le héros de cette histoire a fait le choix d'une fin que nous pouvons qualifier, sans craindre l'emphase, de tragique. En posant la chape du silence sur son acte désespéré, après lui avoir dérobé son humanité, ces casuistes hitlerâtres, lui ont confisqué sa mémoire en escamotant son martyre.

02/12/201* - Suicide par le feu d'un homme d'une cinquantaine d'années devant la mairie de B*. Il était sous tutelle.

Encore un *paranoète* victime du fanatisme de la raison.

« *Rien n'explique son geste brutal et désespéré* », bêtifient les médiocrates patentés à l'adresse des gogos.

C'est à ceci qu'aboutit parfois, c'est-à-dire trop souvent, une exposition prolongée au régime déshumanisant de la vulnérabilité

dans un régime démocratique. Comme l'ont fait avant lui Sylvie V* et nombre d'autres *dysgénètes*, ce malheureux a fini par renoncer à la vie.

Mais une fois de plus, avec la complicité des émules de Goebbels & Cie¹, (pour qui informer c'est déformer), les gentils salopards tutélaires sont arrivés à planquer leurs saletés légales sous le tapis démocratique. À les entendre, notre apprenti phénix se serait carbonisé – en rigolant, peut-être ? – uniquement pour emmerder le monde, ou jouer les intéressants, dans le seul but de parader à la une des médias, style « héros d'un jour », en vue d'attirer égoïstement l'attention sur ses problèmes de sous-homme. (Les personnes vulnérables sont les Juifs de notre temps).

Bref, et heureusement pour la propagande des bons aryens dominants, ça n'a pas marché. Une fois de plus, grâce à la cécité des béni-oui-oui jolis, les censeurs ont pu étouffer dans l'œuf un scandale révélateur de leur infamie : « *Rien n'explique son geste brutal et désespéré* ».

C'est vrai, ça ! Après tout on n'avait fait que le dépouiller de son humanité pour en faire une chose, ce minus. *Un détail*. Pas de quoi monter sur ses grands chevaux !

Faut dire que la France péniphobe, ses politocards pleins de vent, ses médias médiocres et son opinion tournesol² ont d'autres chats à fouetter.

Ils préfèrent se masturber sur des bulles médiatiques dont le seul intérêt est de montrer que le petit papa Noël démocratique n'est qu'une fiction, (sans pourtant avoir le cran d'aller jusqu'au bout, ce qui consisterait à le formuler clairement).



En plus, notre pyromane a laissé les lieux dans un état déplorable, (voir photo). Quand même, il aurait pu prévoir le nettoyage !

¹ Au nombre desquels je regrette que se soit rangé F*B* pantocrator qui, la jugeant coupable de chercher la vérité, a suspendu arbitrairement le

compte de l'intrépide pourfendeuse des dictateurs, j'ai nommé Dominique F. (Ce qui devrait faire grimper le cours de l'action, car rien ne rapporte davantage que la connerie).*

² *La raison ordinaire s'imagine que la vérité est une punition qui frappe uniquement les fous (ou les cassandres, c'est pareil). Elle lui préfère le chant perfide des sirènes médiocrités et croire leurs mensonges. Elle ne s'extasie que sur les bouffons genre « Roi soleil » qui savent focaliser son attention, d'où l'appellation d'« opinion tournesol » dont nous la gratifions. Elle aime le toc, il lui suffit que ça brille.*

b) Il ne s'est rien passé.

Le suicide par le feu est épouvantable. Lorsqu'on veut abrégier sa vie, ce n'est pas le moyen qui s'impose à l'esprit. En général, on en vient à cette extrémité parce qu'on a quelque chose à dire au monde et qu'on en a assez de n'être pas entendu. Mort publique et qui se donne une publicité, le suicide par le feu se met souvent en scène en des lieux qui ne sont pas neutres symboliquement. Il prend à témoin les autres acteurs de la collectivité en même temps qu'il dénonce les exactions d'une autorité inique.

Ici, le choix d'un parvis de mairie incrimine sans équivoque un État dont je tairai le nom, (un indice pour les esprits sagaces, sa capitale est Paris), et dont l'Europe pointe régulièrement du doigt ses manquements aux droits de l'Homme, car ce pays s'est doté de lois qui lui permettent de dépouiller des innocents de leur humanité en les chosifiant, pratique humoristique à laquelle se livraient déjà le Grand Reich allemand. Comme quoi la démocratie mène à tout, compris à l'humour.

Ce qu'a bien vu l'auteur de « 2014 » lorsqu'il note malicieusement, page 161 : « *La démocratie est une pathologie mentale sévère. On le sait, car l'histoire l'a démontré, un démocrate peut finir complètement nazi, voire pire. Comme on l'a vu avec Sylvie V* et une multitude d'autres malheureux, le pire est déjà là.* »

Mi-tragique, mi-burlesque, cette hilarodie de B* confirme tristement ce constat.

Le suicide par le feu, la rupture la plus totale et la plus effrayante avec ce monde fui dans une combustion cathartique, toute cette ordure que les flammes purifient (*pur* est feu) et la souffrance,

extrême au possible, de ce corps hurlant pour accuser ~~la~~ Fr...
- oups ! - ce pays de l'avoir précipité en enfer, lui qu'elle ne voulait pas écouter.

Les salopards lui ont volé sa vie, les salopards lui ont aussi volé sa mort. Même tarif que Sylvie V*, trois lignes lacunaires, des mots qui ne veulent surtout pas dire les choses, tartinées dans la presse locale. Et basta !

Son cri ultime, déchirant, ils l'ont étouffé, tous ligués : les autorités, les médias, l'opinion. Ils l'ont rendu inaudible.

Ainsi que je l'ai expliqué à un correspondant, j'ai voulu revenir sur ce drame auquel il est fait allusion dans un article d'ADVT tutelles.

Mes investigations sur la toile n'ont rien donné. Pas même le nom de la victime. Juste trois ou quatre articles anémiques qui ne donnent aucune indication sur le fond du problème. *On a verrouillé.*

À croire que la toile est une annexe de Pyongyang et que ses cadres vont se (dé-)former là-bas.

Bref, les médias (alias les *vaseux communicants*) nous bourrent le mou en produisant une info insipide soigneusement épurée par les menteurs qui nous gouvernent - les *gouvernementeurs* ? - dont ils sont les alliés objectifs, (braves toutous !)

Finalement, les bons aryens on raison, il n'y a pas de problème avec les tutelles, la meilleure des preuves, c'est qu'il n'y a pas de preuves.

Ils effacent les traces au fur et à mesure, eux et leurs comparses. Pour qui détient la kalach' de l'autorité, c'est pas compliqué, en particulier s'il a la ploutocratie, les politocards, la justice, la force publique et les médias dans la poche, et ça l'est d'autant moins que le bon peuple préfère ne pas savoir. C'est le prix de son confort. (Il ne s'agit pas d'un reproche. Ainsi vont les mœurs. Quand tout le monde collabore, le salaud est celui qui résiste, et c'est très bien ainsi).

Encore un non-problème de la « putainerie tutélaire ».

Le 2 décembre 201*, il ne s'est rien passé devant la mairie de B*.

Ω

.Antigê, 17-04-2123, 16 heures 30.

J'ai la vision de mon lit et, instantanément, je m'y trouve transporté. Le rêve, c'est super ! Pourtant, il y a un os. Je suis toujours sur Antigê, en 2123, donc, je me crois éveillé dans un lit qui n'existe pas (j'espère). Logiquement, cela signifie que je dors quelque part dans un non-lit qui existe.

Terre, 17-04-2013, 16 heures 30.

Le poète existe-t-il ?

Habromanie.

Nous sommes dans le cabinet de D. J., il est occupé à rédiger allez savoir quoi. Je fredonne une chanson à mi-voix, c'est presque inaudible : « Tout va très bien, madame la marquise, tout va très bien, tout va très bien... »

Il dresse l'oreille qu'il a bonne, à ce qu'il paraît :

- Tiens ! Ça faisait longtemps.
- Longtemps quoi ?
- Que je n'avais pas entendu cette petite rengaine.

Je me sens en verve :

- Savez-vous, docteur qu'il s'agit là d'un hymne occidental à l'habromanie ? Vous n'ignorez pas ce qu'est l'habromanie ?

« Je suis quand même psy, mon garçon ! » Me suggère le sourire apitoyé qu'il m'adresse, message qu'il complète verbalement :

- Un habromane, c'est un individu qui ne peut se défendre de ne voir des choses que le bon côté, en oblitérant tout le reste. Pour ma part, j'appelle cela le « syndrome de Démocrite ».

- Le type d'Abdère ? L'atomiste qui s'empressait de rire de tout avant que d'avoir le temps d'en pleurer ?

- Himself ! Confirme mon psychiatre préféré.

- Revenons à mon habromane. Outre qu'il rit de tout, il se figure qu'il peut tout expliquer, tout maîtriser, tout contrôler. Positiver, tel est son mot d'ordre.

D. J. tient à se montrer attentif :

- Comment cela ?

- Voit-il un homme qui perd un bras dans un accident ? Ce n'est pas si grave, dit-il, il aurait pu perdre les deux. Qu'une maison s'écroule en tuant une personne ? Quelle chance, se réjouit-il, qu'il n'y ait pas eu deux, trois, quatre morts de plus. Qu'un enfant déshérité meure de faim ou de froid ? Tant mieux ! Exulte-t-il, imaginez quelle vie de souffrance aurait été la sienne...

Il m'interrompt :

- Ça va, j'ai compris. C'est Démocrite tout craché. Mais quel mal y a-t-il à ne pas se laisser aller au catastrophisme ?

- Sans doute êtes-vous un bon occidental, docteur.

- Autant que j'en ai l'air.

Profonde inspiration de ma part. Sur ses gardes, il plisse les yeux. Je me lance :

- Voudriez-vous entendre une histoire extraordinaire ?

- Bien sûr ! Je suis friand de vos fables.

Quel faux-cul ! Je perçois parfaitement l'appréhension qui est la sienne.

- Imaginez-vous aux States, docteur, à New York, ou peut être en Asie, à Hong Kong, à Tokyo, dans l'une de ces mégapoles ou s'enracinent ces immenses vertiges que l'on nomme des gratte-ciel.

- J'y suis.

- Représentez-vous l'un de ces édifices monstrueux. Deux cents, trois cents mètres, ou davantage.

- Avec ou sans ascenseur ?

Là, j'ai une courte hésitation :

- Sans !

- Vous devriez faire un effort dans le sens du réalisme, Philip.

- Vous allez voir que nous n'en avons pas besoin, autant économiser, non ?

- Économiser quoi, Philip, puisqu'il ne s'agit que d'une histoire ?

- L'énergie ! C'est une histoire écolo.

Il s'esclaffe :

- Et très sportive. Bon ! Et alors ?

- Ce sont des constructions destinées au logement et l'un d'eux est habité...

Lui, très vite :

- C'est la raison pour laquelle ça s'appelle un logement.

Je le fusille du regard :

- ... par un quidam dont l'identité est sans intérêt. Son appart' se trouve, mettons, au soixante-dixième étage. En réalité, il est au soixante-douzième, mais je simplifie.

- Pourquoi dites-vous qu'il est au soixante-dixième étage pour ajouter, immédiatement derrière, dans le but, soi-disant, de

simplifier, qu'il habite en réalité au soixante-douzième ? Vous simplifiez en compliquant, c'est bien de vous.

- Pour que vous compreniez bien que j'ai simplifié.

Il préfère ne pas insister :

- Revenons à votre quidam.

- Il appartient à cette espèce de gens que j'appelle des habromanes. Donc, mon bonhomme est chez lui à déguster un thé, confortablement calé dans un fauteuil. Il rêvasse quand on frappe à la porte. C'est un coursier. Il lui remet un pli...

- Il est monté à pied ?

- Forcément, sinon il serait entré par la fenêtre, c'était plus direct, non ?

Le psy n'a pas l'air convaincu :

- Hum !

- Notre individu l'ouvre, et je vous le donne en mille, que trouve-t-il à l'intérieur de ce pli ?

- Un ascenseur ?

Je lui balance une œillade meurtrière pour lui signifier le mépris en quel je tiens son humour dadaïste :

- Un chèque d'un million de dollars. Il a gagné à une loterie quelconque et voici - pouvez-vous imaginer cela, docteur ? - qu'un million de dollars lui tombent du ciel.

- Je le puis, continuez votre histoire !

- Bon ! Le type, extasié, contemple son chèque. Il le pose sur la table pour remplir sa tasse de thé. Voilà qu'un courant d'air soulève et emporte le billet qui virevolte dans la pièce. L'homme se met à la poursuite du pactole, il le rattrape, il va s'en emparer. Une baie est ouverte, le chèque plonge vers elle, le gars plonge vers le chèque, il se prend les pieds dans le tapis, il attrape le papier, bascule par la fenêtre, il tente de saisir l'appui, se rate, il tombe. Soixante-douze étages, vous représentez-vous la chose ? Six cent et quelques pieds de chute.

- Pourquoi comptez-vous en pieds ? Ah, j'y suis ! Peut-être n'avait-il pas de mètres sur lui ?

- C'est exact !
- Les précipices de votre sottise atteignent aussi des profondeurs vertigineuses, parfois.
- C'est ici que commence notre histoire.
- Vous faites bien de m'avertir, Philip, Je croyais que vous l'aviez déjà commencée.
- Le drôle, que fait-il ? Il hurle, se débat, agite bras et jambes dans tous les sens, il prie, jure, essaie de voler, de nager, de planer, mais rien n'y fait, il tombe.
- À sa place, je ferais pareil.

J'adresse au psy une grimace de réprobation :

- Conformiste jusqu'au bout des ongles, hein ?
- On ne se refait pas ! La suite, je vous prie.
- L'individu s'adresse au ciel, il supplie Superman, en appelle à Batman, invoque Spiderman...

D. J. lève la main avant d'intervenir :

- Et pourquoi n'implore-t-il pas des divinités classiques ?
- C'est un pragmatique. Il ne croit pas en dieu.
- Dans ce cas !
- En plus, il est fan de comics U.S., cet animal.
- Je comprends mieux.
- Il gémit, il se lamente, il pleure...

Le psy me coupant derechef :

- Si j'étais lui, je me serais déjà écrasé en bas.
- Dans ces circonstances où la mort est imminente, le temps se ralentit, les secondes semblent des minutes, les heures, une éternité. Le phénomène est connu.
- C'est ce qui se dit, mais n'étant jamais mort je n'ai pas pu vérifier.
- Ça viendra. Le plus dur, c'est la première fois. Et voilà que sa nature prend le dessus.
- Sa nature ? Quelle nature ?

Il commence à m'énervé :

- Cessez de m'interrompre ! N'ai-je pas dit qu'il était habromane ?

- Vous l'avez dit.

- « Quoi, se gourmande-t-il, tu es en train de perdre les pédales, tu te laisses aller, tu t'abandonnes, ressaisis-toi, fais quelque chose, tout n'est pas perdu. Regarde, l'essentiel est sauf, tu as rattrapé le chèque, c'est déjà ça ». Il respire profondément, retrouve son calme. « Positive ! » Il sent que ça va mieux. « Demain, je rirai de cette affaire, je vais me réveiller, je me suis assoupi sur mon siège, c'est un rêve. Regarde comme c'est beau, ce ciel, le ballet minuscule des fourmis, là, en bas, ces couleurs, le jeu des ombres et de la lumière... ». « Qui se rapprochent à vive allure », lui souffle sa raison. « Cesse de broyer du noir, veux-tu ? Tiens, on fait un pari, si je ne passe pas devant le treizième étage, on s'en sort ».

La trogne du psy s'illumine :

- Il fallait y penser. Ce n'est pas bête !

- Il arrive au douzième.

D. J. s'étonne :

- Sans passer devant le treizième ?

- Seize, quinze, quatorze, il y a quoi après ?

Il gamberge avant de rétorquer :

- Douze bis ?

- Que vous le nommiez douze bis ou quatorze prime, le treizième étage reste le treizième étage. Donc, parvenu au douzième, le type réalise que la situation est un peu plus compliquée, mais à peine, qu'il l'imaginait. « Je me demande si les morts rient, bof, je verrai bien demain », là-dessus, il s'éparpille au pied de l'immeuble.

Mon auditeur présente tous les signes du désappointement :

- On s'y attendait un peu.

- Voulez-vous que je vous décrive ?

- Sans façon, Philip, merci ! Et alors ?

- Pensée ultime du pauvre bougre...

- Un millionnaire pauvre ?

Il n'a pas tort, je me reprends :

- De l'opulent protagoniste de cette péripétie : « Tout n'est pas négatif, j'ai quand même gagné un millions de dollars ! Comment

vais-je les dépenser... Bon ! Hiérarchisons les priorités. Primo, j'arrive en bas, secundo, je me réveille, tertio..... Splash ! »

- Pourquoi dit-il « splash » ?

- Les éléments en notre possession nous permettent de croire qu'il ne l'a pas fait exprès.

S'il est emballé, D. J. le cache bien :

- Très belle histoire ! Mais je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, ni le rapport avec l'habromanie.

- Il est mort.

- S'il avait été mélancolique, l'aurait-il été moins ?

Je suis contrarié par son manque d'enthousiasme :

- Il ne l'aurait pas été davantage non plus. Mais n'essayez pas de m'embrouiller, docteur, dans cette histoire, il est question d'un habromane et non d'un mélancolique.

- Voulez-vous dire qu'un mélancolique ne se serait pas écrasé en bas ?

- Ça tombe sous le sens, non ?

Pas sous le sien, en tout cas :

- Heu... Serait-il plus léger que l'air ?

- Voyons, docteur, un mélancolique, sachant qu'il ne peut pas gagner à la loterie, n'y joue pas, donc, il ne gagne pas.

- Je ne vois pas le rapport.

- Donc, il ne tombe pas du soixante douzième étage pour essayer de rattraper un chèque qui, n'existant pas, ne saurait s'envoler par la fenêtre.

Le psychiatre :

- ... ?

Pour une fois, nous sommes d'accord :

- Et chaque fois qu'il ne tombe pas il ne s'écrase pas en bas.

- Je reste éberlué par cette chute vertigineuse, il n'en reste pas moins que votre récit n'a ni queue ni tête, cher Philip.

- Vous ne voyez vraiment pas l'idée qui se dégage de cette parabole ?

- Non ! Il m'a laissé sur ma faim. Trop de lacunes, d'imprécisions.

Par exemple, comment aurait-il utilisé son million de dollars ? J'aimerais le savoir. Il y a là un élément primordial que vous laissez dans l'ombre sans vous en expliquer.

Mon sentiment présent est qu'il est en train de me prendre pour une truffe. Une main levée pour inviter le psy à garder le silence, je ferme les yeux, me concentre quelques instants avant de lui lancer :

- La leçon de cette fable est pourtant évidente, docteur.

- Laissez-moi réfléchir !

- Allez-y, j'ai le temps.

Il bondit sur son fauteuil :

- Ah ! J'y suis. (*En grec : eurêka !*) Si vous tombez du soixante-douzième étage, il faut éviter de passer devant le treizième car ça porte malheur.

- Génial ! D'autant que c'est parfaitement indiscutable. Mais ce n'est pas cela. En réalité, cette affaire de chèque illustre la course après le bonheur.

- Voilà qui n'est pas très clair.

- Le passage par la fenêtre, c'est la naissance.

D. J. m'exprime son doute concernant la pertinence de mon image :

- Merci de préciser.

- Vivre, c'est passer son temps à mourir.

- Ah ! Vous voulez dire, à tomber. D'accord ! D'accord ! D'où le parallèle avec la chute. En somme, votre historiette est une allégorie hyperréaliste de l'existence.

- Bingo !

Il se trémousse de contentement, on croirait un gosse :

- Et puisque vivre, c'est passer son temps à mourir, autant le faire dans l'insouciance et en riant. S'exclame-t-il.

Avant de conclure :

- Ainsi que l'ont recommandé Démocrite, Rabelais, Desproges et quantité de leurs semblables !

Antigê, 17-04-2123, 16 heures 45.

Mais où est-il ce satané non-lit terrestre ? Par Belzébuth ! (Ce qui est idiot, je veux dire, d'invoquer celui-là, puisqu'il n'y a pas de mouches sur Antigê).

Terre, 17-04-2013, 16 heures 45.

... et ce vertige, nous prétendons le percevoir dans des torchons médiocrement écrits.

Le retard.

Ce jour-là, j'arrive en retard au travail. Normal, comme cela m'arrive neuf fois sur dix. Allez donc savoir ce qui passe par la tête de mon chef, voilà-t-y pas qu'il me demande la raison de ce manquement à la ponctualité. Il y a six mois de cela, il m'avait déjà fait le coup. Ça frise le harcèlement.

Je me souviens. Sournoisement, il m'avait lâché :

- Tiens, tu arrives encore plus tard que d'habitude.
- Figure-toi que j'ai fait exprès de crever un pneu de ma voiture, lui avais-je répondu.

Ce à quoi, il avait observé avec une feinte naïveté (nous étions vendredi) :

- Sans faire exprès, tu as dû le crever plus fort que les autres jours de cette semaine. Tu devrais faire attention.

Que voulez-vous répondre à une telle mauvaise foi.

Bref, six mois on passés et voici qu'aujourd'hui, il remet le couvert :

- Tu as crevé pour la deux centième fois de l'année ?

Je ne comprends pas sa question :

- Qu'est-ce qui te prend ?

Il me lance sur un ton qui sans être agressif mériterait de l'être :

- Tu as vu l'heure ?
- Comment ça, si j'ai vu l'heure ? De quelle heure parles-tu ?
- De l'heure à laquelle tu es censé prendre ton service. Neuf heures.

Il commence à m'agacer :

- Oui, et alors ? Neuf heures, neuf heures cinq, neuf heures dix, notre univers a quelque chose comme quatorze milliards d'années, quelques minutes en plus ou en moins ne vont pas bouleverser l'ordre des choses.

Son naturel vétilleux prend le dessus :

- Laisse-moi te rappeler que tu ne travailles pas pour l'univers.

Naturellement - qu'auriez-vous fait à ma place ? - je lui objecte :

- Je ne vois pas le rapport avec les crevaisons.
- La dernière fois, tu avais crevé.
- La dernière fois, c'était il y a six mois, si tu permets.

Il prend l'air étonné :

- Ah ! Tu ne crèves pas tous les jours ? Mais pourquoi es-tu systématiquement en retard, alors ?

- Systématiquement, c'est toi qui le dis.

- Tu as raison, en général, tu es quand même à l'heure un jour sur dix. J'exagère...

Là, je m'énerve :

- Et puis ça veut dire quoi pour la deux centième fois de l'année ? Tu m'espionnes ? Tu tiens un registre de mes faits et gestes quotidiens ?

- Pas besoin, tu ne fais rien, de toute façon, c'est facile de s'en souvenir, pas besoin de tenir un journal.

- Bravo ! Ton estime m'honore.

- Ce n'est pas un reproche, juste un constat. Ceci dit, mets-toi à ma place, je dois rendre des comptes. Tu es en retard, la direction le voit, elle m'en demande la cause, je te relaie l'intérêt qu'elle te porte. C'est tout.

Je n'entends pas me laisser faire :

- Et pourquoi aujourd'hui précisément ?

- Parce que c'est aujourd'hui que la direction me l'a demandé.

Je tiens l'arbitraire en horreur :

- Ce n'est pas une réponse.

Il a l'air fatigué :

- À mon avis tu devrais faire comme si c'en était une. Donne-moi un motif que je puisse lui transmettre et on n'en parle plus. Crédible, le motif.

- Bon, pour aujourd'hui, alors, parce qu'hier, je ne sais plus pourquoi j'étais en retard.

Il prend un air fataliste :

- Hier, ta montre était en avance.

Je ne saisis pas très bien :

- Tu es en train de me dire qu'hier j'étais en retard parce que ma montre était en avance ?

- Hier, croyant que tu étais en retard, tu es arrivé à l'heure. J'en

conclus que ta montre avançait.

- Tu crois ?

Il respire très fort :

- S'il te plaît, explique-moi pourquoi ta montre n'est pas en avance aujourd'hui.

- Pardon ?

Il se reprend :

- Explique-moi pourquoi tu es en retard.

- À cause des éléphants.

Il ferme les yeux :

- À Valence, dans la Drôme, en France, des éléphants ? Tu arrives en retard à cause des éléphants ?

- Ben oui ! Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ça ?

- À moins d'avoir fait un détour par le safari-parc de Peaugres, soit d'une centaine de kilomètres, je ne vois pas comment tu aurais pu rencontrer des éléphants sur le trajet qui conduit de ton domicile à ton lieu de travail.

Il n'est pas logique et je lui en fait la remarque :

- Si je passe par Peaugres pour venir travailler, ça signifierait que je fais exprès d'être en retard, parce que je réside à dix kilomètres d'ici.

- C'est finement observé. Alors, ces éléphants ?

- Quels éléphants ?

- Ceux qui t'ont fait perdre du temps.

- Ah ! Ceux-là ! Eh bien, finalement il n'y en avait pas.

Il me semble qu'il est sur le point de se désintégrer :

- Tu es en train de m'expliquer que tu es en retard à cause des éléphants - pourquoi pas, après tout ? - mais que ces éléphants qui t'ont retardé n'existent pas.

- Tu as tout compris.

- Ça se voit tant que ça ?

- On dirait.

- Les apparences te trompent, ce qui nous ramène à tes proboscidiens. Comment des éléphants qui n'existent pas ont-ils pu

te mettre en retard, puisque tu ne les as pas vus ? Note que je ne te demande pas pourquoi tu me racontes ces salades.

- Pourquoi ne me demandes-tu pas pourquoi je te raconte ces salades?

Là, il hurle :

- Parce qu'on s'en fout !

Il reprend son calme avant de continuer :

- Alors, ces non-éléphants ?

J'essaie de parler avec clarté pour ne pas aggraver son état :

- Je ne savais pas qu'il n'y avait pas d'éléphants, comprends-tu ? Voilà pourquoi j'ai quand même dû les éviter, d'autant qu'il aurait pu y en avoir beaucoup.

- Y avoir beaucoup de quoi, puisqu'il n'y avait pas d'éléphants ?

- Quand même, j'ai dû les éviter.

Ω

Antigê, 17-04-2123, 17 heures.

« Que se passe-t-il ? » Je suis simultanément au même endroit dans deux temps différents. « Eurêka ! » L'Ego est en 2123 et le M.O.I. en 2013 (oui, car Antigê et la Terre sont la même planète mais située dans deux rêves-temps distincts).

Je réalise que ça ne devrait pas me rassurer.

Terre, 17-04-2013, 17 heures.

Il est aussi ridicule de chercher à raisonner la poésie que de vouloir poétiser la raison.

Des dieux.

Au début du troisième millénaire, l'homme occidental est devenu à ce point imbu de lui-même qu'il décide de liquider purement et simplement les dieux. Mais, ce que croient ou ne croient pas des primates, seraient-ils « supérieurs », n'a pas grand intérêt. Une seule chose est réellement préoccupante : les dieux croient-ils que l'homme existe ?

1. Professeur Idmon.

Après un week-end passé en sa compagnie, Hélène raccompagne son père, le professeur Idmon, à son institution. Elle conduit en silence, il rêve. Sortant d'un chemin de terre, un tracteur débouche inopinément sur la route. Hélène joue du frein. Bien que légère, la secousse tire le professeur de sa torpeur.

Il s'adresse à sa fille :

- Sais-tu que j'ai rencontré, hier, ce K bizarre ?
- Quel cas ?

Idmon observe la jeune femme.

- Je parle de monsieur K, enfin, Hélène, tu le connais !
- Non ! Mais tu m'en parles souvent. C'est cet hurluberlu qui soutient que la terre est plate ?
- Où es-tu allé pêcher ça ? Il n'a jamais affirmé rien de tel.

D'un geste gracieux, la conductrice remet en place une mèche indisciplinée :

- C'est ce que j'ai cru comprendre.

Haussement étonné des sourcils professoraux :

- Vraiment ?
- Il affirme qu'il voyage dans des univers parallèles, non ?
- Ce n'est pas exactement cela, mais on peut le formuler de la sorte.
- Et que pour l'observateur placé dans ce...

Elle hésite avant de continuer :

- ... là-bas, la terre paraît plate.
- Je ne vois pas ce qui te trouble.

Elle fait une grimace adorable qui fait tous sauf l'enlaidir :

- Ce qui me trouble, c'est que ça ne te trouble pas, toi. Ce qui me trouble, c'est que tu trouves normales ces...

Le professeur achève la phrase :

- Élucubrations ! Ose le dire ! Sais-tu qu'un confrère mathématicien m'a prouvé que la chose est possible ?

- Ho ! Ho ! Alors ça change tout !

Il ignore le sarcasme :

- Voici ce que j'ai compris. Note que je te rapporte l'affaire avec mes mots parce que sa démonstration était touffue.

- Façon d'avouer que tu n'as rien compris.

- Qu'est-ce que tu vas chercher ? En fait, l'idée est très simple. Il nous dit que tout dépend de la structure physique de l'univers à partir duquel se place l'observateur.

- Je vois. Aussi bien, la terre peut ressembler à un bol, un cylindre, un manchon, un tore, un éventail, et - pourquoi pas ? -, osons l'absurde, un sphéroïde ; tout cela variant selon les caractéristiques de l'univers du point de vue duquel nous effectuons notre observation.

Idmon enveloppe sa fille d'un regard qui se voudrait inquisiteur :

- Je sens poindre le scepticisme sous cette tirade.

- Voyons, Dad ! Conviens que ni les sens, ni l'expérience, ni l'éducation ne nous disposent à accepter le monde dont tu me parles. La raison, le bon sens, l'intellect, notre corps même, tout en nous le rejette, l'abhorre, le vomit.

- Soit ! Alors parle-moi du monde tel qu'on le saisit par le biais de la physique quantique.

- Où cherches-tu encore à me conduire ? Changeons de sujet, veux-tu ? Et puis d'abord que vient faire ici la physique quantique, hein ?

- C'est que l'irruption de K en un point quelconque de l'univers n'est jamais ni simple, ni banale.

Hélène sourit :

- Sûr qu'un type qui voit la terre plate...

- Et qui prétend que de la raison naît l'illusion...

- N'importe quoi !

À son tour, le professeur sourit :

- Sais-tu quelle est, selon K, la texture de notre univers, j'entends la substance dont il est constitué ?

Elle ne répond qu'après un instant de réflexion :

- De particules ? D'énergie ?

- De mots !

Elle hausse les épaules mais reste cantonnée dans son silence. Il poursuit :

- Derrière le mot, il n'y a que la raison, derrière la raison, l'illusion.

Elle ralentit avant d'arrêter le véhicule sur l'accotement :

- Mets-toi au milieu de la route voir ce que ça donne si je t'écrase avec une bagnole entièrement faite de mots.

Un peu consterné par une réaction qui lui paraît excessive, il fait un geste d'apaisement avant de contrer :

- Les mots construisent le décor dans lequel nous évoluons. Nul n'a jamais prétendu qu'un décor n'existe pas, tu rentres dans les décors, tu te fais mal, ça peut même te tuer, mais ça reste un décor, voilà tout.

La voiture repart. Hélène, qui en a assez de ces divagations, décide d'aiguiller leur conversation dans un autre sens :

- Bon ! Tu as rencontré K, disais-tu, et de quoi vous êtes-vous entretenus ?

- Il m'a dit des choses étranges.

Hélène éclate franchement de rire :

- Serait-il devenu normal, par inadvertance ? La terre lui serait-elle apparue sous la forme d'un globe ?

Idmon se fâche un peu, mais tranquillement :

- Pourquoi te moques-tu de lui ? C'est un brave homme.

- Excuse-moi, je suis un peu tendue. Quelles choses étranges ?

2. Monsieur K.

Il nous paraît indispensable, ici, d'ouvrir un chapitre pour relater l'entretien du professeur avec monsieur K, évènement dont il est

question lors de la conversation entre Hélène et Idmon.

À peine réglées les formules de politesse, quand les deux amis se rencontrent, fidèle à ses habitudes, K attaque fort, ce jour-là : « La raison invente un mot vide : *Dieu*. Elle ne met rien dedans, elle ne peut rien y mettre, fors des fables inconsistantes. *Dieu* condense son impuissance à saisir un univers trop complexe pour elle.

Le professeur intervient avec prudence :

- Hem !

L'autre continue sur sa lancée :

- L'athée intégriste de base prend le mot *Dieu*, le secoue, l'épluche. « Quoi ! Dit-il, mais il n'y a rien ! » Bien sûr, qu'il n'y a rien ! Puisqu'on n'a rien mis dedans !

- Tu n'as pas tort, on devrait réfléchir avant de devenir un athée intégriste de base !

- Le fait est que nous sommes tous des idolâtres, assène K.

- Je me suis déjà fait cette réflexion.

- Sans doute ! Vois-tu, Idmon, lorsque tu demandes au premier venu par quel terme on désigne celui qui s'oppose à l'athée, ne prenant pas la peine de réfléchir, neuf fois sur dix, il rétorque : « le croyant ».

- Pour ma part, j'inclinerais à dire, soit un théiste, soit un déiste. Mieux, pour te confier la chose comme je la vois, si l'athée désigne celui qui est sans dieu, celui qui possède un dieu est proprement un... philothée, non ?

Plissement métopique de K :

- Un quoi ?

- Philothée.

- Mais ce mot n'existe pas !

Idmon se récrie :

- Ah, mais pardon ! Il n'existait pas, mais à présent que je l'ai inventé, il existe bel et bien. Du reste, il ne sort pas du néant, je l'emprunte au grec *philothéos* qui signifie « qui aime dieu ». Et toc !

- C'est pour ça que je t'estime, que je nous estime, devrais-je dire, cette clarté de ta vision, cette lucidité...

Le professeur coupe court à l'accumulation qui menace :

- Tu prétendais que nous sommes tous des idolâtres.

K devient songeur, s'exprimant à mi-voix :

- À l'exception de ceux qui sont inspirés, devrais-je préciser, on ne sait jamais. Qu'importe !

Il s'adresse à Idmon :

- Oui, tous des idolâtres. Car vois-tu, un athée est précisément un croyant.

- Je n'en ai jamais douté. Il croit qu'il ne croit pas en dieu.

- Il croit que c'est une question qui ne se pose pas.

- Pas plus que celle de la mort. Mais, mon cher Philip (c'est le prénom de K), pourquoi m'entretenir de ça ?

- Ne te semble-t-il pas que l'athéisme est une foi comme une autre ?

- Assurément, ni plus, ni moins irrationnelle qu'une autre.

- Ce à quoi il convient d'ajouter : ni plus, ni moins dangereuse qu'une autre.

Idmon secoue le chef :

- Quelle croyance ne l'est pas, je veux dire dangereuse ? Dès lors qu'elle est un levier du pouvoir, elle devient une arme dans la main des ambitieux. Je ne vois pas pourquoi tu m'entreprends sur un sujet à propos duquel tu sais que nous sommes d'accord.

K prend un air ennuyé :

- C'est tout l'effet que ça te fait ?

- Quoi donc ?

- De savoir que nous sommes tous des idolâtres ?

Soupir exacerbé d'Idmon qui se rend :

- Vas-y ! Je t'écoute.

K se concentre un instant :

- L'homme a créé les dieux à son image.

- Xénophane de Colophon le prétendait.

- Il soutenait aussi que ce mot *dieu* n'est qu'une abstraction. Un éjet bizarre dont on ne peut rien affirmer, ni qu'il est bon ni qu'il est mauvais, juste, vrai, parfait, que sais-je encore. Pour lui, le divin est

inaccessible à l'esprit de l'homme.

Le professeur fait la moue :

- Sans doute, et ça le restera tant que *dieu* continuera à ne pas exister.

- Ou à faire semblant de ne pas exister, renchérit K. Revenons à ces dieux que l'homme a créés.

Idmon précise :

- Et qu'il a créés à son image.

- Premièrement, ils ne sont pas vraiment satisfaits de cette image humaine qui est la leur.

- Je les comprends.

K sourit :

- Mais, comme, en parallèle, ils sont pourvus de pouvoirs qui dépassent, et de loin, ceux des hommes, ils s'en satisfont.

- Comment faire autrement ?

- Résumons, cher Idmon, on est donc en présence de deux blocs : les hommes d'un côté, de l'autre les dieux.

- Dieux qui sont le produit de la raison humaine.

- Et qui existent bel et bien.

Le professeur soulève une objection, ce qui est assez rare pour être signalé :

- Mais s'ils ne sont qu'une fiction, comment existeraient-ils ?

- À quoi servirait-il d'avoir créé des dieux qui n'existent pas ? Impie que tu es. Ils existent.

Idmon examine l'argument avant de se décider :

- Recevable ! J'admets qu'ils doivent exister.

- Il faut à présent établir une cosmogonie qui explique le monde, qui lui donne un sens.

- Tu parles d'un sens sur lequel peuvent agir les hommes, je présume.

- Précisément. L'homme doit être au cœur de la création. Ce qui l'autorise à mettre le grappin dessus.

Monsieur K se tait. Idmon l'interroge du regard, ce silence qui s'éternise l'incommode :

- Alors ? La suite, Philip, la suite !
- Un seul moyen. Il, l'homme, sera d'essence divine ou, au minimum, le représentant des dieux dans la création. Il doit être le régule de l'univers, en constituer la plus noble partie.
- Comment faire ?
- Il passe un accord avec les dieux.

Idmon s'esbaudit :

- Bien sûr ! Maintenant qu'ils existent, c'est facile.
- Voilà, leur dit-il, vous allez transmettre votre parole à vos prêtres. Concernant la genèse de tout ce qui est, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, le ciel, la mer, les montagnes, les arbres, les animaux, racontez ce que bon vous semble. Il est toutefois un point sur lequel vous nous obligeriez en le prenant en compte.

Mimique interrogative d'Idmon :

- Et quel est-il, ce point ?
- Vous ferez l'homme à votre image. Dans tous les cas, faites en sorte qu'il possède quelque chose de la divinité.
- L'homme a donc créé les dieux à son image pour qu'en retour ceux-ci lui rendent la pareille.
- Échange de bons procédés.
- Pourtant, Philip, si l'homme a créé des dieux qui lui sont infiniment supérieurs en puissance, comment les contraindrait-il à obtempérer à son exigence ? Ne peuvent-ils passer outre sa demande ?

Geste de dénégation de K :

- D'abord, il leur reste toujours une certaine reconnaissance, serait-elle minime, à l'égard de leurs créateurs, et surtout, l'homme dispose d'un moyen de pression drastique.
- Quel est-il ce moyen ?
- Voilà, leur dit-il, si vous ne nous donnez pas satisfaction, nous ne croirons plus en vous. Nous vous renverrons à l'oubli, nous fabriquerons un nouveau panthéon dont les hôtes nous seront propices.

Le professeur est enthousiaste :

- Imparable ! Ça expliquerait toutes ces religions.

- Chaque collectivité humaine invente des dieux qui servent ses intérêts, ses aspirations, ses ambitions.
- Mon cher Philip, la limpidité de ta vision me transporte d'admiration.
- Je ne sais pas faire autrement qu'être génial. Mais comme ce n'est pas moi l'auteur de ce que je suis, je n'ai aucun mérite à cela.
- Remercions donc les dieux pour la grâce qu'ils t'ont faite.
- Ou les non-dieux, au cas où je serais athée.

Le professeur claque des doigts :

- Un instant, veux-tu ? Il me semble que nous omettons un point essentiel.
- Et lequel ?
- Justement, ton histoire de dieux ne fonctionne pas avec les athées.

K hausse les épaules :

- Bien sûr que si !
- Explique, voir.

K inspire profondément avant de foncer :

- On va simplifier. Essayons de définir ce qu'est un athée. Voyons ! L'athée croit qu'il ne croit pas, mais que ne croit-il pas ?
- Aux clergés ? Aux rituels ? Aux représentations ? À la révélation ? Aux dieux eux-mêmes ?
- Voyons les catégories suivantes : idolâtres, anticléricaux, irréligieux, matérialistes, agnostiques. Nient-ils catégoriquement la divinité ?

Idmon manifeste son indécision par une moue :

- Je te le demande.
- Les premiers adorent des images plus ou moins fantaisistes qui représentent on ne sait trop quoi. Par exemple, ceux qui croient que l'homme s'est fait lui-même, qu'il est le maître du monde et le seul.
- Un instant ! Philip, ne parlerais-tu pas de cette variété spécifique que nous nommerons les anthropolâtres ?
- Ne préférerons-nous pas le terme autolâtre à ton anthropolâtre barbare ?

- Si fait ! Ils ne tolèrent rien qui leur soit supérieur.
- C'est, en effet, un genre singulier d'idolâtres. Ils ne sont pas proprement athées, ils ne sont que naïfs autant que l'est l'objet de leur foi. Mais laisse-moi continuer. Les deuxièmes contestent au clergé sa légitimité en tant que truchement du dieu sur terre.

Idmon fait non de la tête en répondant :

- Ils ne sont pas forcément athées non plus.
- Les troisièmes rejettent la piété et les manifestations cultuelles, liturgie, rites, bla-bla afférents.
- Ce qui ne les empêche pas d'admettre un dieu indifférent au sort des hommes, dieu dont ils n'ont, par conséquent, aucune raison de se soucier.

Philip se recueille un instant avant de poursuivre :

- Les quatrièmes rejettent toute métaphysique.
- Qu'il y ait ou non un dieu ça ne se discute pas.
- Les cinquièmes sont les cinquièmes.

Idmon hausse les sourcils :

- Ça se complique.
- Que serait selon toi un athée *stricto sensu* ?
- Il appartiendrait à la quatrième catégorie puisque la cinquième est la cinquième.

Monsieur K, en riant :

- Mais encore ?
- Un jour, j'ai rencontré un type qui m'a déclaré ceci : « La question des dieux ne se pose pas, ils sont, ils ne sont pas, on s'en moque. L'important c'est de savoir si on en a besoin ».

Philip s'exclame :

- Admirable ! Et lui ? En avait-il besoin ?
- Il m'a répondu que ça dépendait des circonstances.
- Les dieux n'existeraient que lorsqu'on en a besoin ?

Et pourquoi pas demandent, se soulevant, les sourcils d'Idmon qui ajoute :

- En quoi serait-ce impossible ? Par définition, le dieu peut tout. Je

ne vois pas pourquoi il n'existerait pas quand ça lui chante.

- Nous dirons donc que pour celui qui croit en eux, les dieux existent, ce qui ne prouve pas qu'ils existent.

Idmon croit bon de préciser :

- Ni qu'ils n'existent pas. Et pour les autres ?

- Idem.

Idmon, qui juge essentiel de bien comprendre reformule :

- Selon toi, pour ceux qui croient qu'ils n'existent pas, les dieux n'existeraient pas ?

- Sans que ceci ne démontre rien.

- En somme, nul besoin de démonstration, les choses seraient vraies parce que j'y crois. Que faut-il en conclure ?

K se concentre longuement avant de se décider :

- Je vais te livrer le fond de ma pensée.

- Comme ta pensée est à double fond, ce n'est pas pour me rassurer.

- Ça tombe bien parce que j'ai deux hypothèses.

Là-dessus, oublieux de ce qu'il se préparait à exposer et probablement en quête d'anges hypothétiques, ce qui serait bien de lui, K se met à scruter le ciel, attitude qui agace Idmon :

- Eh bien ! Qu'attends-tu ? Vas-y ! Fends-toi de tes hypothèses !

- Primo : les dieux existent, mais ils font semblant de ne pas exister.

- Et pourquoi cela ? Demande Idmon.

- Dame ! Pour enquiquiner ces humains prétentieux.

Idmon fait la grimace :

- Et l'autre hypothèse ?

- Secundo, les dieux n'existent pas mais ils font semblant d'exister.

- Logique ! Observe Idmon. Sans doute pour la même raison ?

- Pour la même raison, confirme monsieur K.

Idmon prépare une objection, mais d'un geste, Monsieur K lui intime de garder le silence :

- Tu prétends que mon histoire ne fonctionne pas avec les athées ?

- En effet.

- Tu te souviens que l'homme a créé les dieux suivant les modalités que je t'ai décrites.

- Je m'en souviens.

- Et avant qu'il ne les ait créés, qu'était-il, notre homme ?

Idmon, un peu étonné :

- Animiste ?

- Et pourquoi pas athée ?

- Ce sont les athées qui auraient inventé les dieux ?

- N'est-ce pas évident ?

- Si... Non... Euh...

Là-dessus, sonnerie du téléphone d'Idmon. Il jette un coup d'œil sur l'écran avant de l'empocher. Philip s'en émeut :

- Tu n'écoutes pas ?

- Ça peut attendre. Continue, je te prie !

Satisfait, K se frotte les mains avant de conclure :

- Celui-ci nous dit : « Je crois que les dieux existent », celui-là : « Je crois que les dieux n'existent pas ». Lequel a raison, celui qui croit ou... celui qui croit ?

Idmon qui a récupéré se hasarde :

- Au fond, ces deux là s'entendent sur l'essentiel, à savoir que croire est un impératif chez l'homme.

- Exactement ! Il est une machine à croire et, de préférence, à croire ce qui l'arrange ; à défaut, plutôt que rien, il croira n'importe quoi.

- Oui ! À la condition que ce soit bien emballé.

- Naturellement !

- Alors, selon toi, l'objet de leur dissentiment, dieu, pas dieu, serait accessoire ?

Signe affirmatif de K :

- Athée ? Déiste ? Théiste ? Ou... comment dis-tu ? Philothée, fariboles que cela. Il semblerait que nous soyons viscéralement idolâtres et que nous le soyons pathétiquement, ajouterai-je.

Un point turlupine Idmon :

- Et les cinquièmes qui sont les cinquièmes, les agnostiques ?
- Ce sont des individus qui croient qu'ils ne savent pas ce qu'ils croient.

3. Les dieux.

Nous voyons combien discutable, simpliste, presque puéride, est la vision qu'ont nos amis de la religion.

Ici, une petite digression s'impose. L'équité nous obligerait à aller voir du côté des dieux ce qu'ils en pensent. Mais, ainsi que le dit K, ce « *mot dieu n'est qu'une abstraction. Un éjet bizarre dont on ne peut rien affirmer; ni qu'il est bon ni qu'il est mauvais, juste, vrai, parfait, que sais-je encore ?* ». Celui qui prête des attributs, des qualités, au dieu, le tire vers lui. En le tirant vers lui, il s'en éloigne. Acceptons-le, le divin est trop complexe pour qu'un esprit humain puisse l'appréhender.

Laissons de côté la question de leur taille. Ils sont ubiquistes et protéiformes, ubiquistes en ceci qu'ils peuvent être, simultanément, en plusieurs lieux du temps et de l'espace, à la fois que nulle part, et protéiformes pour ce que chacun les voit tels qu'il veut bien les voir, ce qui, justement, consiste très souvent à ne pas les voir. Du point de vue des dieux, d'abord, la terre c'est pas grand-chose, a fortiori, ce qui se déplace à sa surface, dans les airs, les eaux, sous terre, tout cela, est-il pour eux un peu pareil, c'est-à-dire moins que rien. Ils ne voient pas vraiment de différence entre un moineau, un éléphant, un calmar, un lombric. Ils s'amusent avec sans y penser. L'homme est pour eux une bestiole parmi les quelques huit à douze millions d'espèces qui vivent sur terre, point final. D'ailleurs, les faits exposés ici sont confirmés par les relations mythologiques concernant la sexualité des dieux. Cygnes, chevaux ou juments, taureaux, vaches, serpents, bref tout y passe, non qu'ils soient zoophiles, mais tout simplement en raison de ce que le plaisir qu'ils trouvent à simuler la fonction génésique n'est pas moindre pour eux selon qu'ils utilisent telle forme ou telle autre. En résumé, il est très peu de dieux qui soient capables de distinguer un primate d'un poisson ou d'une chauve-souris.

Revenons aux faits.

Cependant que se déroule sur terre une conversation que chacun, selon les convictions qui sont les siennes, jugera plus ou moins intéressante, voici que Zeus, qui s'ennuie un peu depuis quelques siècles, l'entend incidemment.

Il y en a qui se demandent : « Pourquoi Zeus ? ». Il se trouve qu'à ce moment-là, c'est précisément lui qui se trouve en ce lieu. Le narrateur n'y peut rien.

N'ayant plus grand chose à faire, Zeus, zoologue averti, spécialisé dans les primates, passe le plus clair de son temps à observer les hommes et à écouter leurs élucubrations qui le font beaucoup rire. Même d'essence divine, un neurasthénique trouve un grand réconfort dans l'hilarité. Il entend donc l'affirmation de monsieur K selon lequel l'homme a créé les dieux à son image. Là, il s'écroule de rire, il se roule par terre. Façon de parler, car tant par la physionomie que par la substance, les dieux du ciel diffèrent des hommes, au reste, leur forme est fluctuante, ce qui a déjà été précisé. Présentant, à cet instant, l'apparence d'une carpe, Zeus se gondole littéralement.

Ne pouvant garder pour lui seul cette jubilation, il décide d'en faire part aux autres dieux.

Avec les avancées du matérialisme liées à la modernité, l'espace spirituel s'est rétracté, ce que voyant, la plupart des divinités ont choisi d'émigrer vers des univers plus confortables, partant, il est devenu difficile de les contacter. Quant à celles qui sont demeurées, faute de place, elles doivent se faire discrètes. Il reste bien les dieux des grandes religions monothéistes mais ce sont des pisse-froid solipsistes qui n'ont aucun goût pour la rigolade. Béhémot - cryptonyme de Mammon -, dieu dominant autant qu'incognito de l'univers humain sur laquelle il pèse sous main, ne pense qu'au pognon, au demeurant, il ne croit pas en l'existence des dieux (il est athée). Ultime recours, les déesses attachées à la débauche, mais par les temps qui nous occupent, celles qui subsistent sont très sollicitées, aussi, Zeus hésite-t-il à les déranger. Aphrodite a monté une chaîne transnationale de lupanars et prestations connexes (ça va de soi), sorte d'agences multiservices conçues pour éponger les liquidités diverses des V.I.P., érotiques et financières ; Ishtar s'est

reconvertie dans l'armement, ses usines produisant accessoirement des sextoys high-tech, il est sans nouvelles de Hathor.

Il consulte son annuaire des divinités et décide d'appeler Freyja.

Après avoir fait pousser opportunément un bras à la carpette, il s'empare du téléphone.

Une précision d'ordre technique s'impose à ce point du récit. Le téléphone des dieux n'a rien à voir avec ce que les humains appellent ainsi, malgré qu'il soit assez voisin dans sa destination. On a donc baptisé son système d'exploitation *théoïde* et l'engin lui-même « théophone ».

Il s'agit d'un mode de transmission à distance. Cela ressemble à de la télépathie, mais au lieu d'envoyer des représentations psychiques, ce sont des formes verbales qu'il véhicule. En effet, ceux qui la pratiquent savent qu'il est impossible de raconter par télépathie des blagues, sauf si elles sont au énième degré, et encore. Donc, les dieux recourent au téléphone pour échanger leurs plaisanteries.

Le *théophone* de Zeus ressemble à une conque marine, non qu'il s'agisse de l'aspect standard du téléphone divin, mais en raison de ce que c'est un cadeau de Poséidon. Dans un premier temps, Poséidon lui avait fait don d'un appareil qui affectait la forme d'un cheval, mais c'était vraiment trop difficile de l'attraper aussi le remplaça-t-il par la conque.

Adoncques, Zeus appelle Freyja. Pourquoi Freyja, déesse d'un panthéon étranger alors qu'il pouvait aussi bien se rabattre sur Aphrodite ? Le scribe qui rapporte ces événements se contente de les transcrire tels qu'ils surviennent. Pour ceux qui en ont, qu'ils adressent leurs récriminations directement à Zeus.

Zeus : Ého, ého, Freyja, tu es là ?

En effet, on ne dit pas « allo ! » mais « ého ! » chez les dieux, ce qui est normal puisque leur téléphone n'est pas un téléphone.

Freyja : Zeus, par Odin, que me veux-tu ? Je suis en plein travail.

On sait en quoi consistent les activités de Freyja. La guerre et le sexe sont ses champs d'action privilégiés. Imaginant qu'elle s'exerce, à ce moment précis, à conjuguer les deux, le lecteur reconstituera, à sa convenance, la situation dans laquelle se trouve Freyja.

Zeus : J'en ai pour deux secondes. Tu m'en voudrais de ne pas t'avoir

raconté la dernière.

Freyja : Dépêche-toi, s'il te plaît !

Zeus : Figure-toi qu'il y a en bas un type qui affirme que l'homme a créé les dieux à son image. Ha ! Ha ! Ha ! Trop drôle, non ?

Freyja : ?

Zeus : Ého, ého, Freyja ! Maudit engin, ça fonctionne quand ça veut. Il faut dire que la conque est très franchement portée à la friture, ce qui est dans l'ordre, venant d'un appareil marin.

Freyja : Je t'entends mais je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Zeus : L'homme a créé les dieux à son image. Réfléchis !

C'est le bide, Zeus le voit bien. Ce qu'il ne comprend pas, c'est pourquoi son histoire ne fait pas rire Freyja.

Freyja : C'est quoi un homme ?

Et elle coupe la communication.

« Hélas ! Se désole Zeus, abandonnés par l'homme, en retour, les dieux l'ont oublié. »

Il décide de la rappeler : « Ého, Freyja, ého ! Flûte ! Le répondeur. »

4. Épilogue.

Il est dix-neuf heures lorsqu'Hélène et Idmon arrivent à l'institut. Le domaine est ceint d'un mur de pierres assez haut, dans les quatre mètres. Le portail franchi, Hélène et le professeur, pénètrent dans un parc immense. La voiture ne peut pas faire autrement, puisqu'ils sont à l'intérieur d'icelle.

Tout ici respire le calme, la tranquillité, presque le recueillement. Le vert soigneusement entretenu des pelouses est sillonné par un enchevêtrement d'allées piétonnes. Beaucoup d'arbres, cèdres, bouleaux, érables, marronniers, mais dans un espace clairsemé. Pas d'ombres touffues, massives ou inquiétantes, juste une étendue aérée. Quelques haies, des tonnelles, une gloriette, des bassins où jaillissent des jeux d'eau, des bancs. Au bout d'une vaste allée bordée de platanes, à l'approche des constructions, fleurissent des parterres. Les bâtiments consistent en des pavillons en rez-de-chaussée, pas d'étages, à l'exception du castelet du dix-septième siècle, peut-être du

dix-huitième, coiffé d'ardoises devant lequel la voiture vient s'arrêter en douceur.

Idmon sort ses bagages. Se préparant à étreindre sa fille sur le départ, le téléphone tintinnabule, le professeur s'en saisit :

- Idmon !

- ...

- Écoute, j'arrive juste. Je m'installe et on se retrouve au bar dans, mettons, une heure. Ça te va ?

- ...

Avant de le rempocher, il laisse errer un œil sur la façade de sa bécane :

- Flûte, j'avais complètement oublié ce message.

- Eh bien ! Écoute-le ! Lui suggère Hélène.

Il met accidentellement l'appareil en mode haut-parleur. Se fait alors entendre une voix grave, basse, profonde, qui évoque le grondement du tonnerre : « Ého, Freyja, ého ! Flûte ! Le répondeur. »

Ω

Antigê, 17-04-2123 17 heures 30.

Et voilà que je me rendors, ou que je me réveille, je ne sais plus.

Bordel ! Un hélicoptère (on les appelle ainsi à cause de la nature du carburant qu'ils utilisent), je jette un œil dans la rue, il y a des voilures (voitures vélivoles) partout, des motos à pédales. Je reconnais l'insigne du S.S..

Terre, 17-04-2013, 17 heures 30.

La poésie n'a pas vocation à être comprise, sinon elle ne serait pas poésie. Elle fonctionne sur le registre du rêve qui n'est bien évidemment pas ce que la raison nomme « rêve ».

Les amibes.

Note liminaire.

Le lecteur ne saurait s'imprégner de ce petit conte sans une mise en condition préalable.

L'univers des amibes appartient à une dimension (commodité sémantique) singulière, résolument étrangère à la nôtre.

Pour elles, l'existence de la planète Terre et de tout ce qui gravite à sa surface n'est qu'un délire postulé par des esprits irrationnels.

Ce lecteur, s'il possède un T.M. (= transmigreux, pour les non-initiés) gagnera à l'utiliser. S'il en est dépourvu, il devra faire appel à son imagination en essayant de faire abstraction de sa propre réalité et de tous les présupposés qui concourent à la croyance en cette réalité.

Qu'il devienne amibe !

Deux amibes en vadrouille, amies de toujours, se croisent au détour d'un intestin quelconque. Elles se nomment Khi et Bêta (ce sont des amibes grecques). Après les salamalecs d'usages, voici que, sans plus de façons, Khi déclare : « Je suis persuadée, aujourd'hui comme jamais, que les hommes existent.

Bêta ricane :

- Ne recommence pas à me prendre le chou avec tes billevesées, veux-tu ?

Khi se gendarme :

- Et pourquoi ton incrédulité serait-elle moins stupide que mes croyances ? Comment sa seigneurie explique-t-elle par exemple l'apparition de substances clairement synthétiques depuis quelques « u-chrones » dans notre système écologique ? »

Il est bon de savoir que nous autres, amibes, vivons dans un ordre temporel absolument sans rapport avec celui que la théorie suppose aux hominiens. C'est pourquoi nous ne possédons pas de montres, l'« u-chrones » est une unité d'espace-temps. Mais pour tout dire, il n'existe pas de vocabulaire qui permettrait de le décrire, tant il est vrai que notre système de représentation est absolument étranger à ce que les humains pourraient concevoir (en admettant, naturellement, que les dits humains existent).

Bêta se justifie : « Ce n'est pas parce que nous ne savons pas l'expliquer qu'il faut faire intervenir des forces surnaturelles, la magie, les hommes, et puis quoi encore ? Des moutons ? Des baleines ? Des flêtres à queue trefaille ?

Khi ouvre de grands yeux :

- Que sont des moutons, des baleines, des trèfles à quatre feuilles ?
- Pas des trèfles à quatre feuilles, des flêtres à queue trefaille ! Ce que sont des moutons, des baleines, des flêtres à queue trefaille ? Mais ça n'existe pas, ma belle ! Ce sont juste des assemblages aléatoires de phonèmes qui ne signifient rien. »

Khi monte sur ses grands chevaux.

Ici, l'ouverture d'une parenthèse s'impose. Le cheval est totalement étranger au monde des amibes. Pourquoi Khi monterait-elle donc sur un animal chimérique ? Pourquoi parlé-je d'un cheval, alors que ce mot n'existe pas dans notre vocabulaire ? Sans doute, chers amis rhizopodes vous posez-vous la question. Qu'est-ce qu'un cheval ? - ou plutôt un chevaux, pourquoi dis-je « un cheval », moi ?

Voici la réponse. Ce genre de troubles coïncide avec l'énigmatique apparition de certaines substances synthétiques (dont il a déjà été question) parmi lesquelles une variété particulière s'est révélée éminemment toxique pour nous autres les amibes. En général, son ingestion provoque la mort de la malheureuse victime. Mais auparavant, il se produit un phénomène de paraphasie (ou de glossomanie), qui consiste à introduire des mots inventés dans le discours, ce qui le rend très difficile à appréhender. Nous nommons ces substances des O.G.M. (Objets Gastronomiques Mortifères). À l'évidence, je suis atteinte comme l'est près probablement Bêta. Dommage !

Beaucoup de mots pour dire qu'un chevaux n'existe pas.

Où en étais-je, moi ? Ah, oui ! Donc, Khi monte sur ses grands chevaux (ce qui est dit est dit) : « Vous les ananthropes*, aussitôt qu'on vous sort de votre petit univers étriqué, votre cerveau se bloque.

Haussement d'épaules (ou ce qui en tient lieu) de Bêta qui choisit d'ironiser :

- Pas du tout ! Nous avons beaucoup d'imagination. Tu veux des

hommes ? Je vais t'en donner ! Je les vois bien bipèdes, et même orthoscèles, tes machins. Tiens ! Pourquoi ne seraient-ils pas édriophthalmes, énantiomorphes, et pentadactyles. Oh ! Mais c'est extraordinaire ! Ils sont sexués, peux-tu imaginer cela ? Ah ! J'ai une apparition ! Ils sont recouverts d'un tégument de texture artificielle, des vêtements, qu'ils appellent ça...

- Tu tournes toujours tout en dérision, dès lors que ça te dépasse. Pourquoi les hommes devraient-ils être monstrueux et fous ? S'empaqueter dans des téguments artificiels, non mais, des fois ! Pour quelle raison ne nous ressembleraient-ils pas ? Je suis sûr qu'ils sont aussi beaux que nous et certainement possèdent-ils une intelligence infiniment supérieure à la nôtre.

- S'ils n'existent pas, on se demande à quoi ça peut leur servir. »

Qu'on me permette une nouvelle digression. Nous nous flattons, nous autres amibes, d'être d'une très grande beauté. Physiquement notre apparence voisine avec la perfection. Aucune autre espèce biologique connue ne peut prétendre rivaliser avec nous sur ce point. Nous sommes les chefs-d'œuvre de la création.

Revenons à nos amies, puisque les moutons n'existent pas plus que les chevaux (ou les chevaux, va savoir).

Khi brûle visiblement de demander quelque chose, mais elle ne l'ose pas. Bêta, qui s'en rend compte, l'aiguillonne : « Qu'est-ce qui te chagrine ?

Khi se lance :

- Ça veut dire quoi, sexué ? »

* Ananthrope : Nom et adjectif. Chez les amibes, désignent celles d'entre elles qui ne croient pas en l'existence de l'homme.

Ω

Terre, 17-04-2123 17 heures 30.

De la cage d'escalier monte un hourvari d'enfer, galopades, éclats de voix, métal crissant contre les murs, chocs contre les rampes. Le silence se tait, faut dire qu'il n'a pas le choix.

Je crois que c'en est fini de moi.

La solution de repli, ma dernière chance, avec un peu de pot, ils croiront que je n'existe pas.

Je me réveille, ou je me rendors.

Terre, 17-04-2013, 17 heures 45.

La poésie aspire au « mystère » (d'aucun userait du mot « divin »). Je ne parle pas de cette objet dont les temples sont vides, ni d'un au-delà incertain ou fictif. Ce « mystère » dont je vous entretiens nous vient de l'intérieur, c'est celui que nous devons apprendre à rêver plus fort que la réalité.

La bauge.

En cet instant précis, le docteur D. J., psychiatre, ne présente rien que de très ordinaire dans son apparence, si l'on ne tient pas compte de sa paire, immense, de cornes, genre oryx, qui, presque, touchent les stalactites du plafond, et de ses crocs, façon machairodus, qui, de la mâchoire supérieure, lui tombent sur la poitrine.

Ses tentacules sont à peine visibles.

Il s'adresse à moi dans un sifflement, ce qui me permet de noter qu'il possède une langue bifide comme en ont les ophidiens : « Voyons, monsieur K, Parlez-moi de vos voyages dans votre au-delà... Au-delà de quoi, au juste ?

Il arrive très souvent que monsieur K soit mon identité, aussi comprends-je immédiatement que je suis le destinataire de la question. Il faut préciser qu'il n'y a personne d'autre que lui et moi dans l'ancre qui lui sert de cabinet de consultation, ça aide.

- Des mots. Il s'agit de voyages au-delà des mots.

- Il me semble, jusqu'à présent, que cet au-delà des mots, aussi ineffable soit-il, vous parvenez très bien, en tout cas, pas si mal que ça, à le traduire en mots, justement.

« Quoi ? » Me demandé-je en silence pour qu'il ne m'entende pas, demeurant, par le fait, coi.

Face à ma réserve il tente de débroussailler le terrain :

- Ces voyages, monsieur Cigali, pourriez-vous m'en faire une description ? Que sont-ils ? Où allez-vous ? Que faites-vous ?

Monsieur Cigali ? J'ai dû devenir un autre inopinément. Comment s'en est-il aperçu ? Il doit être télépathe, en plus il sait mon nom de l'autre. Je choisis de répondre pour l'embrouiller :

- Je l'ignore, je pars. Vers l'intérieur, vers l'extérieur ? Comment savoir ? Je vois des champs d'étoiles à perte de conscience. D'immenses étendues entrecoupées de déserts obscurs. On ne peut même pas parler d'immensité...

Il me coupe :

- Que prenez-vous comme psychodysleptiques ?

- Je ne prends aucun psychotrope, docteur, et en règle générale, le moins de médicaments possibles.

- Alcool ? Fumette ?

- Un demi de bière tous les six mois, et je ne fume, occasionnellement, que les produits délivrés par les bureaux de tabacs patentés.

- Vous n'êtes pas tenté ? Il n'a pas pu se retenir.

Je le dévisage longuement pour bien lui faire comprendre en quelle estime je tiens sa vanne avant de répondre :

- Pourquoi ferais-je cela ?

- Je ne sais pas, moi. Beaucoup de gens se chargent en trouvant la chose naturelle.

- Voyez-vous...

Je fais une pause avant de reprendre :

- Voyez-vous, j'ai un excellent motif de ne pas m'envoyer en l'air avec quoi que ce soit.

Je m'arrête. Il attend la suite, j'attends aussi parce que j'aime beaucoup attendre à plusieurs, c'est plus convivial. À lui, visiblement, la chose déplaît, aussi me presse-t-il :

- Un motif ? Lequel ?

- J'ai essayé l'alcool à doses intensives, le shit, et nombre de produits que nous qualifierons innocemment d'illicites. Mais...

J'accompagne d'un petit bruit de langue ma dénégation de la tête. Il m'encourage :

- Mais ?

- Je ne supporte pas, ça me rend trop normal.

Une de ses canines vient de tomber, peut-être manifeste-il ainsi son trouble. Il n'a pas l'air de s'en être aperçu, pourtant un machin de près d'un kilo... enfin, bref.

- Très bien, me relance-t-il, où en étions-nous ? Ah ! Oui ! Les voyages dans votre espace comique... pardon ! Dans votre espace cosmique intérieur. Vous pouvez me le décrire ?

- Oui ! Si vous parlez mon idiolecte.

- Je préférerais le français, l'anglais ou le guanhua.

- Ce n'est pas possible. Lui rétorqué-je.

- Tiens donc ! Et pourquoi ?

- Parce qu'il s'agit d'un univers personnel totalement étranger à la réalité quotidienne que véhicule le langage courant.

- Essayez !

- Je vous aurais prévenu !

Il fronce les sourcils, ce qui produit un effet bizarre puisque viennent de lui pousser deux tentacules genre stylommatophores (comme les escargots, en somme) au bout desquels ses yeux roulent, furibards, en se projetant dans ma direction.

- Cessez de tergiverser. Bave-t-il beaucoup (les gastéropodes hurlent ainsi).

Pour éviter l'écœurante irruption des organes visuels dans mon champ vital, je dégaîne un lance-flamme que je règle à son intensité maximale.

Rétraction immédiate des yeux télescopiques. Je remise ce qui est devenu un briquet dans ma poche ventrale (je viens de m'apercevoir que je suis équipé comme un marsupial. Quels pieds ! Je dois chausser du soixante-dix).

- Alors ! Ces voyages, ce monde ou je ne sais quoi, ça vient ? Feule-t-il, ce qui, pour un machairodus, est dans l'ordre.

Mon anglische accent étant rubbish, j'opte pour le français en raison des difficultés que j'éprouve à prononcer les caractères chinois dont les aspérités m'écorchent le palais :

- Il s'agit d'un univers où tout est à la fois mouvement, odeur, forme, couleur, goût, musique, sans pouvoir dire que c'est ceci plutôt que cela.

- Synesthésie. Je vois ! Je vois ! Marmonne-t-il.

Je n'ose pas lui demander de me dessiner ce qu'il voit.

- La suite, s'il vous plaît !

- Et puis il y a les dieux.

Il se met à ronchonner :

- Les dieux, bien sûr ! Pourquoi n'y aurait-il pas de dieux ? Sinon de quoi serviraient les religions ? Voilà que je perds les pédales, moi ! Les dieux ? Échote-t-il (du verbe échoter signifiant faire écho, verbe que je viens d'inventer pour la circonstance. En effet, je trouve à hoqueter un côté vulgaire).

- Oui, les dieux !

- M'en direz-vous davantage à leur sujet, monsieur Cigali ? Que sont-ils ? Ou que ne sont-ils pas, d'ailleurs ? Puisque après tout, dans ce genre de situation, l'improbable devenant synonyme de possible, il faut s'attendre à tout.

J'observe qu'il n'a pas remarqué ma poche ventrale et mes pattes arrière démesurées. Apparemment, il me voit toujours sous les espèces de l'humain qui se nomme Cigali :

- Vous savez, docteur, je les appelle des dieux faute de posséder un vocabulaire appropriés pour les décrire. Dire qu'ils sont, qu'ils ne sont pas, c'est égal. En fait, ça n'a pas de sens. Tout ceci échappe au langage. Je désigne sous ce vocable de dieux ce qui constitue la respiration de l'univers.

Je pourrais parler de plérôme, d'éons, de Sophia, mais, attendu qu'en ce moment je suis une espèce de kangourou, ce serait incongru.

- Et pourquoi vous plutôt qu'un autre ? S'informe-t-il.

- Que voulez-vous dire, docteur ?

- Pourquoi êtes-vous appelé dans cet... au-delà, vous spécialement ?

- Mais, vous me comprenez mal ! Je suis loin d'être le seul à me rendre là-bas.

- Vous voulez dire que vous y rencontrez d'autres... humains ?

- Il n'y a pas d'autres là-bas. On y forme, ensemble, un seul.

Je sens crisser les engrenages sous sa voûte crânienne, voilà qu'il me pose (mécaniquement donc) une question débile :

- S'il vous plaît, monsieur Cigali, faites un effort de clarté.

Moi j'aurais dit « clarté ». Je pousse un cri inhumain (forcément puisque je suis un kangourou), qu'on pourrait traduire comme suit :

- Croyez-vous qu'il s'agisse d'un lieu que l'on peut dépeindre en projetant nos représentations sensorielles ? Je ne puis le décrire, c'est autrement, c'est au-delà des mots. Il n'y a pas d'individu. En quelque sorte vous emplissez l'espace. Vous êtes tout, donc il n'y a plus rien, ça va de soi.

Comme si c'était entendu et admis par tout un chacun ! Il faut convenir que traiter à partir d'un langage adapté à un univers physique un séjour qui ne l'est pas relève de l'exploit.

- Vous discutez avec vos... dieux, esprits, ou je ne sais quoi ?
- Discuter avec qui ? On n'a pas d'extérieur. La relation est abolie. On s'imprègne, voilà tout ! Croyez-vous qu'on y parle anglais, araméen, espagnol, arabe, français ? Est-ce que vous discutez avec les flux énergétiques subatomiques qui vous constituent ? Ou les individus qui peuplent votre jungle intestinale ? Et dans quelle langue ? Et si vous le faites, êtes-vous sûr qu'ils vous entendent ?
- Hem ! Pas faux, ce que vous dites, jusqu'à présent, je n'ai pas eu beaucoup de réussite dans ce domaine.
- Enfin, docteur, lorsque je vais là-bas, je n'existe plus, c'est facile à comprendre. C'est à mon retour que naissent les soupçons de mon voyage, quelques réminiscences, l'ombre insaisissable de souvenirs, des bribes indescriptibles attachées à je ne sais quoi, puisque j'ignore jusqu'à la nature de cet ailleurs, ma mémoire terrestre reconstruit des chimères. Je crois que je ne devrais rien me rappeler...
- Voilà qui est intéressant, me coupe-t-il, vous ne devriez pas vous en souvenir, dites-vous ?
- Exactement.
- Mais que faites-vous là-bas ? Pourquoi vous y rendre, alors ?
Ses yeux deviennent cyclopéen (au singulier, puisque il n'en possède plus qu'un au milieu du quoi ? Au milieu du front, bien sûr !)
- Qu'est-ce que vous foutez sur terre, docteur ? Vous souviendrez-vous de ce que vous y avez fait une fois mort ? Pourquoi y être venu, alors ? Pourquoi en partir, si vous y êtes si bien ?
- Bonne question.
- Comment saurais-je ce qui nous appelle là-bas ? Mais je sais ce que nous y faisons, nous respirons avec l'univers.
- Respirer avec l'univers ? Essentiel ! Comment la permanence des choses s'assurerait-elle si quelques uns d'entre nous ne se dévouaient pas pour respirer avec l'univers ? Que n'y ai-je pensé ! Mais encore...
- Nous entrons dans l'éblouissement. Quelque chose qui n'a pas d'équivalent dans les langues humaines. L'extase est un état merdique à comparer de ça.
- Oui, eh bien ! Si vous y étiez resté, dans votre moksha, je ne

friserais pas l'ictus en ce moment. Comment se fait-il que vous reveniez ? Puisque c'est si bien là-bas, pourquoi ne pas y rester ?

Il a formulé sa question sur le ton du reproche, non mais !

- Pourquoi restent-ils sur terre, ceux pour qui c'est si mal ici ? Pourquoi ne pas la quitter ?

- Parce qu'ils ne savent pas où aller, peut-être ? Hasarde-t-il.

Un aurochs passe (il n'y a pas d'anges ici). Je réalise que j'ai retrouvé une forme humaine. L'herbicide autant qu'imposante bestiole est passée entre le psychiatre et moi, en ce lieu précis où se trouvait le bureau.

Duquel bureau ne reste qu'un amas détritique, ce qui me permet de découvrir un animal bizarre blotti aux sabots du toubib (icelui ayant entre temps adopté l'apparence d'un silène). Pas de tête, une forme incertaine, quelque chose de gerbant, à vrai dire, si les amibes pouvaient avoir une taille pareille (deux mètres de long), je jurerais que c'en est une. En regardant bien je constate que le bestiau porte un vague tatouage dans lequel il me semble déchiffrer trois lettres, k, h, i, ce qui donnerait « Khi ». « Drôle de nom pour une amibe » me confié-je, m'étant réuni en plenum dans mon for intérieur, « ce doit être une amibe grecque ».

Très loin, j'entends hurler :

- Je vous demandais pourquoi vous revenez ! Et comment !

- Le retour ne serait pas évident s'il n'était programmé, docteur. Vous ne pouvez pas le savoir, mais de là-bas, la terre, le système solaire, et jusqu'à la galaxie sont imperceptibles. Il n'y aurait pas de rentrée possible sans quelques dispositions prévues dans ce sens.

Tout à coup, mon histoire semble le passionner :

- Lesquelles ?

- Pour ce qui me concerne, on pique un petit fanion mauve dans mon coin d'univers.

Il grince des oreilles (pas facile à réaliser) en vomissant quelques vipères écarlates (higelines).

- Vous vous moquez de moi ?

J'observe avec circonspection le monstre vautré entre ses pattes. Il ne me dit rien qui vaille, ce truc, en plus il ne me regarde pas en face.

C'est vrai qu'il n'a pas d'yeux. Par acquis de conscience, je lui envoie un message télépathique, sait-on jamais : « Gentil, Khi !

Auquel, contre toute attente, l'animalcule me répond avec agressivité :

- Va te faire enc... !

Je me rabats prudemment sur le psychothérapeute :

- Voyons, docteur, j'essaie de soumettre à la représentation des choses qui sont de l'ordre de l'incommunicable. Cette affaire de fanion n'est qu'une image. C'est en gros à cela que ça revient. Une sorte de balise. Lorsque est venu le moment pour les individus de réintégrer leur espace quotidien, chacune de ces balises aspire, en quelque sorte, l'esprit qui lui est attaché.

- Je comprends, vous ne revenez pas de votre propre chef, en somme, vous n'avez pas le choix.

- C'est ainsi. Nous sommes soumis à cet ordre supérieur des choses auquel nul ne saurait échapper.

- Dure fatalité ! Mais dites-moi, monsieur Cigali, si peu que ce soit, puisqu'il vous reste quelque chose de cette illumination, ne vous semble-t-il pas terne, à votre retour, notre monde ? Du fumier, une bauge ? Comment le supportez-vous ?

Je suis ravi d'être redevenu Cigali, (ou plutôt Philippe K), mais je le cache bien derrière ma trompe.

- Le pourceau aime sa bauge, et contrairement à ce que vous semblez imaginer, le rêve la lui rend plus belle.

- Comment cela ?

- Pas de bauge, pas de rêve.

Ω

Antigê, 17-04-2123 18 heures.

Communiqué du S.S. au S.A.P.U. : « Logement vide. Nous avons été victimes d'un canular. Tout est à l'abandon, lieux inoccupés depuis au moins cent dix ans. Ce KiE n'existe pas. La preuve est désormais faite ».

Note archivée au sein de l'Êgkêphalos sous la référence : 2123-04-17-0200-POESIE-KiE dans le « cumulus » des affaires classées.

Terre, 17-04-2013, 18 heures.

La poésie est ce lieu du réel que l'on ne peut aborder qu'en rêve.

La Nurembergeoise.

*Je me prénommait Sylvie, et j'étais une paranoète.
100% fiction. Toute ressemblance... et cetera.*

L'horreur dort parfois sous notre paillason et nous ne la voyons pas. Il arrive que la « protection des adultes vulnérables » frise, (cela se ferait-il par des chemins détournés), le crime contre l'humanité. Pour liquider ses dysgénètes, l'Allemagne nazie avait instauré le programme T4 qui consistait à les envoyer *ad patres* soit en les gazant, soit en leur injectant des substances médicamenteuses. On ne parle jamais des handicapés que tel pays (nous l'appellerons la *Gaule*), dans les années 40, a laissés, par dizaines de milliers, crever de faim dans des mouiroirs. En ce début de vingt-et-unième siècle, elle n'a pas perdu la main. C'est d'inanition que je suis morte, *suicidée* par une indifférence qui m'a « oubliée » jusqu'à ce que mort s'ensuive.

En matière de « mort miséricordieuse », la *Gaule* peut mieux faire.

En réalité, à travers mon cas se pose une autre question : au pays de Voltaire, la faiblesse serait-elle un crime ?

Au mépris des « Droits de l'Homme » dont ce pays s'enorgueillit d'être la terre, en *Gaule*, « État de droit » dit « démocratique », on a le « droit » de *claquer* comme une bête.

J'étais « libre » et « égale », résultat, je dors au cimetière. (Qui signifie dortoir, en grec, coup de bol).

En théorie, expression de la volonté générale affirmée par le suffrage majoritaire, la démocratie agit dans l'intérêt de tous. L'intérêt de tous est donc l'intérêt de la majorité.

Ainsi, en majorité, je serais démocratiquement morte dans mon propre intérêt général.

Démocratie ? « État de droit » ? République ?

Au courant d'air des mots, j'oppose la souffrance de ma dépouille momifiée.

Dans un « État de droit » démocratique, les faibles n'ont pas le droit d'exister. Néanmoins, comme on y est quand même « civilisé », on ne les tue pas, on les suicide.

Un mot sur la fiction de l'égalité des droits. *Nous n'avons réellement*

de droits que dans la mesure où nous avons les moyens de les faire respecter. Il en résulte ceci que plus on a de moyens, plus on a de droits. À l'inverse, quand on n'a pas les moyens de ses droits, il ne nous reste que ceux que l'on veut bien nous laisser, autant dire aucun ou presque. Sinon, je vivrais encore parmi vous, au lieu que d'être incroyablement morte. On le voit, dans son fonctionnement même, la Loi marginalise les faibles. Or, de la marginalisation à la criminalisation via l'exclusion il y a un lien quasiment fatal.

Pourquoi suis-je morte, ou de quoi ?

Du point de vue du juriste, la Loi régit des rapports et uniquement cela. Qu'ils soient entre des hommes, des groupes, des entités économiques, des paquets de nouilles, pour lui, c'est égal.

La dignité humaine, la conscience, la dimension psychologique ne constituent pas des critères juridiques. Seuls importent les faits, les actes, les preuves, ce qui est de l'ordre du tangible, du matériel, du mesurable.

Lorsqu'elle analyse un acte comme dans le cas de Mme S* (un maricide), en l'isolant de son contexte existentiel la Justice fait abstraction de la réalité vécue ou vivante, territoire auquel elle ne reconnaît pas de réalité juridique. En somme, l'humain n'intéresse pas la Justice pour l'unique raison qu'elle n'a aucune idée de ce que cela peut être.

Or, c'est précisément parce qu'elle était humaine que Mme S* (par exemple) s'est retrouvée devant un tribunal et qu'elle a réagi comme telle, le propre des humains étant d'avoir des comportements qui ne sont pas toujours adaptés aux circonstances.

Résultat, la Justice, faute de savoir de quoi elle parlait, n'ayant pas su ramener l'acte de cette pauvre femme à ce qu'il était réellement : un accident tragique qui ne serait jamais arrivé si les institutions de ce pays n'étaient pas aussi fermées à la souffrance des faibles, elle a passé Mme S* au broyeur de son ignorance.

Idem, je suis morte des suites de cette impuissance de l'appareil judiciaire à prendre en compte la réalité humaine (puisqu'elle n'existe pas pour lui) et les besoins qui en découlent.

Les circonstances de ma fin immonde seront-elles jamais établies ?

C'est qu'en « démocratie » une telle abomination étant impossible (on est obligé de le croire), elle ne peut pas s'y produire. Dans cet ordre d'idée, il faut se souvenir que, s'adressant aux Alliés, dans les années 40, Jan Karski ne put faire admettre, compris à des juifs, ce qui se déroulait dans les camps européens. C'était incroyable, donc, ce n'était pas possible.

C'est pour nous faire avaler ses pilules, que l'« État de droit » démocratique se dote d'un système juridique dédaléen. Afin de garantir son impartialité, il le veut aveugle, ainsi ne se laisse-t-il pas abuser par les apparences qui égarent les gens du commun. La Justice ne reçoit que les preuves. Les faits en eux-mêmes n'ont de réalité légale qu'à certaines conditions. Pour devenir preuve, un fait doit être attesté par des témoins fiables. Quand les témoins ont intérêt à ne pas les voir, les faits n'existent pas. (Voir harcèlement en général et suicides en entreprise en particulier).

Notons au passage que la Justice ne répond de ses actes que devant elle-même. Elle est autonettoyante.

En démocratie, le Droit prime les lois physiques, les dieux, la vérité. Quand la vérité entre en conflit avec l'intérêt démocratique, il suffit à la Justice de déclarer la vérité illégale pour la rendre irrecevable. (Les démocraties adorent pouvoir tuer Socrate légalement).

Par ailleurs, dans les organisations bureaucratiques (administrations, entreprises, collectivités diverses,) qui reposent sur la polyarchie, c'est-à-dire sur l'impossibilité de déterminer précisément qui fait quoi (c'est d'ailleurs le but du jeu), il est impossible de désigner un responsable, (j'entends, un individu que l'on peut identifier de façon irréfutable). Or, lorsque les organes de décision sont ainsi dilués qu'on ne peut désigner nommément un coupable, la règle est limpide : « pas de coupable, alors pas de faute ».

Par conséquent, en l'absence de coupable, et puisque la vérité est illégale, considérant, en outre, qu'étant autonettoyante, la Justice ne saurait être incriminée, une seule explication demeure : j'ai succombé foudroyée par une grève de la faim tellement soudaine que nul n'a eu le temps d'intervenir. Conclusion : mort accidentelle.

Merci pour tout, cher petit papa Noël démocratique.

Pourquoi l'époux de Mme S* n'a-t-il pas été neutralisé ? Pourquoi ai-je été abandonnée à moi-même alors que j'étais sous « protection », ce qui veut dire qu'on savait que je n'étais pas *responsable* et que je devais être suivie ? Réponse : nous n'étions pas « égales » en droit faute d'avoir eu les moyens de nous offrir le luxe d'avocats spécialisés, d'experts autorisés, de témoins respectables et de procès à rallonge et onéreux. Nous étions faibles. Nous étions seules. La faiblesse est un crime, nous l'avons payé.

Je m'appelais Sylvie V*, j'avais 33 ans. Ville : T*, située au nord du pays des droits de l'Homme.

Découverte morte un jour de 201* à mon domicile par les pompiers alertés par des voisins qu'incommodait une odeur *sui generis*. Au vu de mes restes momifiés, les enquêteurs - quelle perspicacité ! - ont conclu de mon décès qu'il remontait à plusieurs mois. (*Quand on est refroidie, on s'habitue vite. Surtout, on ne souffre plus. C'est avant que j'ai dégusté. Merci quand même de vous en inquiéter trop tard*).

La cause probable de ma mort serait l'inanition et cette fin pourrait être volontaire. J'étais sujette à l'anorexie et je présentais d'autres troubles sévères du comportement.

Je vivais seule depuis la disparition de maman et je faisais l'objet d'une mesure de protection de type tutelle. (Action éteinte depuis quelques mois en raison de ce que je ne répondais plus aux convocations, courriers, appels, etc. Allez savoir pourquoi).

Faible, vulnérable, sans défense, perdue - qui sait ? - Dans un monde dont on imagine que je le percevais comme hostile, moi, dépourvue de tout recours, abandonnée, désespérée...

Crevée hideusement, après une ignoble agonie, dans des conditions dont l'horreur dépasse ce que peuvent en dire les mots.

Quel choix avais-je ?

Ou plutôt quel choix m'avez-vous laissé ?

La tutelle, c'est un régime de la protection judiciaire.

Dans son principe, la mesure de protection des majeurs part d'une intention louable. Dans son application, lorsque cette protection est

confiée à des gens ou à des associations qui fonctionnent comme des machines fermées à la dimension humaine en ceci qu'elles se bornent à l'exécution mécanique de consignes ou de procédures, du point de vue du « protégé », le remède peut s'avérer pire que le mal.

Le soutien pratique apporté au quotidien par un « protecteur » impersonnel dans l'accomplissement des formalités administratives ne compense pas, et de loin, la détresse psychologique d'une personne qui ne peut que difficilement accepter de se voir manipulée comme un objet (car quel que soit son état, elle reste un être humain). De ce fait, elle nécessite une attention et des égards particuliers.

Mais de quelle attention une machine qui ne respecte qu'une chose, à savoir son programme, est-elle capable ? Et surtout comment pourrait-elle faire montre ne serait-ce que d'un soupçon d'humanité, en dehors des marques d'une politesse indifférente car artificielle, réduite à la seule façade ? (Voir « *Retour à Birkenau* »).

Louable dans l'intention, à l'usage, la mesure de protection des majeurs peut devenir pour celle - ou celui - qui la subit un véritable enfer.

Elle espère, si peu que ce soit, être allégée du fardeau de ses troubles, aidée, soutenue, épaulée, éventuellement conseillée, (un petit peu comprise, aussi, ou du moins, écoutée), au lieu de quoi elle se retrouve affublée d'une véritable camisole de force sociale, placée sous la vigilance inhumaine de cerbères décervelés qui la réifient car leur seul objectif est de la priver de toute autonomie en lui confisquant sa vie. Au motif de la protéger, on la soumet à un régime de type carcéral qui la dépossède de son droit d'exister sans aucune considération pour sa dignité.

Oui ! Dans ce pays, la faiblesse est un crime, on lui met des menottes.

Dans les États dits « de droit », le strict respect des procédures prime l'humain, de sorte qu'en leur nom, on y pousse, sans état d'âme, et légalement, au suicide les gens en les désignant, la chose faite, comme des lâches, eux qui ne sont que faibles.

Et pas uniquement en entreprise.

Dans ce pays, au cours des vingt dernières années, les *suicideurs* indifférents ont tué davantage que le terrorisme. Pourquoi ce silence ? « *Pas de coupable, alors pas de faute* ».

Mon drame ne devrait surprendre personne. De semblables tragédies, il y en a à la pelle, seulement on n'en parle pas ou alors à voix basse. Et puis, les cadavres des victimes sont dispersés, à peine visibles, il y a peu de sang, pas de spectacle, ce genre de « détails » n'est pas vendeur. En outre, ces gens sont, pour la plupart, des anonymes, des pauvres femmes (ou types), des moins qu'humains, des numéros, des ombres, dont la disparition ne trouble que la poignée de leurs proches, quand ils en ont. Qu'est-ce qu'on en a à foutre de la misère des faibles, des gueux, des anonymes, des sans voix, hein ? Ce n'est pas spectaculaire la disparition ou le suicide d'un minable. Ça ne fait pas rêver. Et puis chacun sa merde !

Nos « démocraties » méprisent la faiblesse. Elles ne jurent que par la force, le mérite (*version démocratique de la pureté raciale, c'est notre aryanisme à nous*), la beauté, la richesse ; elles tiennent pour vertu le vice, la duplicité, la fumisterie en faisant de la sincérité, de la confiance, de l'altruisme des tares à l'usage des moutons. Quoi d'étonnant à ce que s'y trouve autant de misère et, surtout, que l'on ne veuille pas la voir ?

C'est que, dans un pays « civilisé », c'est incroyable, donc, ça n'existe pas. En d'autres temps, on s'est dit aussi que les camps d'extermination n'étaient pas croyables. *L'exclusion planifiée ne serait-elle pas la version démocratique du camp de concentration ?*

Que vont-ils nous rétorquer, les sectateurs de la démocratie féodospartiate ? « Mme Sylvie V* est morte, c'est dommage, mais la mort est naturelle, où est le problème ? »

Réponse : « Quelles qu'en soient les circonstances, la mort est toujours naturelle, ce sont les causes qui, parfois, ne le sont pas. Ici, le problème n'est pas que je sois morte, il est que vous m'avez *suicidée* (ou *autruicidée*) ! »

Pour un cas déclaré tel que le mien, combien reste-t-il de souffrance (qui par définition ne sait pas se dire) muette, dans ce pays, et délibérément planquée sous le tapis ? (Il ne faut pas la voir, ça fait

tache sur l'égalité démocratique).

Mon état nécessitait une mesure de protection. Mais contre qui ou contre quoi devais-je être protégée ?

Mon incapacité à affronter le quotidien me rendait particulièrement vulnérable à l'égard des contraintes extérieures, c'est vrai, mais n'est-ce pas surtout pour combattre mes propres failles que j'avais besoin d'être soutenue, épaulée, assistée ? Or cela ne pouvait être réalisé que par des personnes accessibles à la compassion et, conséquemment, attentives à la dimension humaine de leur mission.

Lorsque l'on remet la charge de la « protection » d'une personne à des robots dont le seul objectif est de faire de la paperasse et du chiffre et pour qui le « sujet » qu'on leur confie n'est qu'un numéro, un élément statistique, (le syndrome d'Eichmann est devenu un réflexe en occident), un « objet », pour tout dire, on obtient ce genre de résultat : une mort qui dépasse en horreur ce que les mots peuvent en dire.

On ne peut pas faire du business avec la détresse des gens. S'occuper de déshérités, de personnes vulnérables, d'êtres en situation de souffrance, ce n'est pas un job, c'est une vocation qui n'est pas à la portée du premier maton venu.

Les mandataires judiciaires qui réduisent leurs « protégés » à l'état d'objets doivent être écartés du circuit sans autre forme de procès, dénoncés, débarqués, et sanctionnés.

Quant à la machine judiciaire qui ne connaît que la procédure, elle fait le travail qu'on attend d'elle, il n'y a rien à ajouter. Mais l'« humain » sort de ses compétences, on l'a vu avec le procès de J* S*, une affaire dans laquelle elle s'est ridiculisée.

On ne délègue pas à des machines le soin des personnes, cette mission doit être confiée à des femmes ou à des hommes équipés d'une conscience. Je n'étais pas une criminelle, j'avais le droit d'être traitée comme un être humain. Intentionnellement ou par bêtise, vous l'avez oublié, j'en suis morte.

Décidément, il ne fait pas bon d'être faible, dans ce pays. Au pire (ou au mieux), on en meurt, au mieux (ou au pire), on se retrouve en prison pour n'avoir pas su (ou l'avoir su mal) se défendre d'un pervers.

Avant de poursuivre, je tiens à signaler ceci aux individus qui ne vont pas manquer de qualifier mes propos d'exagérés : je sais mieux que vous de quoi je parle, puisque j'en suis morte, désagrément survenu précisément en raison qu'existent des bons aryens de votre espèce. Oui ! Liquidée comme une bête, parce que vous et vos élus ne voulez pas désarmer cette « putainerie tutélaire » qui échappe à tout contrôle. Un système qui vous rapporte vraiment trop de tunes pour que vous acceptiez d'y mettre un terme, préférant nous buter plutôt que de renoncer à vos bénéfices.

Malgré la publication en 2016 des deux rapports de la Cour des comptes et du défenseur des droits, et une cascade d'affaires judiciaires liées aux exactions, c'est-à-dire aux violences tutélares, il reste quand même un beau paquet de dénégateurs invétérés qui persistent dans leur refus primaire de la réalité pendant que d'autres avancent toujours le même argument qu'ils voudraient décisif : « Oui, mais tous les tuteurs ne sont pas des salopards ».

Évidemment ! Et alors ? Parce que tous les mecs ne sont pas des violeurs, cela signifie-t-il que les viols n'existent pas ? Donc, le viol ne serait pas un problème et il ne faudrait pas en parler ?

Sans compter ceux qui n'ont rien fait, les *presque* innocents qui, malgré qu'ils fussent au courant, ont protégé les porcs en se taisant.

Eh bien, messieurs-dames les *presque* innocents, aidez-nous à liquider les fumiers...

Ou continuez de vous taire.

Voici ce qui se passe, en matière de protection, lorsque vous avez la mauvaise fortune de tomber entre les mains de ceux que j'appelle les *cyborgs pseudencéphales*.

D'abord ils se présentent à vous en affichant une sorte de gentillesse melliflue, du style de celle qu'on adopte lorsqu'on est en présence d'un enfant de quatre ans. Histoire de vous faire comprendre qu'ils savent que vous n'avez pas toute votre tête mais que ce n'est pas grave.

Ensuite ils vous débitent un laïus affligeant de banalité, appris par cœur, et dont ils ne s'aperçoivent pas (mais vous, si !) qu'il s'agit d'un

numéro de psittacisme dont pas un mot n'a été pesé (car regorgeant de poncifs, de clichés, d'idées aussi sottes que toutes faites).

Lorsque vous dites quelque chose, systématiquement, ils reprennent votre formulation - pour que vous voyiez bien que vous ne savez pas ce que vous dites ! - en profitant, au passage, pour déformer votre idée. En somme, ils s'arrogent le droit de vous interdire de penser. (Pour les robots c'est un acte contre nature).

Lorsque vous leur posez des questions précises, et gênantes, ils répondent si ça leur chante, c'est-à-dire rarement et presque toujours à côté quand ils feignent de le faire.

Si vous leur faites observer que vous aviez demandé ceci ou cela sans résultat, ils vous retournent : « Pas du tout, vous n'avez rien demandé ! » (Que vous compreniez bien que vous ne savez pas ce que vous faites).

Quand vous devenez pressant et que vous exigez des explications à de tels comportements, on vous répond, en substance, que de toute façon, vous êtes sous « protection » que vous n'avez rien à dire, que c'est comme ça !

Donc, la « protection » consisterait à priver un individu de son humanité, et à le réduire à l'état d'objet ?

« Ce ne serait pas contraire à l'esprit des Droits de l'Homme cela ? » Vous renseignez-vous auprès d'un Service de Protection complètement sourd, (ce qui est logique, puisque vous êtes une chose, et que l'on ne peut évidemment pas entendre ce que ne peuvent pas dire les choses).

Bref, ils estiment que leur boulot se réduit à la gestion des questions administratives, tout ce qui peut toucher à votre bien-être personnel (ou mal-être dans mon cas) ne les intéressant pas. Considérant qu'ils n'ont pas à le faire, puisque légalement vous n'existez pas, ils ne discutent pas avec vous. Ils sont en permanence dans le double langage, l'injonction paradoxale, la dissimulation, la réticence, le mensonge, le déni, la désinformation.

Observant chez ces personnes des comportements et des méthodes que l'on retrouve dans les entreprises « pourries » pour lesquelles la gestion du matériel humain se résume à alléger leurs excédents

salariaux par tous moyens (acculer leur personnel au suicide étant une option parmi d'autres), observant que ces mêmes méthodes sont en vigueur dans les sectes pour briser la résistance mentale de leurs catéchumènes, vous vous tournez vers les instances judiciaires pour réclamer des comptes. (L'agression psychique de personnes déjà fragiles à cet égard, ce ne serait pas un rien monstrueux, ça ?)

Quoi ! Alléguez-vous justement, vous adressant aux instances susdites, je ne suis ni une criminelle, ni une terroriste, ni une forcenée, ni une opposante armée, ni une pédophile ; je n'ai pas de vices, ni l'alcool, ni le jeu, ni la drogue, ni (presque) aucun psychotrope, qu'est-ce que c'est que ces avanies qu'on m'inflige ? Certes, je suis diminuée et vulnérable, et je pense que vous n'existez pas, mais en quoi cela vous autorise-t-il de me dépouiller de ma dignité en me privant de mes droits fondamentaux, et à me confisquer ma vie ? (Ce qui revient à criminaliser la faiblesse).

En résumé, et en détaillant les faits, vous demandez pour quelle raison on vous spolie de votre humanité en vous ravalant à l'état non pensant d'une vulgaire « chose ».

Réponse de l'autorité : « On voit bien que vous avez un problème, mais lequel ? Merci de préciser. »

On n'est plus dans Kafka, là, on est carrément dans Jarry, ça devient ubuesque. Car cette réponse signifie qu'aux yeux de la Justice, il n'y a rien que de légal dans cette façon qu'a le curateur ou le tuteur de s'occuper, ou plutôt de ne pas s'occuper de vous, (sous-entendu, « puisque vous êtes un objet »). Partant, il est normal que les Droits de l'Homme ne s'appliquent pas à vous.

« Mais enfin ! Vous rebellez-vous, (au bord du raptus), regardez-moi ! Je suis un être humain, pas une chose ! »

Réponse de la Justice : « Prouvez-le ! » (Ubuesque, vous dis-je !)

– Mais les faits ! (Fort de votre bon droit, vous insistez).

– Quels faits ? (Je rappelle que la Justice est aveugle pour la raison exposée plus haut). Vous avez des témoins ?

Or les témoins, auxiliaires de la Justice (car mandatés par elle) sont précisément ceux que les faits incriminent. Quand les éléments du réel accusent ses représentants assermentés, ils ne sont pas conformes à la démocratie, partant, ils deviennent illégaux et n'ont

pas le droit d'exister. (Donc, la vérité, c-à-d le réel, ment.)

Ceci dit, je crois savoir qu'un certain Hitler, grand philanthrope devant l'Éternel, et pas raciste pour un sou, s'est servi d'arguments similaires pour liquider Tziganes, Juifs, déficients mentaux, en décrétant préalablement qu'il étaient des sortes d'objets ou d'animaux, bref, qu'ils n'étaient pas tout à fait humains non plus.

C'est un peu compliqué, la démocratie. Heureusement que l'égalité y est élastique, sinon nous aurions du mal à être égaux en droits.

Dans une telle situation, on fait comment lorsqu'on est, (comme je l'étais), faible, isolée, sans personne sur qui pouvoir compter, sans relation, sans media pendu à vos lèvres, sans lobby pour vous épauler, livrée pieds et poings liés entre les mains d'une bande de *cyborgs pseudencéphales* capables de vous suicider un humain, et même plusieurs, sans le faire exprès ?

(Car, lorsque vous êtes pieds et poings liés entre les mains d'abrutis détenant la kalachnikov de l'autorité, vous pouvez difficilement les contrarier, demandez aux Juifs ou aux Tziganes).

Dans un premier temps, comme je l'ai fait, on refuse de rencontrer les *cyborgs* en question, (de loin en loin, ils vous visitent ou vous reçoivent, cette formalité étant prévue dans le cahier des charges), à la suite de quoi, sombrant dans une dépression à laquelle vous dispose un état mental déjà vacillant vous mettez fin à vos jours.

Que dit-il de ma mort, mon tuteur ?

Je l'ignore, mais pour l'avoir souvent entendue, je connais très bien la « Nurembergeoise » (ainsi titrée car entonnée en 1945-46 au procès de qui vous savez, dans la ville allemande que vous savez).

Premier couplet : Il ne s'est rien passé, tout cela n'existe pas, ce sont des fables.

Deuxième couplet : On ne savait pas ! (Certains allant jusqu'à dire que leurs victimes étaient consentantes ? voire demandeuses ??)

Troisième couplet : On a obéi, on s'est contenté de faire notre devoir, tout le monde agissait de même.

Faut-il rappeler que, en dehors d'excès criminels dus à une conception du monde un peu restrictive, les responsables nazis

étaient, pour beaucoup d'entre eux, très cultivés, que, dans la sphère privée, ils étaient moralement exemplaires (voir Hannah Arendt : « Eichmann à Jérusalem »), qu'ils étaient parfaitement rationnels et ne présentaient pas de troubles psychiques manifestes ? Ils étaient comme nous, en somme, ou nous comme eux, ce qui explique sûrement l'attrait qu'exercent sur nous leurs méthodes.

Parfaite illustration du fragment 40 d'Héraclite : « Aurait-il *un bac + 10, celui qui n'a pas de conscience ne saura jamais ce qu'est penser* ». En effet, les gens qui ne savent pas penser, mis sur la sellette, donnent des réponses d'une qualité intellectuellement déplorable. Placés dans la même situation qu'eux, des gosses de 2 ou 3 ans répondraient exactement de la même façon. (Ne voit-on pas, aujourd'hui, des gens, - et très « bien » ! - pris la main dans le sac, soutenir, les yeux dans les yeux, qu'ils n'y sont pour rien, que c'est le sac qui les a agressés ?)

Revenons à mon tuteur, qui n'est qu'un commis de la Justice, en l'espèce. Ce qui ferait donc de cette dernière la vraie responsable de ses agissements s'il y a faute (comme elle est autonettoyante, pas de lézard). Mais y a-t-il eu faute ?

Réponses possibles du tuteur (ou de la Justice) :

1) Il ne s'est rien passé que de très « normal » (il est normal de m'expédier outre-tombe, il est normal de réduire des êtres humains à l'état de « choses », ou de pousser chaque année des centaines de gens au désespoir et au suicide, il est normal de fabriquer les fous meurtriers que des factions nihilistes n'ont d'autre peine à se donner que celle de les retourner contre ceux qui les ont suscités ; effectivement, il ne se passe rien). Nous n'avons rien fait. (C'est bien ce qu'on leur reproche, puisque c'est précisément de cela que je suis morte : ils n'ont rien fait pour que je ne meure pas). On classe sans suite et on n'en parle plus (après tout, qui cela peut-il intéresser, la mort d'une « chose » ?)

2) On ne savait pas. Faux ! Ils n'ont pas voulu croire ce qu'ils voyaient, ce qui n'est pas la même chose que de ne pas savoir, (mais l'absence de conscience n'est pas un crime, en dépit que ses conséquences puissent être meurtrières. Voir suicides en entreprise ou ailleurs).

3) On a obéi, on s'est contenté de faire notre devoir, nous avons agi

comme tout le monde. (C'est bête, ça, comme réponse. Lorsqu'on serait abruti en troupeau, ce serait moins grave ? Bien au contraire, seul, un con n'est qu'une andouille, mais en troupeau, il devient vite un criminel).

À ce moment-là, vous pourriez insister : « Et ce devoir, en quoi consistait-il précisément ? » Réponse du sympathique exterminateur : « Eh bien ! Je vous l'ai dit, à obéir ! » (En clair, il se planque derrière la loi).

Comme chacun le sait, cet exercice délicat : « obéir » (*id est*, à la loi) revient, en substance, à ne pas penser.

Or, s'interdire de penser, c'est refuser l'humanité et refuser l'humanité pour soi-même c'est se donner le droit de la nier chez les autres, trouvant ainsi la justification au nom de laquelle on s'autorise à broyer ces derniers (des faibles de préférence, les tuant au passage, comme ils l'ont fait avec moi).

Je suis certain que le tuteur a fait son boulot en professionnel, respectant scrupuleusement (c'est-à-dire sans penser) son cahier des charges, et qu'il n'a rien à se reprocher.

L'absence de conscience, c'est-à-dire le manque d'humanité, dénonce comme abruti celui qui en souffre, mais l'on ne condamne pas les gens pour cela, (sauf en cas de dommage à grande échelle, exemple, Nuremberg) et puis l'absence de conscience est un handicap. Qui oserait s'en prendre à un handicapé ? (Je veux dire en dehors d'un nazi, d'un politicien, d'un tuteur ou d'un curateur... et d'un juge).

Autre considération, ces mainbours relèvent souvent d'associations dont le premier souci est la pérennité économique de leur boutique à laquelle elles subordonnent froidement l'intérêt du « protégé », en totale contradiction avec l'esprit de la loi et au su et au vu de celle-ci.

Rappel des règles de base qui président au régime de la protection :

1) La personne, même sous protection judiciaire, bénéficie de tous les droits dévolus à un citoyen majeur. (À commencer par celui d'être entendu).

2) La protection juridique a pour finalité l'intérêt de la personne vulnérable, en favorisant, dans la mesure du possible, son autonomie.

Holà ! M'objectera-t-on, ce rappel est en totale contradiction avec les

pratiques décrites jusqu'ici. La Loi violerait-elle la Loi au nom de la Loi ? De plus, il existe, d'une part, des lois nationales qui protègent l'individu en lui garantissant des droits et, d'autre part, des chartes et traités internationaux qui condamnent les atteintes à la dignité humaine.

Lorsque l'appareil judiciaire chargé de les appliquer interprète les textes en leur faisant dire des choses qui détournent leur esprit, allant parfois jusqu'à soutenir l'opposé diamétral de ce qu'ils veulent réellement dire, comme c'est ici le cas, à quoi dois-je me conformer : à la Loi ou à l'appareil qui en détourne l'esprit ?

La Loi nous apprend que la Justice a force de loi, nous devons nous soumettre à ses décisions.

- Même quand elle détourne la Loi ?

- Surtout !

Conclusion, la Loi, c'est la Loi, en particulier quand elle dit que la Loi ce n'est pas la Loi !

Comme on le voit, c'est ridicule mais ce n'est pas compliqué, et cela explique que l'on puisse être mis hors la loi au nom de la loi, problème majeur de la protection des adultes.

Il semblerait que les mots de la Loi ne veuillent rien dire (ou peut-être sont-ils élastiques, comme l'égalité), et quand les mots ne veulent rien dire, on leur fait dire ce que l'on veut. Aussi, lorsque, en contradiction avec la DUDH, la Justice gauloise décide que vous êtes une « chose », elle considère qu'il n'y a pas d'atteinte à votre dignité quand vous êtes traité comme telle puisque c'est légal. En effet, les DUDH ne s'appliquent pas aux « choses ».

Pour la Justice, il n'est pas contraire aux droits de l'Homme de considérer d'une femme – ou d'un homme - qu'elle, ou il, n'est pas un homme. (Si l'absurdité a toujours l'air d'être un peu compliquée, c'est tout simplement qu'elle n'est pas raisonnable).

Rappel sur la fiction de l'égalité des droits évoquée plus haut : *Quand nous n'avons pas les moyens de faire valoir nos droits, il ne nous reste que ceux que l'on veut bien nous laisser, autant dire aucun ou presque.*

Que faire lorsqu'on est dépouillé de ses libertés par ceux mêmes qui ont la charge de les garantir ?

Ainsi criminalise-t-on la faiblesse, ainsi m'a-t-on tuée par *inadvertance*.

Revenons à notre sujet.

En principe, les « protecteurs » œuvrent sous le contrôle de la Justice. Mais dans la plupart des cas, ce contrôle est superficiel et de pure forme, il ne permet pas de détecter des problèmes tel le mien. (Et puis s'entendre sur le dos des faibles n'est pas nouveau, voir « Les animaux malades de la peste » de La Fontaine).

Une solution serait que les associations de protection soient auditées régulièrement et sérieusement (je ne parle pas de contrôles de routine. Leurs protégés devant être écoutés et entendus quand c'est possible). Ces supervisions pourraient être effectuées par des organismes ou une population indépendants à la fois de la Justice et des associations de protection et habilités à actionner des avocats, des médecins, des psychologues, des intervenants de la société civile. Les personnes sous protection pourraient les contacter en cas de besoin.

Mais cela coûterait cher, et pour quels résultats ? Améliorer le bien-être de quelques dizaines ou centaines de milliers de malheureux assistés - dont certains sont pratiquement des bêtes, diront mes contradicteurs - ou de vieillards impotents dont personne n'a rien à foutre puisqu'ils ont isolés ? (Et qui, pour la plupart, ne votent pas).

Dans sa tentative de s'en dépêtrer, que nous dit l'appareil judiciaire au sujet de ma lamentable affaire ?

- a) un médecin dépêché en 201* à mon domicile pour m'examiner a trouvé porte close. De ce fait, il n'a pas pu me rencontrer ;
- b) je ne répondais plus depuis longtemps aux courriers que m'envoyaient les services de tutelle ;
- c) de ce fait ma mesure de protection n'ayant pu être renouvelée, techniquement je n'étais plus sous tutelle depuis fin 201*.

Ce que confirme la loi n°2007-308 du 5 mars 2007 selon laquelle la durée initiale de la mesure de protection prononcée par le juge des tutelles est fixée à cinq ans maximum, sans dérogation possible, ceci pour permettre une révision régulière de la situation du majeur protégé.

Faute de renouvellement, la tutelle ou la curatelle prend donc automatiquement fin à l'expiration de la durée décidée par le juge.

Le gag ! Imaginez un criminel condamné à la prison. Arrivé le jour de sa libération, allant l'extraire de sa cellule, on s'aperçoit qu'il n'est plus là. « Pas grave ! Il a purgé sa peine, on est quitte. Oublions ce détail ». Voilà ce qu'arrive à nous faire avaler madame la Justice.

Réfléchissons sérieusement. Vous prenez, par exemple, une personne qui souffre d'une maladie neurodégénérative qui la met dans l'incapacité de pourvoir à ses besoins les plus élémentaires. En l'absence d'une famille ou de proches qui pourraient veiller sur elle, la Justice la place sous *protection* parce que sa vulnérabilité la met en danger, comme il fut fait avec moi.

Protéger, c'est défendre contre une menace, un risque. Cela signifie qu'elle est accompagnée, contrôlée, surveillée, confiée à la vigilance de mandataires délégués à cette tâche de protection.

Or, consécutivement à un suivi défaillant voici que la « protégée », (je parle de moi), se volatilise, disparaît pour ressurgir complètement morte. C'est gros.

D'évidence, j'ai été victime de l'impéritie des individus chargés d'appliquer la mesure de tutelle, lesquels se sont rendus coupables d'une négligence homicide.

Pas du tout ! S'exclame la Justice ! Comment le maton-tuteur aurait-il pu deviner que j'allais m'évader ? Ah ? Excusez ma naïveté ! On pensait qu'il était justement là pour prévenir ce genre d'aléas.

Vous avez dit bizarre ? Que nenni ! C'est le côté Ponce Pilate de la justice, une facette de son *superpouvoir* autonettoyant.

En effet, la loi est claire, les maladies d'Alzheimer, d'Huntington, de Parkinson ne mettent plus en péril les personnes qu'elles frappent dès que « *prend automatiquement fin la tutelle ou la curatelle à l'expiration de la durée décidée par le juge* ». C'est magique. Y a rien à comprendre. La Loi a forcément raison, la Loi a toujours le dernier mot, un peu comme la bêtise.

D'une certaine façon, c'est vrai qu'en matière de *protection*, la mort, c'est le *nec plus ultra*. Dans cet état, on ne risque plus rien.

Fort de ce qui vient d'être dit, j'en profite pour conseiller ce qui suit

aux victimes de la « putainerie tutélaire » :

- Vous êtes sous tutelle ou curatelle et vous n'en pouvez plus ?

- Vous voulez en sortir ?

Faites comme moi, ne donnez plus signe de vie ! Et ça marche, la preuve vient d'en être administrée ! *Faute de renouvellement, la tutelle ou la curatelle prend automatiquement fin.* Youpiiiiiiiiiiii !

Comment peut-on confier (et trouver normal de le faire) des malheureux à la « protection » de cerbères décervelés qui s'autorisent à les réduire à l'état de chose en les spoliant de leur humanité ?

Alors qu'on le sait depuis des années, et même des décennies, certaines associations (ou des particuliers) mandatées à la protection des adultes vulnérables usent de pratiques inqualifiables sans être inquiétées, et sont, du reste, encouragées à s'y livrer puisque, lorsqu'il reçoit les courriers qui les dénoncent, l'appareil judiciaire les ignore, désignant objectivement ces pratiques comme légales.

Mais puisque j'en suis morte, moi dont le seul crime était d'être faible, puisque c'était prévisible, puisqu'il existe maintes dénonciations qui attestent ces agissements que l'on sait dangereux, puisqu'on a malgré tout laissé faire, nous sommes habilités à déclarer que je suis morte non par accident mais assassinée par la « bêtise », ou, plus précisément, par l'indifférence.

Et la bêtise n'est pas une excuse, sinon, il faudrait excuser les Nazis, (au reste, étant son propre moteur, elle n'a pas besoin de mobiles.)

Quant à ce qu'est l'indifférence ? On voit, on sait, mais on préfère ne pas croire. On laisse faire. On se tait.

C'est l'essence de la connerie.

Un carburant de son cru avec lequel la *Gaule* fonctionne du tonnerre. Elle gagnerait sûrement à exporter, vu qu'elle croule sous les excédents.

Ω

Tiens ! C'est joli toutes ces fleurs ! Pourquoi y a-t-il des arbres dans mon salon ?

Terre, 28/06/2123.

Et pourquoi pas Antigê ? Parce que si tu avais suivi, tu saurais qu'Antigê n'est autre que la Terre en 2123.

Je vis retiré en Ardèche depuis avril deux mille treize, cent dix ans, tu te rends compte ? Sous forme de brebis, ça me rappelle mon état antérieur.

J'écris des aphorismes sur les murs de la bergerie. Exemple.

Dans l'espace subjectif la ligne droite tourne en rond. Le plus court chemin d'un point à un autre c'est la poésie.

Depuis que je ne fume plus, rien ne me distingue des autres moutons.

Néanmoins, je suis contraint d'opérer une métensomatose de temps en temps d'une bestiole à l'autre, because quelque chose a mis la puce à l'oreille des pâtres qui envoient périodiquement mes « logeuses », à fin d'études, dans des laboratoires de dissection.

Ils ont même fait exorciser les bâtiments affectés aux ovins !